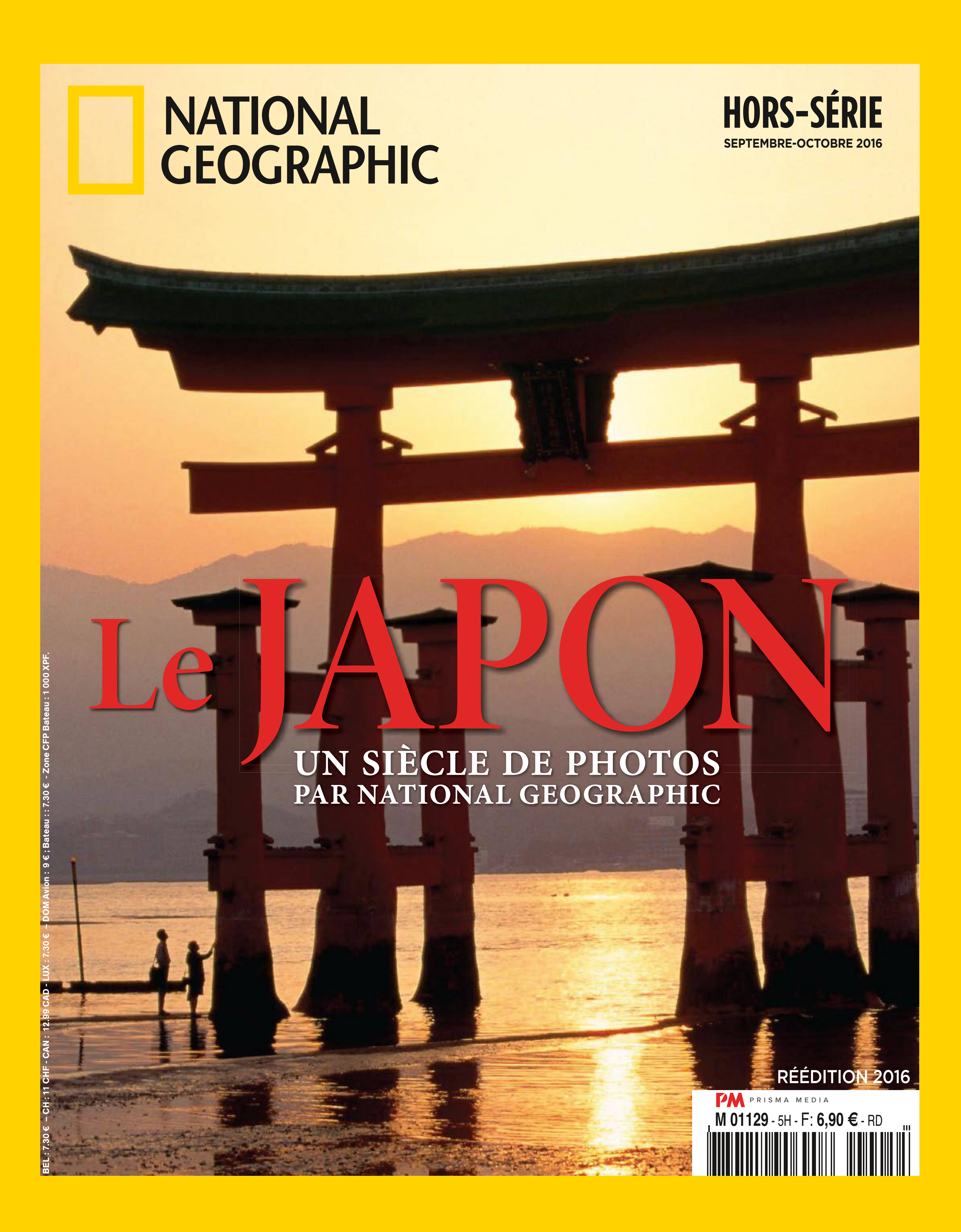


NATIONAL GEOGRAPHIC
HORS-SÉRIE
SEPTEMBRE-OCTOBRE 2016
Le JAPON
UN SIÈCLE DE PHOTOS
PAR NATIONAL GEOGRAPHIC
RÉÉDITION 2016
PM PRISMA MEDIA
M 01129 - 5H - F: 6,90 € - RD
BEL : 7.30 € – CH : 11 CHF - CAN : 12.99 CAD - LUX : 7.30 € – DOM Avion : 9 € ; Bateau : : 7.30 € - Zone CFP Bateau : 1 000 XPF.

FAISONS LA GUERRE AU CANCER !

Chaque année 500 enfants meurent du cancer en France

Aidez la recherche contre le cancer des enfants !

www.imagineformargo.org



Édito

Le 14 mai 2016, dans la préfecture de Mie, 84 des 1 700 dernières plongeuses en apnée du Japon sont venues célébrer Mikazuki-shinji. Au cours de cette cérémonie millénaire conduite par un prêtre shinto vêtu de blanc, ces *ama* ont extrait des profondeurs de la baie d'Oi-no-hama des abalones remises en offrande à la déesse du Soleil Amaterasu, ancêtre légendaire de l'actuel empereur Akihito.

Ce rituel venu du fond des âges se perpétuait à quelques kilomètres à peine de Kashiko-jima, une petite île bardée de systèmes de surveillance électronique ultrasophistiqués, qui s'apprêtait à accueillir les dirigeants du 42e sommet des sept pays les plus industrialisés, le fameux G7.

« Le Japon, terre de contrastes et de traditions… », diront certains. Car vu à travers le prisme de l'exotisme, un kaléidoscope de clichés hétéroclites finit toujours par s'imposer dès que l'on parle du pays du Soleil-Levant. Ainsi, à l'ombre des cerisiers en fleurs, l'Archipel serait un « empire des sens » peuplé de samouraïs urbains robotisés vivant au rythme frénétique de mégapoles surpeuplées. Infantilisée, sa jeunesse ne se soucierait que de modes extravagantes, en dépit de la catastrophe nucléaire de Fukushima et de la crise économique.

Certes, mais un séjour prolongé au Japon, même au cœur de Tokyo, pourrait aussi bien en dessiner un tout autre tableau : celui d'un petit pays tranquille, où le quotidien, réglé comme du papier à musique, semble s'écouler dans l'harmonie et la douceur de vivre. Moins connue car moins spectaculaire, l'image n'en est pas moins authentique. Insaisissable pays du Soleil-Levant, qui n'en finit pas de fasciner par ses traditions exotiques et d'étonner par sa modernité, si différente de la nôtre.

Puisse ce siècle de rétrospective photographique du *National Geographic* apporter des réponses aux interrogations que suscite l'originalité de ce pays longtemps considéré comme une *terra incognita*.

Lionel Crooson, journaliste et écrivain

On dit qu'un Japonais doit avoir gravi le mont Fuji au moins une fois dans sa vie. Site sacré du Japon, ce volcan attire chaque année des millions de pèlerins.

KAREN KASMAUSKI, NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

Sommaire

Osaka la nuit, en 1977. Après le travail, les employés aiment se retrouver autour d'un verre – ici, sur la terrasse de l'immeuble Kirin, au cœur du quartier Minami.

JAMES L. STANFIELD/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



Pour réaliser ce hors-série «Japon, un siècle de photos par National Geographic», nous avons plongé dans les archives photographiques du magazine mais également dans les archives textes. Chaque chapitre de ce numéro est enrichi d'extraits d'articles traduits de l'américain qui apportent un éclairage historique supplémentaire.



EN COUVERTURE

UN SITE CLASSÉ
Le grand *torii* (porte) flottant du sanctuaire d'Itsukushima, inscrit sur la liste du Patrimoine mondial de l'Unesco.

MICHAEL S. YAMASHITA/GETTY





Herbivores, *gyaru*, lolitas…

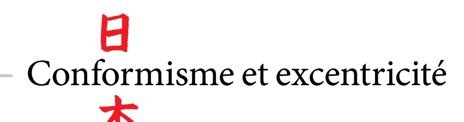
DES JEUNES EN QUÊTE D'IDENTITÉ

Toujours prompts à leur coller de nouvelles étiquettes, sociologues, commerciaux et politiques s'intéressent de près aux jeunes Japonais qui vivent en marge de la société : herbivores, gyaru *et autres lolitas en tête. Portrait d'une jeunesse qui se cherche.*

ÉLÈVE MODÈLE, 1986

Évoluant déjà au rythme du chaos bien ordonné de sa ville, cette jeune banlieusarde, élève d'un lycée privé, attend son train à Shinjuku, la plus grande gare du Japon, où transitent chaque jour pas moins de 3 millions de voyageurs.

DAVID ALAN HARVEY/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



PAR CLAIRE LECŒUVRE

FAIRE PARTIE DES GAGNANTS (*kayigumi*) ou des perdants (*makegumi*)… voilà l'alternative laissée aux Japonais dès leur enfance. Les bienheureux sont ceux qui, intégrés au système, ont un travail régulier et une famille. Mais de nombreux jeunes hommes se détachent désormais de ce modèle. D'apparence féminine, peu attirés par le sexe et l'idée de construire une relation amoureuse, ils ont été, en 2008, qualifiés d'« herbivores » (*soshoku danshi*) par la journaliste Maki Fukasawa, par opposition aux autres Japonais, jugés virils et « carnivores » à cause de leur supposé appétit sexuel. Le terrible samouraï, le *salaryman* tenace et le sumo s'effacent devant ces garçons à l'image soignée, adeptes des cosmétiques, auxquels ils peuvent consacrer tout leur salaire puisque la plupart vivent encore chez leurs parents. Étonnant pour des jeunes qui se disent contre le matérialisme ! En fait, les « herbivores » incarnent bien les contradictions des jeunes Nippons en quête de nouveaux repères. Davantage portés à vivre au jour le jour, ils sont partagés entre le désir de recréer un lien social et de sortir du consumérisme de la génération précédente, et un besoin de se valoriser à l'aide d'artifices proposés par des marques qui se renouvellent constamment.

Parmi les groupes qui se définissent encore en référence à leur pouvoir de consommation figurent notamment les *gyaru*, des filles très maquillées, aux cheveux décolorés et aux habits

DU TEMPS POUR SOI
(DATE INCONNUE)

L'hédonisme est devenu le nouveau maître mot d'une partie de la jeunesse japonaise. Au programme : passer du temps entre amis, comme le fait ce jeune guitariste. Reste à savoir si le phénomène marque l'amorce d'un vrai changement de société, ou si, pour ces jeunes, il ne sera qu'une posture éphémère avant de rentrer dans le rang.

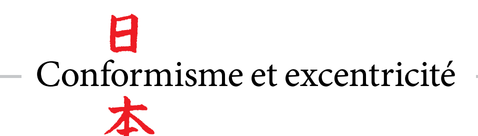
JUSTIN GUARIGLIA/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



JUSTIN GUARIGLIA/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

REBELLES
POUR LA CAUSE
(DATE INCONNUE)

Malgré un look parfois inquiétant – ici, un mélange de style gothique et de punk –, les jeunes à l'allure excentrique que l'on peut croiser dans les rues de Tokyo s'avèrent inoffensifs. Beaucoup sont regroupés au sein d'associations ayant pour objectif de défendre des causes comme la propreté des rues ou la lutte contre la drogue.



PROFITER DE L'INSTANT PRÉSENT SANS TROP PENSER À L'AVENIR

provocants, dont se sont inspirées bien d'autres tribus, comme celle des *dekora*, qui se parent d'accessoires à l'effigie de Hello Kitty ou des Pokémon. Garçons compris. « Les *gyaru* sont des "*brandaholics*", autrement dit des accrocs aux marques », note Muriel Jolivet, l'auteure de l'ouvrage *Japon, la crise des modèles*.

L'objectif de ces jeunes : profiter de l'instant présent sans trop penser à l'avenir. « C'est la génération du petit bonheur », observe la sociologue. Elle est également appelée par leurs aînés la « génération perdue ». « Leurs parents ont voué leur vie à reconstruire le pays après-guerre. Eux n'ont plus de but », souligne Christian Galan, professeur des universités au Centre d'études japonaises (CEJ), à Paris.

Derrière ce constat, une réalité finalement complexe que résume l'écrivain Furuichi Noritochi, 31 ans, dans le titre de sa biographie : *L'Heureuse Jeunesse d'un pays désespéré*.

En 1990, 81 % des étudiants trouvaient un emploi dès la sortie de l'université. En 2015, grâce au recul démographique, ils étaient 98 %, et le taux de chômage était de 3,3 %. Les revenus annuels des foyers ont baissé de 8 200 euros en dix ans. Et un taux de pauvreté de 16,1 % place désormais le Japon parmi les plus mauvais élèves de l'OCDE. « Ils croyaient tous faire partie d'une classe moyenne unique. Mais avec la crise, les Japonais ont découvert qu'il existait de la misère même dans leur pays », confie Rémi Scoccimarro, maître de conférence au CEJ.

Ce contexte difficile explique la situation des « célibataires parasites ». « Traditionnellement, les parents s'occupent de leurs enfants jusqu'à ce qu'ils soient indépendants. Aujourd'hui, ils décrochent un boulot bien plus tard », précise Christian Galan. Ainsi, de nombreux jeunes se trouvent marginalisés. *(suite page 14)*



NATIONAL GEOGRAPHIC, MARS 1974

De 1955 aux années 1970, le pays connaît une phase de croissance spectaculaire. Parmi les explications : l'esprit de groupe qui caractérise l'entreprise japonaise.

SUCCESS STORY À LA NIPPONNE

PAR BART MCDOWELL

L'envol de l'économie du Japon a commencé dans les décombres de la Seconde Guerre mondiale, alors qu'un tiers de son industrie était en ruine. Sous l'occupation américaine, les Japonais ont été de nouveau autorisés à régler leurs radios sur les stations étrangères, longtemps interdites. Des ingénieurs entreprenants ouvrirent un magasin pour réparer les vieux postes. Un jour, un étranger apporta un magnétophone à régler ; cela donna des idées aux réparateurs. Leur magasin s'appelle aujourd'hui Sony. D'autres marques géantes – Honda, Panasonic, Canon – renaquirent de leurs cendres.

La Bourse se situe à Kabuto-cho, le quartier du Casque de guerre, où des fabricants d'armes équipaient jadis les féroces samouraïs. Si, depuis, les épées ont cédé la place aux actions, la loyauté du guerrier légendaire survit dans le monde des affaires japonais. Mitsubishi, groupe d'entreprises fondé il y a un siècle par un samouraï du clan Tosa, en est l'archétype. « Notre devise, m'a dit un *salaryman* (un employé, ou col blanc) du conglomérat, est "organisation". »

« LES RÉUNIONS SONT DIFFICILES À SUPPORTER »

Parmi ses rivales, la compagnie Sumitomo est connue pour être l'une de celles où l'on travaille le plus. « Pour ne pas perdre de temps au moment du déjeuner, se moque-t-on, ils mangent des nouilles instantanées à leur bureau. » Chaque entreprise bénéficie de son propre prestige clanique ; les employés portent fièrement les badges de leur firme.

Sur une carte de visite japonaise *(meishi)* apparaissent encore des connotations de hiérarchie féodale. Quand des inconnus se rencontrent, chacun étudie rituellement les relations et les titres professionnels de l'autre. Les révérences les plus prononcées sont réservées aux personnes associées au *torishimariyakukai* (conseil d'administration) et au *shachoshitsu* (bureau du président). Le *bucho* (chef de service) a droit à une inclination plus discrète.

« Si je devais expliquer l'entreprise japonaise en un concept, me dit un homme d'affaires étranger, je dirais "pensée de groupe". » Les décisions sont prises après de longues réunions, de nombreux échanges de notes de service et – paf, paf ! – l'apposition du tampon de la firme. « Les réunions sont difficiles à supporter, reconnaît un homme d'affaires américain. Les participants n'arrêtent pas de crier "*hai*" (oui). Au début, je



MARTIN ROGERS/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

Gymnastique matinale pour les membres d'équipage d'un pétrolier japonais, avant de monter à bord.

croyais qu'ils voulaient affirmer "je suis d'accord". Puis j'ai pensé qu'ils voulaient simplement dire "je comprends". Maintenant, je suis certain qu'*hai* signifie "je suis réveillé". » Cela étant, une fois que le groupe est parvenu à un consensus, tout le monde se met rapidement en marche.

« Les Japonais ne travaillent pas plus dur que nous, mais ils le font ensemble – et cela suffit pour qu'ils nous battent tous », estime le père Robert J. Ballon, un économiste et jésuite belge qui dirige l'Institut socio-économique de l'université Sophia de Tokyo. « S'ils étaient individualistes, cet endroit exploserait immédiatement. Ici, le groupe – le "nous" – est tout à fait primordial. La langue elle-même traduit cette attitude. » Dans la conversation japonaise, par exemple, on utilise rarement le pronom « je ». (…)

La pratique de l'emploi à vie fait penser, d'une façon ou d'une autre, aux traditions du mariage. Un homme m'a confié : « Étant donné que j'avais déjà travaillé pour deux employeurs, j'avais peur qu'aucune société d'import-export ne veuille m'embaucher. Comme si je m'étais déjà marié trop souvent. » Partir est une peine amère, car cela suggère un manque de fidélité. Un jeune homme fraîchement sorti de l'université ne « trouve pas un emploi ». Il « entre dans une société ». Le choix des mots rappelle les vœux monastiques. L'employé reste, franchissant les échelons de l'ancienneté sans craindre le licenciement. Son salaire double régulièrement tant qu'il se conforme aux règles. Une maxime prévient : «Les ongles qui dépassent se feront taper dessus. » (…)

Mais les choses sont peut-être en train de changer. Les employeurs évoquent en marmonnant le *mai homu-shugi* (*my-home-ism,* ou repli familial) – la tendance des jeunes employés à quitter le bureau tôt et à passer davantage de temps à la maison. En outre, un marché du travail tendu érode à présent les habitudes de fidélité et d'emploi à vie. ▯





ICÔNES DE MODE, 2011

Des *gyaru* prennent la pose à Tokyo. À rebours de l'idéal de réserve de la Japonaise, ces adolescentes cultivent un style sexy : maquillage outrancier, peau bronzée et cheveux décolorés. Moins rebelles que *fashionistas*, elles sont courtisées par les marques pour leur pouvoir prescripteur de tendances.

SYLVAIN DIDIER/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

(suite de la page 10) En 2012, les emplois précaires représentaient 47,2 % du marché du travail chez les 15-24 ans. À ces jeunes se mêlent des *freeters*, terme qui, à l'origine, désigne des personnes ayant choisi une vie sans contrainte, changeant de travail selon leurs envies. « Une catégorie qui comprend surtout, aujourd'hui, ceux qui voudraient travailler mais qui n'y arrivent pas », confie Thierry Ribault, chercheur en économie à l'Institut français de recherche sur le Japon, à Tokyo. Vu l'absence de travail régulier, les bas salaires et les horaires contraignants, ces jeunes n'ont même plus l'espoir de trouver un emploi stable et de fonder une famille. Incapables de s'intégrer dans la société, certains vont jusqu'au suicide – première cause de décès des 15-34 ans. Les *freeters* sont le produit d'un système éducatif et social sous pression constante. « À la fin des années 1970, les concours passés au lycée déterminaient l'université dans laquelle l'élève pourrait rentrer ; de cette université dépendait son futur travail. Collèges et lycées ayant fusionné, on voit des enfants de 10-12 ans avoir des journées plus longues que des étudiants », note Christian Galan. Certains sortent totalement du système, se retirant dans leur chambre durant au moins six mois. Plus d'un million de jeunes de 15 à 34 ans, les *hikikomori*, ne vivent plus que des plateaux-repas préparés par leurs parents. « C'est une forme de refus, mais ils ne savent pas verbaliser pourquoi ils ont agi ainsi », ajoute-t-il.

Face à un tel mal-être, des mouvements se créent. Pas réellement politisés, mais en quête d'espaces pour se construire en dehors des normes sociales. « De plus en plus de jeunes font du bénévolat », note Miyuki Shimoebisu, sociologue à l'université de Tohoku. « Loin des partis habituels, de nouvelles formes politiques naissent », indique Rémi Scoccimarro. La révolte des amateurs menée par Hajime Matsumoto, fondateur d'un syndicat d'étudiants pauvres, prône ainsi l'arrêt de la surconsommation. « En surface, rien ne paraît, mais le Japon change », observe Christian Galan.

JEUNE FILLE EN FLEUR (DATE INCONNUE)

Si la jeunesse nipponne n'a pas l'apanage de l'excentricité, elle excelle à multiplier les tribus d'appartenance et les outrances stylistiques à une échelle inconnue à l'étranger. Parmi la myriade de groupes sociaux entre lesquels les jeunes se répartissent figure celui des lolitas. Comme celle-ci, toute de dentelle rose vêtue.

JODI COBB/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



NATIONAL GEOGRAPHIC, JUILLET 1997

Légendes vivantes, les lutteurs de sumo sont des héros au Japon. Comme Akebono, le premier étranger élevé au rang de *yokozuna* (« champion suprême »). En 2001, blessé, il devait renoncer à combattre.

LE SUMO

PAR T. R. REID – PHOTOGRAPHIES DE ROBB KENDRICK/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

Le premier jour, l'« Aube » est arrivé comme l'éclair et a violemment éjecté Koto de Beppu de l'arène. C'était le début du tournoi d'automne de l'Association japonaise de sumo (AJS), dont les journalistes sportifs nippons dirent ensuite qu'il avait été sans surprise. Presque tous les favoris avaient gagné, y compris le géant du nom d'Akebono (« Aube » en japonais). Rien de plus normal. Pourtant, en suivant ce corps-à-corps depuis mon perchoir, où les places sont les moins chères, je ne pouvais m'empêcher de sentir que quelque chose d'extraordinaire s'était produit. En fait, j'éprouve cette sensation dès que je vois ce lutteur pénétrer dans l'aire de combat, ronde et recouverte d'argile tassée. Car ce gars-là n'est pas un sumotori ordinaire, nourri à ce sport ancestral dès la naissance. Non, Akebono est un ancien joueur de basket-ball né aux États-Unis, sous le nom de Chad George Rowan. (…)

Surmontant ses blessures, les barrières linguistiques et culturelles, et la xénophobie à peine voilée du conseil d'administration de l'Association japonaise de sumo, Chad a su se hisser au plus haut niveau. En 1993, à 23 ans, il pesait 211 kilos et était si puissant que personne ne pouvait rivaliser avec lui. Non sans réticence, l'AJS l'a promu à son grade suprême : *yokozuna*. Il est le seul non-Japonais à avoir obtenu ce statut dans toute l'histoire du sumo. Une longue histoire, car c'est l'un des sports organisés les plus vieux du monde.

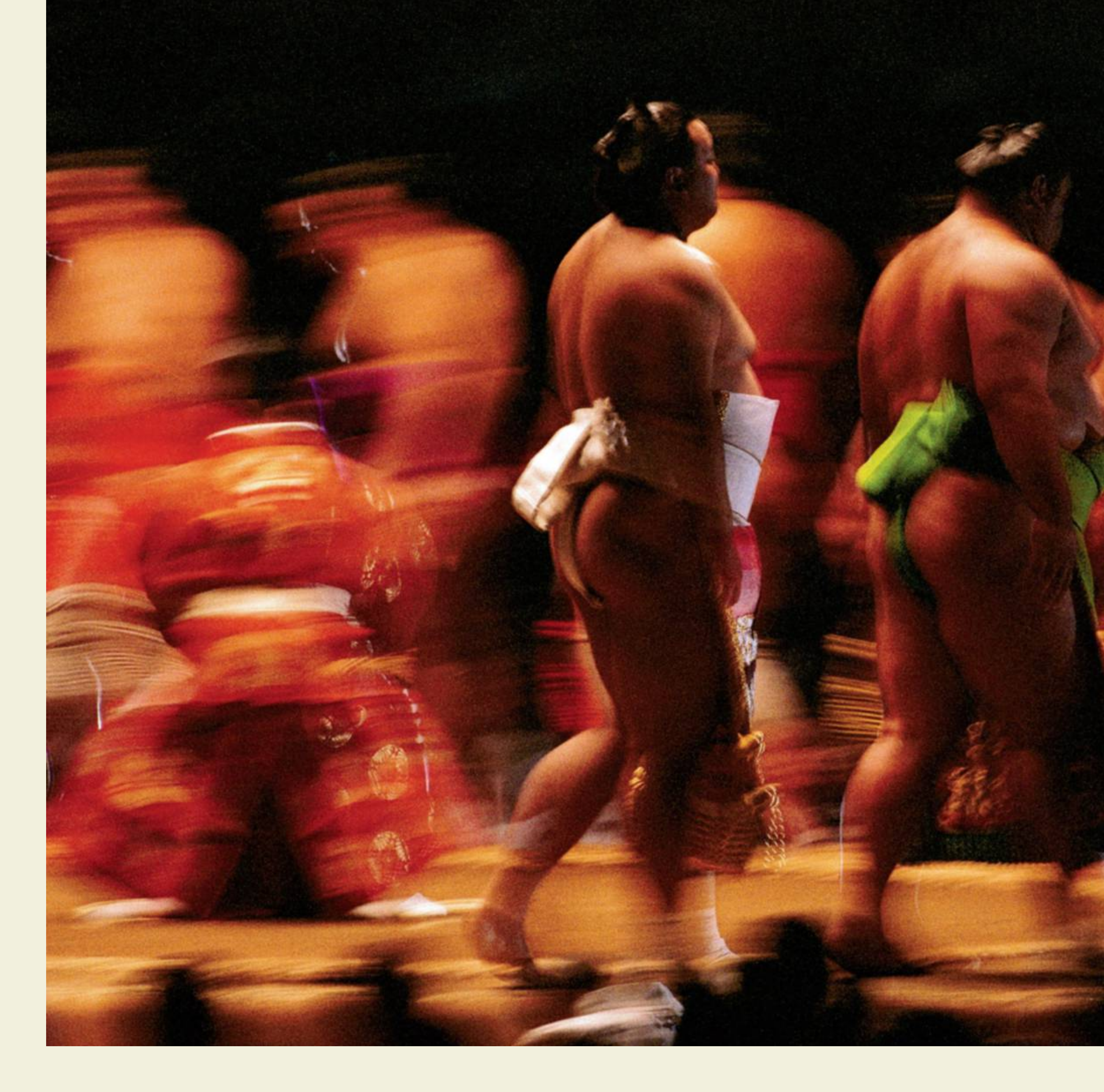
À L'ORIGINE, LE SUMO ÉTAIT UN RITE SHINTO

Des luttes se déroulaient déjà au VIIe siècle de notre ère et, selon une ancienne légende, l'empereur Seiwa aurait accédé au trône du Chrysanthème à la suite d'un combat de sumo titanesque, en 858. La cour impériale parrainait des matchs afin de s'assurer de bonnes récoltes et, dès le XVIe siècle, les lutteurs partirent en tournée dans tout le pays. L'organisation du sumo moderne s'est mise en place dans les années 1680. Depuis, ses fondamentaux n'ont guère changé.

Le sumo est un sport de lutte japonais, mais ces affrontements éprouvants entre hommes rondelets vêtus de longs pagnes de soie sont entourés de tant de couleurs, d'apparat et



Brefs mais intenses, les matchs durent souvent moins d'une minute. Le *gyoji*, aux somptueux habits, est plus qu'un arbitre ; si certaines prises durent trop longtemps au risque de lasser les spectateurs, il encourage les lutteurs par ses cris.



de splendeur rituelle que l'aspect sportif est souvent éclipsé par le spectacle. Cela aussi résulte de l'histoire, car à l'origine, le sumo était un rite shinto.

Une dimension religieuse toujours présente. Surmontée d'un élégant toit incliné (la réplique de celui d'un sanctuaire), l'arène elle-même est un lieu sacré. C'est pourquoi les *rikishi* (lutteurs) doivent jeter une poignée de sel purificatrice devant eux chaque fois qu'ils mettent le pied sur l'argile bénite. Les obligations traditionnelles les plus importantes incombent aux combattants qui parviennent au rang le plus élevé ; un grand champion devient d'office un disciple de la foi shinto. (…)

Malgré tout le mystère qui entoure ce sport, les règles en sont simples. Deux adversaires se font face dans un cercle de 4,5 m de diamètre. Le vainqueur est le premier qui fait tomber l'autre ou le pousse hors du cercle. Sont autorisés gifles, croche-pieds, poussées et prises ressemblant à celles du judo ; pas les coups de poing. Il n'y a pas de limite de poids, et nombreux sont ceux qui passent des années à tout faire pour devenir très gros. Le poids moyen des lutteurs de haut niveau est de 159 kg.

L'AJS organise six grands tournois annuels. Chacun dure quinze jours, pendant lesquels chaque lutteur affronte tous les jours un adversaire différent. Celui qui obtient le plus gros



Un fort symbolisme religieux imprègne la pratique du sumo. Avant un tournoi d'exhibition à Niigata, les concurrents, ceints des tabliers cérémoniaux, pénètrent dans l'arène en une procession majestueuse et ritualisée, le *dohyo-iri*.

score général remporte le championnat. Les premiers gagnent de l'argent et parviennent à de meilleures places dans le minutieux système de classement. Il faut une force mentale extraordinaire pour conserver l'avantage pendant un tournoi entier. « Au fond, l'adversaire le plus coriace au sumo est toujours soi-même », m'a confié le formidable jeune lutteur Takanohana (la « Noble Fleur »). (…)

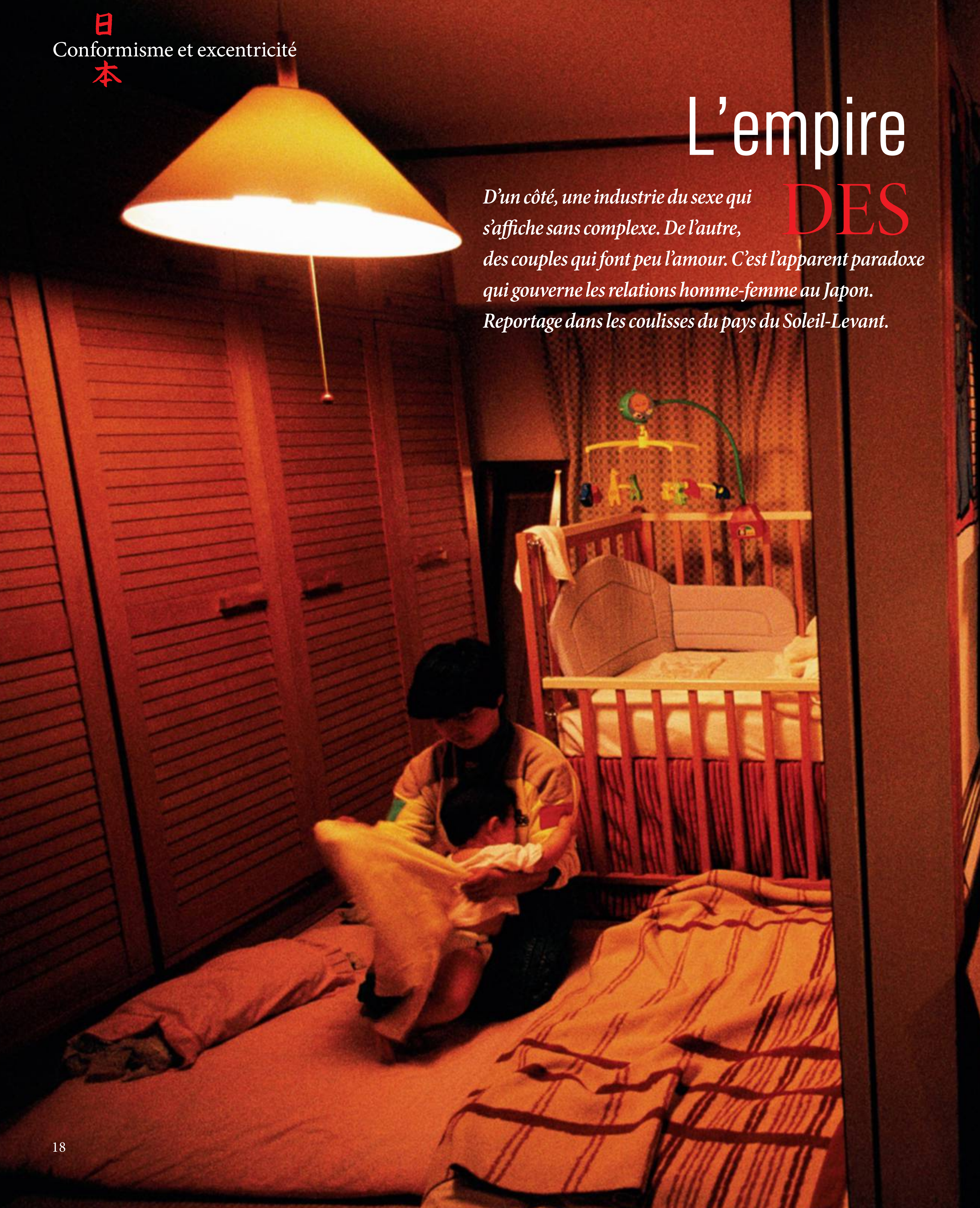
Bien entendu, l'excitation que suscitent les matchs très serrés et l'agitation colorée qui entoure les combats participent à la popularité du sumo. Mais si ce dernier est cher aux Japonais, c'est aussi parce qu'il incarne des valeurs auxquelles le Japon est attaché. La société nipponne accorde ainsi une importance considérable au rang et à la hiérarchie ; le sumo également. On compte quelque 900 lutteurs professionnels, classés en fonction d'un système complexe et très codifié de rangs. Quiconque a fait des affaires avec les Japonais sait qu'ils utilisent plutôt les titres que les noms au bureau (par exemple : « J'ai envoyé la proposition du sous-directeur au chef de section »). Au sumo, le rang d'un athlète est aussi important que son nom. « Quel combat fabuleux, s'est écrié le présentateur de la télévision nationale pendant le tournoi d'automne. Le nouveau concurrent du neuvième niveau donne du fil à retordre au deuxième champion de la deuxième catégorie ! »

D'UN STOÏCISME DIGNE DES SAMOURAÏS

Le Japon aime les règles et respecte l'autorité ; cette tradition est tout aussi inflexible au sumo. Peu importe que le match soit serré ou la décision de l'arbitre douteuse, personne dans le stade – pas même les supporters – n'exprimera une plainte contre les responsables. Les adversaires, avec leurs coiffures empruntées aux samouraïs du XVIIe siècle, doivent aussi faire preuve d'un stoïcisme digne de ces guerriers. Aucun vainqueur n'exulte, aucun perdant ne se lamente (du moins en public). À la fin d'un match, les *rikishi* se saluent respectueusement et quittent l'arène en silence. Cette philosophie est conçue pour maintenir les valeurs transcendantes de la société japonaise que sont l'harmonie, la courtoisie et l'évitement des confrontations.

Au cours du dernier demi-siècle, alors que le Japon devenait une superpuissance économique mondiale, le pays a adopté un nouveau concept important : celui de *kokusaika* – l'« internationalisation ». Il n'a pas toujours été facile pour une société insulaire et homogène de s'ouvrir au monde, et le sumo a aussi été confronté à ce problème. L'ère du *kokusaika* a commencé dans les années 1960, lorsque Jesse Kuhaulua, géant hawaïen connu dans l'arène sous le nom de Takamiyama (la « Vue d'une haute montagne »), a été le premier non-Asiatique à atteindre les divisions les plus élevées du sumo. L'AJS lui a toutefois demandé de prendre la citoyenneté japonaise avant de l'autoriser à ouvrir sa propre écurie d'entraînement.

Dans le sillage massif de Jesse, d'autres Américains ont embrassé ce sport. Dès le début des années 1990, quelques-uns se sont imposés comme des lutteurs de premier ordre. (…) Akebono, avantagé par son attitude pieuse, son succès phénoménal dans l'arène et des circonstances favorables – trois champions vieillissants prirent leur retraite d'un seul coup, et les aînés durent promouvoir quelqu'un – est devenu le premier grand champion. Un *yokozuna* venu des États-Unis ! L'événement a fait la une de presque tous les journaux nippons, preuve que le concept de *kokusaika* était entré jusque dans les salles de sumo. □



L'empire DES

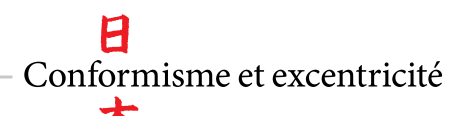
D'un côté, une industrie du sexe qui s'affiche sans complexe. De l'autre, des couples qui font peu l'amour. C'est l'apparent paradoxe qui gouverne les relations homme-femme au Japon. Reportage dans les coulisses du pays du Soleil-Levant.



CHAMBRE À PART, 1990

Logés dans un trois pièces sur l'île de Honshu, ces enseignants vivent avec leurs fils. Tradition qui ne favorise guère l'intimité du couple : leur mère, Norika, dormira avec eux tant qu'ils seront jeunes.

KAREN KASMAUSKI/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



PAR KARYN NISHIMURA-POUPÉE

C'EST PEUT-ÊTRE une question de temps : ils n'en ont pas assez, travaillent trop, sont fatigués. Champions des heures supplémentaires au bureau, les Japonais font moins l'amour que les Occidentaux, selon une enquête du fabricant de préservatifs Durex. Ils ne sont qu'un tiers à s'adonner à ce plaisir une fois par semaine, deux fois moins que les Français, et souvent, ils ne sont même pas satisfaits. Méfions-nous des chiffres, cependant : les Nippons minimisent peut-être leurs performances. Au pays du Soleil-Levant, on ne parle pas facilement de sa vie intime, et se dire content de soi ne se fait pas. Il n'en reste pas moins que les habitants de l'Archipel ont une approche particulière des relations sexuelles, intrinsèquement liée à leur culture, pétrie de paradoxes.

Le sexe n'est pas un tabou au Japon, il est même en vente libre : des photos de nymphettes aguicheuses dans les magazines aux sex-shops ou aux salons de massage pour hommes, en passant par les prospectus présentant des filles en location, l'allusion est partout. Le penchant pour les très jeunes minettes est en outre extrêmement bien entretenu dans les mangas, dessins animés ou jeux vidéo, et certains finissent par se contenter de ces copines virtuelles. Mais on fait rarement l'étalage de ses sentiments au Japon. Quasiment absent en public, le contact charnel est peu fréquent, même en privé. On ne s'embrasse pas devant autrui, on ne se fait pas la bise, même entre proches. Les couples de la génération d'après-guerre ne se sont souvent jamais dit « Je t'aime ». Faire lit à part n'est pas rare, sauf si les enfants dorment entre les parents.

Les plus jeunes, eux, avouent certes davantage leurs sentiments… à condition qu'ils aient trouvé l'âme sœur et osé l'approcher, ce qui est de moins en moins aisé. « Les hommes sont timides. Ils ne déclarent pas facilement leur amour et jugent plus estimable d'être capables d'attendre longtemps en silence, ils pensent que là est la preuve de l'amour pur, même si en réalité c'est une perte de temps et d'occasions », explique le dessinateur Taku Nishi. Autrefois, les entreprises servaient d'entremetteuses, et

TOKYO, CAPITALE DES PLAISIRS NOCTURNES, 1964

Le miroir reflète la lumière blafarde d'un café souterrain du quartier de Ginza, à Tokyo. À *L'Albion*, l'un des bars préférés des touristes étrangers, les haut-parleurs crachent du jazz et les lumières clignotent en rythme. Les serveuses, en pantalon de satin blanc, dansent plus qu'elles ne marchent.

WINFIELD PARKS/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



OMBRES JAPONAISES, 1960

Des silhouettes dans un bar de Sapporo, la capitale régionale de l'île de Hokkaido. Le contact charnel ne va pas de soi au Japon. Le perfectionnement des technologies de communication à distance renforce la crainte des relations de proximité avec autrui chez certains Nippons.

JOHN LAUNOIS/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

pour peu qu'il y ait quelques atomes crochus, on se mariait vite. Aujourd'hui, les emplois sont plus précaires et les carrières moins garanties, et les firmes ne jouent plus ce rôle paternaliste. Par ailleurs, si les jeunes veulent encore se marier, ils se heurtent à une gent féminine un tantinet vénale. Pour les filles, ce qui compte chez leur prétendant – autant, sinon plus que l'amour –, c'est « son pouvoir économique ».

L'important, socialement, pour s'extraire des pressions alentour et faire plaisir aux parents, c'est d'être marié. C'est pour cela que, l'âge aidant, beaucoup se lancent dans le *konkastu* – recherche d'époux(se). On convole par obligation, et les relations conjugales se mènent ensuite tant bien que mal.

Active avant le mariage, la vie sexuelle, pour nombre de couples japonais, se réduit au fil du temps, et même, pour certains, s'éteint quand naît le premier enfant. « Je suis crevé à cause du boulot » (28 %), « on n'a plus de raison maintenant qu'on a un descendant » (18 %), « c'est une prise de tête » (12 %) : voilà, selon une enquête gouvernementale de 2012, les raisons les plus souvent invoquées par les hommes pour justifier leur absence d'entrain. Pour les filles, c'est la même chose, dans un ordre différent.

« Le corps médical est en partie responsable de cet état de fait. On dit aux femmes qu'il faut éviter de faire l'amour quand on est enceinte. Ce qui est faux, mais répandu », explique le sexologue Kunio Kitamura. Pour être à 100 % mère, une Japonaise oublie facilement son rôle d'épouse, et le père finit par ne plus se percevoir comme un mari. « Ensuite, cette habitude de ne plus avoir de relations sexuelles s'installe », ce qui n'aide pas à avoir un deuxième enfant, et explique la dénatalité actuelle.

Il y a aussi, chez les sujets masculins, la hantise de ne pas satisfaire leur partenaire, et la honte de certaines envies difficiles à avouer. « Si je regarde un film pornographique et que je me masturbe, c'est du sexe, mais avec la femme que j'aime, je ne peux pas jouir ainsi », explique un peu confus un jeune homme. Ce cas n'est *(suite page 25)*

UNE INDUSTRIE DU SEXE DÉCOMPLEXÉE, 2011

Ce Tokyoïte prétend avoir la plus grande collection de poupées gonflables du monde entier. Au Japon, ce secteur commercial est en pleine expansion. De plus en plus réalistes, elles peuvent désormais être personnalisées en fonction des goûts de chacun : couleur des cheveux, choix des vêtements...

RANDY OLSON/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

NATIONAL GEOGRAPHIC, AVRIL 1990

Loin d’être passé de mode, le mariage arrangé reviendrait en force depuis quelques années. Une tradition introduite dans l’archipel par les samouraïs au XVIe siècle.

LES JAPONAISES

PAR DEBORAH FALLOWS
PHOTOGRAPHIES DE KAREN KASMAUSKI/ NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

Aujourd’hui comme par le passé, le mariage est la seule condition réellement acceptable pour une femme – comme pour un homme. Quand une Japonaise approche du *tekireiki*, l’« âge convenable » pour se marier (traditionnellement, 23 ou 25 ans, mais de nos jours plutôt 27), tout le monde l’aide à trouver le bon partenaire. Les grandes entreprises disposent souvent d’agences matrimoniales pour faciliter les rencontres entre employés célibataires. Parfois professionnelles mais généralement proches de la famille, des marieuses proposent des compagnons susceptibles de convenir. Les parents engagent un détective privé pour enquêter sur la belle-famille, recherchant des preuves de bonne santé mentale et physique, et l’absence d’ancêtres louches. (…)

Un grand nombre de jeunes filles s’inscrivent à des cours de préparation au mariage ; elles étudient la cérémonie du thé ou l’art floral – ou, si elles sont très modernes, elles apprennent à conduire et même à se servir d’un traitement de texte. Se préparer à être *l’okusan* (littéralement « Mme Intérieur ») idéale peut être – et est souvent – une occupation à plein temps.

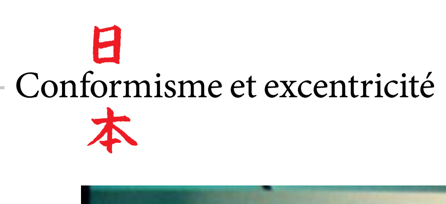
Fumiyo Arai, qui vivait à deux pas de chez nous, venait régulièrement nous voir pour pratiquer l’anglais avec nos enfants ; à 23 ans, elle aimait jouer à des jeux de société avec notre fils de 8 ans, et le faisait durant des heures, quand la plupart des Japonais étaient au travail. J’ai demandé à Fumiyo comment elle s’occupait depuis qu’elle avait mis fin à son emploi de réceptionniste à mi-temps. Elle m’a répondu : « J’aide ma mère. » J’étais perplexe, jusqu’à ce que j’apprenne que c’était une *kaji tetsudai* (« aide domestique ») : elle passait quelques années paisibles à apprendre à devenir une femme au foyer à plein temps.

J’ignore si Fumiyo avait eu des *omiai* – rencontres officielles entre quasi-inconnus qui précèdent les mariages arrangés –, mais au Japon, un grand nombre d’unions en résultent. Certaines personnes participent sans aucun embarras à dix, douze ou quinze *omiai*. Si l’une des parties a des objections vis-à-vis de l’autre en tant que conjoint potentiel, il ou elle doit le faire savoir rapidement. Il n’y a pas forcément de deuxième rendez-vous, mais, s’il y en a trois ou quatre, il est probable que le couple commencera à lancer les préparatifs de la cérémonie.

J’ai fait la connaissance d’une femme – une interprète d’anglais d’environ 25 ans, en tout point raffinée – qui a mis un terme à la cour qu’on lui faisait après le troisième rendez-vous. « Mon prétendant était étonné, m’a-t-elle dit. Il avait pensé qu’à ce stade nous continuerions à nous voir et que cela déboucherait sur des fiançailles officielles. » Elle a dû s’excuser auprès de l’intermédiaire, qui a eu beaucoup de mal à faire admettre à la famille du jeune homme que c’était vraiment fini.



Tazuko Kojima le jour de son mariage, sous le regard des voisins venus l’admirer dans son chatoyant kimono, comme la coutume les y invite. Dans quelques minutes, elle quittera la maison familiale. Comme beaucoup de filles de son âge, son destin est tracé : elle s’est préparée à son rôle de femme d’intérieur.




LOIN DE LA VIE DE FAMILLE, 1988

Le travail est une valeur si prisée au Japon qu'il n'est pas rare que les hommes viennent passer la nuit dans un « hôtel capsule » après avoir manqué le dernier train pour rentrer chez eux. Ou après une soirée trop arrosée entre collègues.

PAUL CHELSEY/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



APRÈS UN AN DE MARIAGE, MON MARI NIPPON NE ME TOUCHAIT QUASIMENT PLUS

(suite de la page 22) peut-être pas si isolé, et c'est là que le commerce pornographique prend tout son sens, même pour les gens mariés : d'un côté, le sexe en solo ou avec une fille qui loue son corps, de l'autre, une vie amoureuse presque platonique avec l'épouse, *de facto* privée de relations sexuelles avec son mari.

« Dans un pays où il y a un déluge d'incitations sexuelles pour les hommes, beaucoup voient le sexe comme la satisfaction d'un besoin, pas comme l'expression de l'amour », explique une Japonaise mariée à un Allemand, après un échec avec un compatriote. « Au Japon, le fait de devenir un couple *sexless* (plus d'un mois sans relation) conduit rarement au divorce. On s'en accommode, c'est tout », regrette-t-elle. « Après un an de mariage, mon mari nippon ne me touchait quasiment plus. Il était trop fatigué après le travail. Avec mon nouvel époux, on fait souvent l'amour, et j'ai droit à des marques quotidiennes d'attention (baisers, mots doux…). »

Actuellement, d'ailleurs, ces relations intimes se font de plus en plus distantes dans l'Archipel, à cause des mobiles et d'Internet. Pour tenter de rétablir le contact physique, les opérateurs de télécommunications vont jusqu'à imaginer des appareils en forme de cœur qui, lorsqu'on les serre, transmettent à distance les sensations du toucher à un autre appareil. Censés rapprocher les corps, ils risquent, hélas, au contraire, de les éloigner davantage. Mais gardons-nous de généraliser : certains couples mariés et parents ont une vie sexuelle aussi épanouie que celle des Français. Et beaucoup cherchent à prolonger les bons moments à deux, comme le montre le succès du *slow sex*, qui repose sur des relations pouvant durer des heures grâce à des caresses prolongées. Une méthode de toucher unique élaborée par le sexologue Adam Tokunaga. ▯



NATIONAL GEOGRAPHIC, MARS 1970

Appréciées pour leur raffinement et leur éducation, les geishas étaient encore 17 000 en 1970, l'année du reportage. Contre quelques centaines aujourd'hui.

VOYAGE AU CŒUR DES TRADITIONS

PAR THOMAS J. ABERCROMBIE

C'est à Gion, le célèbre « quartier des plaisirs » de Kyoto, que se trouve le seul secteur en déclin d'un pays en plein essor : celui des geishas (aussi appelées *geiko* dans l'ancienne ville impériale). Symboles mêmes du Japon, quelque 500 000 d'entre elles étaient autrefois disponibles pour égayer les soirées nipponnes. Elles ne sont plus que quelques centaines à Gion. (…) La geisha traditionnelle cède du terrain à l'omniprésente « hôtesse de bar », et le kimono à la minijupe.

Organiser une fête avec des geishas n'est pas une mince affaire, surtout pour un étranger. Heureusement, grâce à mon ami Tomoaki Naganawa, j'avais quelques relations à Osaka. Son beau-père, Tokuzo Inoue, célèbre fabricant de poupées de Kyoto, appartenait au même club de lecture de poésies que Fukushima-san, patronne d'un salon de thé de Gion.

LES ÉTRANGERS S'EN FONT SOUVENT UNE FAUSSE IDÉE

« Pour une petite soirée, a-t-elle conseillé, l'idéal serait d'avoir trois geishas : une *tachikata*, ou danseuse, une *jikata*, ou joueuse de *shamisen* (sorte de luth), et une jeune *maiko*. Les *maiko* ne sont que des apprenties geishas, mais leur charme compense leur inexpérience. Comme elles sont belles, elles sont toujours occupées. Il n'en reste que vingt-neuf à Gion. »

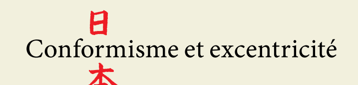
Pourtant, en quelques coups de téléphone, l'affaire était réglée. Le soir de la fête, le temps était humide car on était en pleine saison des pluies. Au *Nakamura-Ro,* le restaurant désigné, nous avons laissé nos chaussures et nos parapluies au portier.

« Les étrangers se font souvent une fausse idée des geishas, confia M. Inoue alors que nous prenions place autour de la table basse laquée, sur des tatamis. Le mot geisha signifie “personne d'art”, mais c'est un art que peu d'étrangers sont en mesure de comprendre. » Souriant en direction du jeune Naganawa, il

En parfaite hôtesse, une geisha du nom de Hisafumi sert du saké dans une maison de thé de Kyoto. Au bout de la table est assise Toyochyo, l'apprentie geisha. Pour ces gardiennes de la culture, immergées dès l'enfance dans les coutumes et les arts traditionnels, la plus simple des civilités devient un acte de perfection. Lors des banquets et des réunions mondaines, elles chantent, dansent, servent à boire et enchantent les invités par leur conversation intelligente et leur rire cristallin.



THOMAS J. ABERCROMBIE/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



PAUL CHESLEY/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

ajouta : « Même la nouvelle cuvée d'hommes japonais ne sait plus les apprécier. Certains les disent condamnées. Mais je pense que, tant que le Japon existera, elles auront leur place. »

La porte coulissante s'est ouverte, et nous nous sommes tus. Dans un froufrou de brocart, les trois geishas en kimono se sont glissées parmi nous à pas feutrés, jolies et délicates comme des papillons. L'une d'elles, la jeune *maiko*, s'est posée à côté de moi. Elle portait un kimono violet de soie riche orné de motifs d'iris, la taille ceinte d'une large *obi* (ceinture) rouge et grise, nouée dans le dos par un nœud géant.

Son minuscule visage ovale était poudré d'un blanc de craie, qui faisait ressortir ses lèvres carmin et des yeux aussi sombres qu'une nuit sans lune. Des brins de saule et des épingles à cheveux en argent couronnaient sa coiffure, conçue dans le style traditionnel des *maiko*.

Chacun de ses mouvements était un délice pour l'œil, un modèle de grâce. Derrière le masque se trouvait indubitablement une femme, mais la féminité était représentée ici comme de l'art abstrait. Comme pour tout chef-d'œuvre, la première règle était : ne pas toucher !





ELIZA R. SCIDMORE/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

La formation, au cours de laquelle on leur enseigne l'art du maquillage (à gauche), dure au moins cinq ans. Les jeunes filles pauvres étaient parfois vendues par leur famille aux maisons de geishas *(okiya)*, qui se chargaient de leur éducation, particulièrement réputée au Japon : art de la conversation, chant, danse… Le *shamisen* – « trois cordes parfumées » – (en haut à droite) est leur instrument favori.

Pendant tout le dîner, la jeune *maiko* a rempli ma tasse tandis que je l'interrogeais sur sa vie. Elle s'appelait Toyochyo. Elle n'avait que 17 ans.

« J'ai commencé à apprendre à danser à 6 heures précisément, le 6 juin, après mon sixième anniversaire, dit-elle. Mais je ne pouvais pas devenir une *maiko* sans avoir terminé le collège. Après, j'ai étudié le chant, l'art du bouquet et le théâtre, sous la direction de la patronne des geishas. La maison des geishas fournit plusieurs kimonos, une ceinture de brocart et des accessoires d'une valeur d'un demi-million de yens. Il nous faut des années pour rembourser tout cela avec nos gains. Je peux tout de même gagner davantage en une soirée qu'une secrétaire en un mois. »

Cela me paraissait un lourd fardeau à assumer pour une jeune fille. Il est vrai que cela lui donnait l'occasion de rencontrer des hommes riches et célèbres ; la plupart des geishas finissent par trouver la sécurité auprès d'un riche protecteur. Mais l'emploi du temps est très contraignant.

« IL ME FAUT PRÈS DE TROIS HEURES POUR ME PRÉPARER »

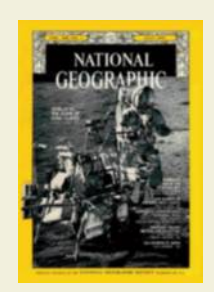
« Je peux toujours compter sur au moins un jour de congé par mois, dit-elle. J'apprécie le changement de rythme. Je vais au bowling ou au cinéma. J'ai le temps d'écouter mes disques. J'ai une belle collection de musique soul et de rock progressif. Souvent, le matin, je fais des exercices de danse ou je vais chez le coiffeur. Dans l'après-midi, je commence à travailler. Il me faut près de trois heures pour me maquiller et m'habiller. L'*onagoshi-san,* l'habilleuse des geishas, m'aide à enfiler mon costume, compliqué – trois kimonos, onze ceintures et obis. »

A-t-elle jamais envié sa rivale, l'hôtesse de bar ?

« J'ai des amies qui sont allées travailler dans des cabarets, dit-elle. Elles peuvent commencer sans aucune formation et un investissement minimal en vêtements. Mais ce n'est qu'un travail. Être une geisha, c'est une vraie carrière. »



J. BAYLOR ROBERTS/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



NATIONAL GEOGRAPHIC, JUILLET 1971

Gardiennes d'une tradition ancestrale, les *ama* seraient moins de deux mille. La jeune génération préfère embrasser une existence citadine.

AMA, LES NYMPHES DE LA MER

PAR LUIS MARDEN

Depuis la nuit des temps, artistes et poètes célèbrent les *ama*, les plus étranges des pêcheurs japonais. Elles plongent pour ramener des aliments – algues, crustacés… –, jamais des perles. Et certains des gestes qu'elles accomplissent depuis deux mille ans semblent aller à l'encontre des règles les plus élémentaires de la plongée moderne. Elles peuvent descendre jusqu'à 23 m de profondeur plusieurs fois par jour, sans appareil respiratoire. (…) Présentes tout le long des côtes de l'archipel, sauf dans l'extrême nord, la plupart vivent sur les rivages est et ouest de Honshu. Les plus connues sont les *ama* de Hekura Jima, dans la mer du Japon. (…)

AUTREFOIS, ELLES PÊCHAIENT À DEMI NUES

Un matin, j'ai mis le cap sur l'île, un bouclier de pierre peu élevé de 2 km sur 800 m. Ici, elles vivent dans neuf hameaux éparpillés sur la plage, sous le doigt blanc d'un phare. Comme dans le reste du Japon, il existe deux catégories d'*ama* : les *kachido* (« celles qui marchent »), qui travaillent dans une eau peu profonde, souvent près du rivage, et déposent leurs prises dans un baquet de bois flottant ; et les *funado* (« celles des bateaux »), plus âgées et plus expérimentées, qui préfèrent le large ; un homme d'équipage – mari, père ou tout autre parent proche – les accompagne pour manœuvrer l'embarcation et s'occuper d'elles quand elles plongent. (…)

À part quelques femmes plus âgées, les *ama* de Hekura Jima ne travaillent plus à demi nues et les jeunes filles portent des justaucorps. Les autres ont souvent une combinaison intégrale de Néoprène noir – le vêtement de plongée typique. (…) L'après-midi, j'ai pêché l'abalone *(Haliotis)* avec Masako, âgée de 40 ans. Petite et trapue comme la plupart de ses consœurs, elle avait des jambes bien développées et un large torse.

DANS LES ANNÉES 1970, ELLES ÉTAIENT ENCORE SEPT MILLE

Dans le bateau, il y avait une corde de sécurité de 46 m de long, et une attache de descente, plus courte, reliée à un poids de 16 kg. Seulement vêtue d'un short moulant, Masako s'est emparée d'une barre de fer aplatie et dotée d'un bout retourné qui sert à détacher les abalones des rochers, en a frappé trois fois le plat-bord – « pour porter chance » –, avant de la passer dans sa ceinture. Puis elle s'est laissée glisser par-dessus bord et, se tenant à la corde de descente, s'est mise à hyperventiler – c'est-à-dire à respirer lentement, profondément. Elle rejetait l'air à travers ses lèvres pincées en un sifflement plaintif, qui ressemblait au cri lointain des courlis sur un rivage battu par le vent. Les poètes japonais appellent cela *iso nageki*, l'« élégie de la mer ». (…)

Masako a fait près de cinquante plongées ce jour-là, restant au fond près de soixante secondes chaque fois. Quand je suis remonté à la surface, je lui ai demandé pourquoi ce sont les femmes, plutôt que les hommes, qui plongent au Japon. Elle a souri timidement et m'a répondu avec une certaine méfiance ; les Japonaises hésitent à remettre en cause la supériorité masculine : « Parce que je peux rester dans l'eau trois ou quatre heures d'affilée, les hommes ne tiennent pas plus d'une heure. » C'est vrai. Les femmes ont une couche de graisse sous-cutanée plus épaisse que celle des hommes. (…)

Si aujourd'hui les nouvelles générations se tournent de plus en plus vers l'industrie, les *ama* sont encore loin de former une population résiduelle. D'après un recensement récent, le Japon en compterait près de sept mille. (…) C'est à Kuzaki, un hameau de maisons en bois patiné blotties sur un promontoire rocheux, non loin de Wagu, que les *ama* font le plus étroitement partie de l'histoire du pays. Là, j'ai pu examiner d'anciens manuscrits qu'Ohta-san, le responsable des pêcheries, gardait dans son coffre-fort. « Dans *Nihon Shoki*, un ouvrage antique qui parle du clan Yamato, les fondateurs de notre lignée d'empereurs, raconte Ohta-san, nous avons lu qu'en l'an V avant J.-C., la déesse du Soleil, Amaterasu-Omikami, ordonna à la princesse Yamato-hime, fille du onzième empereur, de fonder son lieu de culte à Ise. (…) « En l'an III avant J.-C., elle est allée au bord de la mer et est arrivée ici, où les femmes lui ont offert de l'*awabi* (« abalone »), que la princesse a trouvé délicieux. Elle leur a donc demandé d'en faire des offrandes régulières au sanctuaire d'Ise. « Depuis, nous nous y sommes tenus. » ▫



LUIS MARDEN/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

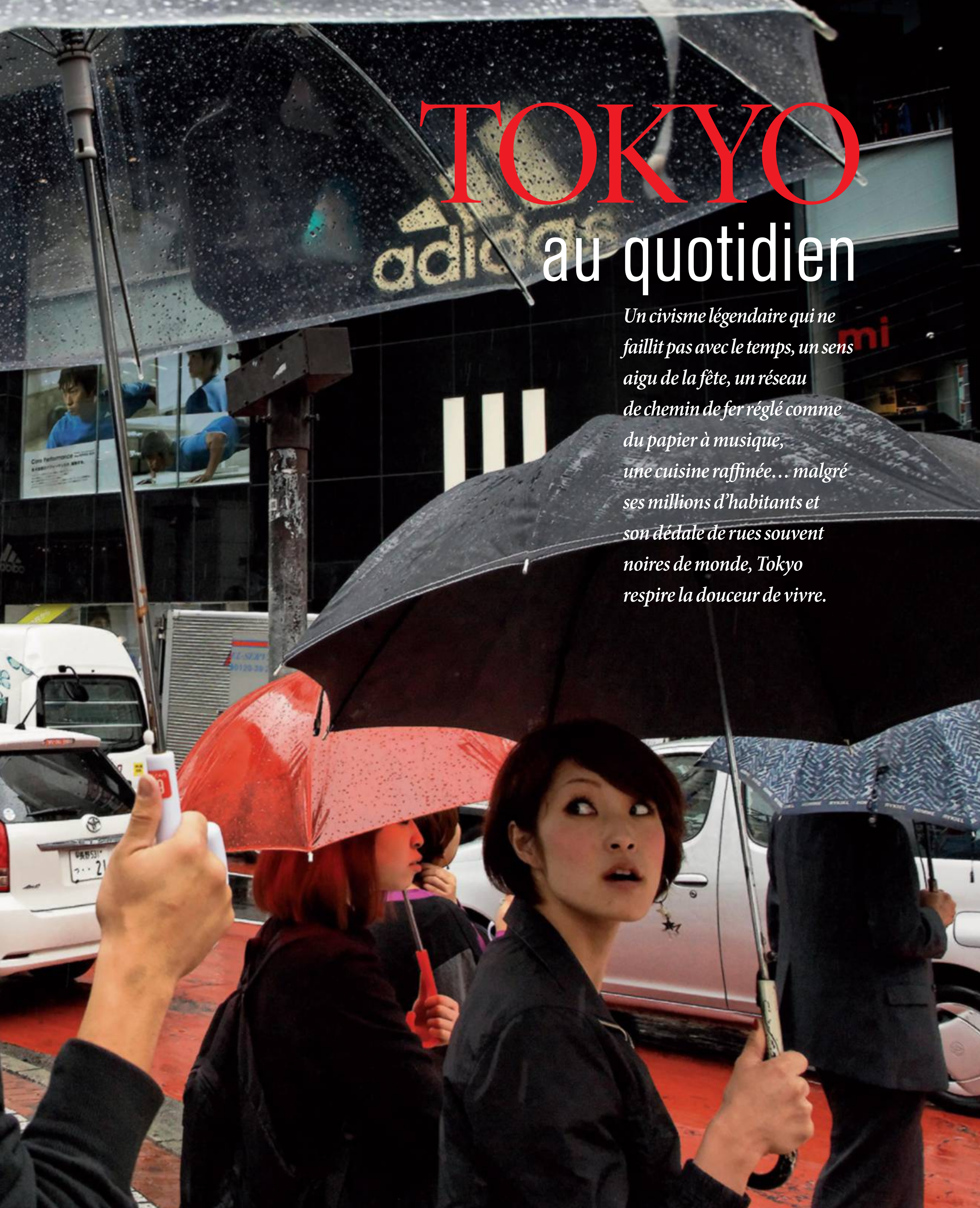
À demi nues en 1940 (à gauche), les *ama* ont commencé à porter une combinaison dans les années 1970 (la température de l'eau avoisine parfois les 10 °C). Des *kachido* (au deuxième plan ci-dessus) attendent l'ouverture de la saison au coin du feu, réglementée par des associations de pêcheurs.



VIRÉE BRANCHÉE À SHIBUYA, 2010

Connu pour ses boutiques de mode, Shibuya est l'un des quartiers les plus animés de Tokyo. Il abrite également le centre des affaires et la très fréquentée gare de Shibuya. Les pluies tombant toujours sous forme d'averses au Japon, des parapluies jetables transparents sont vendus à tous les coins de rue à la moindre goutte d'eau.

RANDY OLSON/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



TOKYO au quotidien

Un civisme légendaire qui ne faillit pas avec le temps, un sens aigu de la fête, un réseau de chemin de fer réglé comme du papier à musique, une cuisine raffinée… malgré ses millions d'habitants et son dédale de rues souvent noires de monde, Tokyo respire la douceur de vivre.



UN JARDIN AU CŒUR DE LA VILLE, 1930

Le parc de Shiba, à Tokyo, qui abrite un temple, est particulièrement beau lorsque les cerisiers sont en fleurs. Chaque année, l'apparition des premiers bourgeons est attendue avec impatience. Elle fait la une des journaux et est saluée par différentes festivités.

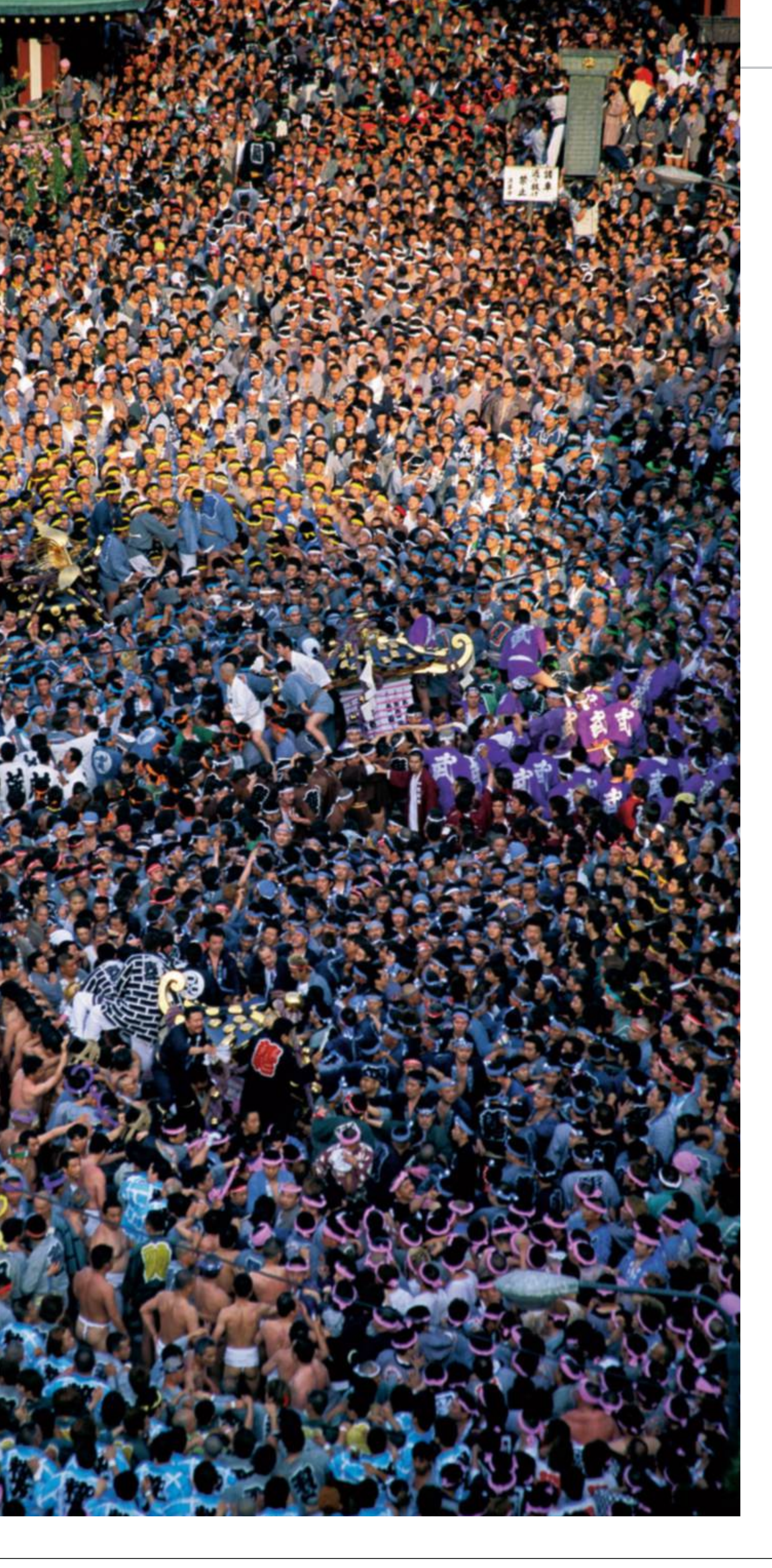
PAR LIONEL CROOSON

Un enchevêtrement d'autoroutes urbaines, de voies ferrées, d'immeubles de bureau, le vacarme de la circulation routière, le va-et-vient incessant d'employés robotisés en costume bleu marine… Cette vision d'une Tokyo bétonnée, écrasante et surpeuplée confirme au premier abord les clichés « entomologistes » habituels sur une capitale de 13 millions d'habitants (31 millions en considérant la mégapole, qui s'étend sur un rayon de 50 km). Passé cette première impression, se révèle une cité festive qui sait procurer aussi un confort de vie au quotidien.

J'arrive en gare de Shinjuku, véritable ville dans la ville, dont les couloirs tentaculaires s'étirent en rues souterraines avec boutiques et restaurants. Pour m'extraire de ce labyrinthe, il me faudrait choisir parmi près de deux cents sorties. L'heure de pointe étant passée, je préfère m'engouffrer dans le métro. Sur le quai, les passagers font la queue en bon ordre. Une équipe d'employés en uniforme noir s'active. L'un d'eux s'avance pour venir en aide à une personne handicapée, tandis que ses collègues vérifient la fermeture des portières. Dans sa cabine, le conducteur a la prestance d'un commandant de bord d'Airbus A380. Mon wagon est d'une grande propreté. Des haut-parleurs diffusent une courte mélodie aux sonorités de berceuse, puis une voix douce égrène les noms des stations et des correspondances. Pas de pickpockets. Pas de stress. Le métro arrivera à



HERBERT G. PONTING/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



LE JAPON TOUT ENTIER PARAÎT MARCHER AVEC LA PRÉCISION D'UNE HORLOGE PARFAITEMENT RÉGLÉE

l'heure à la seconde près, car tout décalage, même infime, engendrerait une réaction en chaîne sur tout le réseau, qui fait plus de 300 km. Alors, comme bien des voyageurs, autant se laisser gagner par un demi-sommeil…

Avec l'efficacité de ses transports, la sécurité de ses rues, son sourire permanent, la politesse de ses commerçants et de ses chauffeurs de taxi gantés de blanc, le Japon tout entier paraît fonctionner avec la précision d'une horloge minutieusement réglée. Fondé sur le respect mutuel et l'écoute de l'autre, ce civisme permet aux Tokyoïtes de tisser le cocon qui, au quotidien, les préserve des petites tracasseries du monde moderne. Une certaine douceur de vivre en découle, même au cœur de la mêlée urbaine.

Il suffit simplement de satisfaire aux règles de bienséance et de se laisser guider en suivant le mouvement général. Cependant, habitués à porter un uniforme à l'école et parfois au travail, les Japonais seraient, dit-on, inféodés au groupe, et ne se complairaient que dans le plus terne des conformismes. L'extraordinaire foisonnement de créations artistiques et littéraires de l'archipel pourrait aussi bien *(suite page 38)*

FOULE EN LIESSE, 2002

Au cours de la célébration de Sanja Matsuri, l'un des trois grands festivals shintos, la foule en délire envahit Tokyo au rythme des tambours et des bousculades. Les participants portent des autels colorés dans les rues, afin de recevoir la bénédiction des dieux.



JUSTIN GUARIGLIA/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

L'AMOUR DE LA BONNE CHÈRE, 2005

Dans ce petit restaurant bondé, on mange des sushis. Un mets en harmonie avec le cadre : le quartier de Tsukiji est surtout réputé pour abriter le plus grand marché de produits de la mer du monde. Si les spécialités à base de poisson cru constituent presque les seuls plats japonais connus en Occident, elles ne témoignent que d'un pan restreint de la gastronomie nipponne, extraordinairement variée.



CHRIS JOHNS/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

LIVREUR
DE TOFU, 1987

Hiroji Kiyokawa est livreur de tofu à domicile. Lui et sa famille en fabriquent tous les jours dans leur magasin – il y en aurait 25 000 de ce type au Japon. Toutefois, ces petites entreprises sont menacées par l'arrivée sur le marché d'un tofu moins cher, produit en masse et vendu dans les supermarchés.



WINFIELD PARKS/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

GOLF AU PARC
DE SHIBA, 1964

À l'heure du déjeuner, les amateurs de golf investissent un parking de trois étages du parc de Shiba. Ce sport fait de plus en plus d'adeptes, surtout chez les femmes. Depuis qu'elles ont obtenu le droit de vote en 1947, elles sont plus nombreuses à siéger au Parlement ou à diriger une université.



TRADITION ET MODERNITÉ, 1988

Une *maiko* (apprentie geisha) sur le quai d'une gare à côté d'un train à grande vitesse (Shinkansen). Mis en service en 1964, à l'occasion des jeux Olympiques de Tokyo, il fait du Japon le pionnier en matière de grande vitesse ferroviaire. En France, la première mise en service du TGV date de 1981. Les trains nippons sont d'une ponctualité exemplaire : le Shinkansen qui relie Tokyo à Osaka affiche un retard moyen à l'année de seulement trente secondes.

(suite de la page 35) démontrer le contraire. Et si l'homme de la rue répugne à afficher ses idées et son originalité, cela peut être par souci de préserver son jardin secret.

Après avoir changé à Shibuya, je sors du métro à Sangenjaya, un quartier coupé en deux par une voie express à double niveau. Me reviennent alors à l'esprit les propos de Claude Lévi-Strauss qui, en 1977, s'était aventuré au cœur de la capitale : « Je me suis aperçu qu'il suffisait de quitter les grandes artères et de s'enfoncer dans des voies transversales pour que tout change. Très vite, on se perdait dans des dédales de ruelles où des maisons basses, disposées sans ordre, restituaient une atmosphère provinciale. (…) La ville, bouillonnante de vie, me parut respirer la jeunesse » (repris dans *Le Goût de Tokyo*, écrit sous la direction de Michaël Ferrier, Mercure de France).

En 2016, la description demeure d'actualité. Même le centre urbain recèle des oasis où, rythmée parfois par le chant des cigales, une tranquillité campagnarde s'épanouit comme une herbe folle entre les mailles de béton du gigantesque filet des réseaux de transports. Je prends une ruelle perpendiculaire menant à une allée marchande aux étalages colorés de fruits et de légumes, et de sushis à emporter.

Ici le piéton est roi. Une longue allée bordée de maisonnettes aux tuiles bleues me mène au pittoresque Shimo-Kitazawa. Chaque quartier de Tokyo possède son propre caractère. Avec ses théâtres et ses clubs de jazz, celui-ci évoque au Parisien que je suis une version japonaise du Saint-Germain-des-Prés des années 1950. « Ici, les habitants sont des artisans, des employés ou des retraités. Mais il y a également beaucoup d'étudiants et d'artistes, et même certains acteurs célèbres. Ce qui est formidable, c'est que tout le monde se connaît, comme dans un village », m'explique Kyosuke Maeda. Cet homme a quitté son île natale de Shikoku à l'âge de 19 ans, pour aller bourlinguer dans la lointaine Europe jusqu'en Anjou, d'où il est rentré avec l'idée d'ouvrir *Le Petit Début*, un bistrot à la française qui fait rêver les Tokyoïtes en mal d'exotisme. Il ne désemplit pas. *(suite page 42)*

PAUL CHESLEY/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

NATIONAL GEOGRAPHIC, OCTOBRE 1964

Jadis, le taux de remplissage des métros était de 300 %. Le Japon, pour réguler ce flux, créa les portillons automatiques. Adoptés ensuite dans le monde entier.

L'EXPLOSION PACIFIQUE

PAR WILLIAM GRAVES

Le jeune journaliste japonais connaissait beaucoup de données chiffrées et tenait à m'aider.

« Tokyo, dit-il en sortant un petit carnet noir qu'il ouvrit sur la table du salon de thé où nous nous étions installés, est maintenant la plus grande ville du monde, avec 10,5 millions d'habitants. » (…)

Mon ami tourna une autre page. « Chaque jour, les Tokyoïtes – il prit sa respiration – consomment 2 721 tonnes de riz, 1 587 tonnes de poissons, lisent 21 journaux différents, achètent 6 millions de billets de train, contribuent à l'accroissement de la population avec 460 naissances, commettent 641 crimes. » Il marqua une pause et ajouta : « Et ils subissent 25 incendies et 3 séismes.

– C'est une journée bien remplie pour une seule ville, ai-je dit. Il a secoué la tête.

– Tokyo n'est pas une ville. Tokyo, il chercha ses mots, est une explosion. »

À l'époque, la remarque de mon ami journaliste m'avait semblé tirée par les cheveux. Mais je venais juste d'arriver dans la capitale. Au bout d'une semaine, elle commençait à sonner juste ; au bout d'un mois, elle me semblait presque un euphémisme. Tokyo n'est pas une seule, mais une demi-douzaine d'explosions – une explosion de population, mais aussi de richesse, de connaissance, de compétences, de confiance et, par-dessus tout, une explosion d'énergie humaine.

Naturellement, la première de ces explosions concerne la population. Sur 1 155 km², la capitale du Japon entasse plus d'habitants que la Suède, et à peine moins que l'Australie. (…)

Assurément, la taille de la population de Tokyo fait peur quand on la voit d'une gare. Un matin, j'étais à Shinjuku, l'une des principales stations qui dessert la banlieue, où transitent chaque jour 2 millions de voyageurs. Bondé, le train faisait déjà forte impression – des agents costauds étaient postés près des portes, entassant dans les voitures trois fois plus de banlieusards qu'elles ne pouvaient en contenir (ci-contre). Mais sur les quais, c'était encore pire. On aurait dit les déversoirs de quelque barrage géant laissant passer un flot immense et irrésistible, qui semblait interminable.

Au bout d'une heure, cependant, la foule s'est éclaircie. C'est à ce moment-là que j'ai vu les chaussures. Au moins deux douzaines d'entre elles étaient alignées : des chaussures à talons hauts dépareillées, des richelieus et un ou deux sabots en bois.



WINFIELD PARKS/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

« *Sumimasen* – "profondément désolé" ». Dans une gare de Tokyo, à l'heure de pointe, les surveillants des chemins de fer bourrent les voitures de malheureux banlieusards. L'explosion démographique menace de paralyser la capitale du Japon. Ses 10,5 millions d'habitants en font déjà la plus grande ville du monde. Miraculeusement, des scènes telles que cette cohue à la gare de Shinjuku entraînent peu de blessures.

Un surveillant de quai m'a vu et m'a salué.

« Ils reviendront, m'a-t-il dit en japonais.

– *Dare ?,* ai-je demandé. Qui cela ?

– Les propriétaires des chaussures.

– Où sont-ils allés ?

– À la gare suivante… ou à celle d'après, a-t-il soupiré. Quand un tsunami, une grande vague humaine comme celle-ci, se produit, les chaussures commencent à se détacher des pieds. On ne peut pas se baisser car on ne pourrait pas se redresser. Leurs propriétaires sont entraînés dans le train. Ils descendent là où ils peuvent, un ou deux arrêts plus loin, et reviennent les chercher. En attendant, nous ramassons celles qui traînent. » Il a hoché la tête. « C'est l'un des prix à payer pour vivre à Tokyo. »



み放題
カラオケ
本舗
ビル2階



EN PLEINE ÉBULLITION
(DATE INCONNUE)

À Tokyo, les passages pour piétons sont pris d'assaut. À n'importe quelle heure, les passants se pressent dans le quartier animé de Shinjuku, également considéré comme un lieu incontournable des affaires, puisqu'il abrite les sièges sociaux de nombreuses sociétés.

JUSTIN GUARIGLIA/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



LA BOURSE
DE TOKYO, 2005

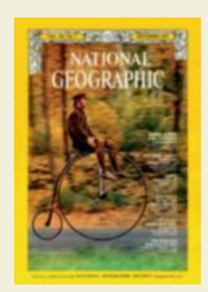
En pleine conversation téléphonique, un homme d'affaires attend à l'extérieur de la Bourse de Tokyo. Celle-ci est aussi appelée Kabuto-cho, du nom du quartier où elle se trouve. Fondée en 1878, elle est aujourd'hui la deuxième place boursière du monde, après celle de New York.

(suite de la page 38) Dehors, des flâneurs s'attardent face à de petites boutiques de mode. Aux hypermarchés, les Japonais préfèrent le commerce de proximité, surtout les *konbini*, ces supérettes ouvertes 24 heures sur 24 à chaque coin de rue. Consommateurs invétérés, les Japonais ne rechignaient pas à la dépense jusqu'à l'éclatement de la « bulle économique » en 1990.

Naoko, une femme au foyer, me confie : « Il y a encore quelques années, je n'aurais jamais osé. Mais aujourd'hui, je n'hésite plus à faire mes courses tard le soir pour profiter des remises que font les épiceries afin d'écouler leur stock avant la fermeture. » Nous nous parlons dans l'un de ces salons de thé où l'on déguste des pâtisseries en écoutant du Chopin. Car il est rare d'être invité dans une maison japonaise, en raison de son exiguïté, mais aussi du désir de préserver une sphère privée dans cette cité surpeuplée. C'est pourquoi bars et restaurants affichent complet, et que certaines rues font la fête jusque tard dans la nuit. Classiquement, les hommes sortent entre collègues, les femmes en groupe d'amies. Mais de plus en plus souvent, c'est en couple que l'on va dîner.

Quoi qu'il en soit, l'important est de s'amuser. Réputés être des travailleurs acharnés, beaucoup de Nippons sont aussi – le fait est moins connu – des bons vivants et de joyeux fêtards, que l'on peut voir tituber le soir dans les rues sans que cela ne choque personne. Avec une cuisine délicate, riche en légumes, poissons et fruits de mer, le bien-manger est, à Tokyo, une valeur essentielle. Aussi ses habitants ont-ils appris depuis longtemps à opposer, au rythme trépidant de la ville, la sagesse du moment présent. □

JUSTIN GUARIGLIA/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



NATIONAL GEOGRAPHIC, SEPTEMBRE 1972

Né au Japon en 1950, le concept de Trésors humains vivants, repris par l'Unesco en 2003, a permis de sauvegarder des savoir-faire ancestraux. Dont celui des *onnagata.*

LES TRÉSORS HUMAINS DU JAPON

PAR WILLIAM GRAVES
PHOTOGRAPHIE DE JAMES L. STANFIELD/ NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

Officiellement, on les considère comme les « Détenteurs de biens culturels intangibles et importants », mais ce sont en réalité les trésors nationaux vivants du pays du Soleil-Levant. Désignés par la loi et financés par le gouvernement, quelque soixante-dix individus et douze groupes détiennent aujourd'hui ce titre très convoité pour leur maîtrise d'anciens savoir-faire, en voie de disparition. (…)

La paternité du concept ne revient pas à un Japonais mais à un Américain, le général Douglas MacArthur, qui était commandant des forces alliées du Pacifique sud-ouest au Japon après la Seconde Guerre mondiale. Atterré par la destruction d'œuvres d'art inestimables, il a convaincu les Japonais de la nécessité de protéger les individus qui perpétuent la tradition créatrice. Parmi les savoir-faire concernés : le tissage, la forge d'épées, le travail de la laque, ou encore le théâtre.

AU XVIIe SIÈCLE, L'ÉTAT INTERDIT LA SCÈNE AUX FEMMES POUR ÉVITER LES DUELS ENTRE ADMIRATEURS

Un homme incarnant une jeune fille séduit les spectateurs dans la forme de théâtre traditionnel appelée *kabuki*. Utaemon Nakamura, le plus grand des *onnagata* (hommes interprétant des rôles féminins) contemporains, a consacré sa vie à personnifier le charme et la grâce d'une grande dame. Sa profession est née au XVIIe siècle, quand les autorités japonaises interdirent la scène aux femmes pour éviter les duels inconvenants entre admirateurs. Les amateurs de *kabuki* apprécient l'artiste pour sa représentation stylisée de la féminité plutôt que pour la simple imitation d'une personne.

Sur scène (ci-dessous), Utaemon met en fuite un assassin en puissance grâce à la force légendaire des héroïnes du *kabuki*. À la ville, père de deux fils déjà adultes et également acteurs de *kabuki*, il représente la sixième génération de sa famille à porter l'illustre nom de scène d'Utaemon. ■

CHOKAWAII trop mignon

Tout droit sortie des jeux vidéo, des dessins animés et des mangas, la culture kawaii fait partie du quotidien des Japonais. L'envers du décor d'un pays en quête d'identité et qui a mal à sa jeunesse ? Pas si trognon…

PAR MARIE-AMÉLIE CARPIO

Au pays du Soleil-Levant, le mot est souvent prononcé en chœur par des grappes de jeunes filles au ton suraigu et à l'air extatique : Kawaii ! (« mignon ! »). Désignant, en langage courant, une chose charmante et vulnérable – enfant, petit animal –, le terme s'applique par extension aux personnages tout en traits ronds et bienveillants inspirés des mangas et des dessins animés nippons. Mais plus qu'un vocable, le kawaii est un concept. Quand le culte de la « mignonnitude » est érigé en art de vivre et en argument commercial… La variété des objets, services ou activités qui baignent dans ce style acidulé et enfantin témoigne de sa force d'attraction. Vêtements, gadgets pour téléphone mobile, papier hygiénique… une myriade de produits se trouve flanquée de héros trognons.

Le secteur tertiaire exploite également le filon, adoptant des mascottes suscitant l'engouement des foules de consommateurs attendris. Comme le pingouin de la carte de transport Suica, ou les figurines Pokémon ornant certains avions de la compagnie All Nippon Airways. Sans parler des loisirs assortis : à Tokyo, les « bars à chats » proposent une carte avec un choix de cafés et de matous à caresser, tandis que dans les cafés à soubrettes virevoltent de gentilles jeunes femmes court-vêtues qui prennent les commandes en les agrémentant d'un « oui, maître ».

La soubrette et le chat, même combat. L'icône absolue de l'esthétique kawaii est d'ailleurs un chaton en jupette, la célèbre Hello Kitty, presque quarante ans de service au compteur et plusieurs dizaines de milliers de produits dérivés. Certes, le Japon n'a pas l'exclusivité de l'appétence pour les personnages adorables. Le graphisme nippon a du reste été influencé par celui des créations de Walt Disney après la Seconde Guerre mondiale. Mais ces créatures sont porteuses d'un message très différent d'un pays à l'autre. « Avec les personnages de Disney, comme Bambi, il y a toujours une histoire avec des péripéties qui ont trait à une initiation, explique Charlène Veillon, formatrice et médiatrice culturelle au Musée national des arts asiatiques Guimet, et auteur de *L'Art contemporain japonais : une quête d'identité* (L'Harmattan, 2008). Bambi perd sa mère, passe par un apprentissage de la vie qui le mène à l'état adulte sous la forme d'un cerf. Les personnages japonais, eux, ne grandissent pas. Ils sont figés dans le kawaii, sans possibilité d'évolution, et leur unique raison d'être est la séduction. »

Le « chou » serait ainsi le symptôme d'un repli réconfortant sur le monde rêvé de l'enfance. « Sous sa façade infantile et naïve, le kawaii représente une échappatoire psychologique, un exutoire pour les jeunes adultes, soumis à une réelle pression, un monde du travail éreintant et un conformisme perçu comme pesant. Le kawaii permet, dans une certaine mesure, d'établir une trêve avec cette réalité angoissante. » En ce sens, il est aussi l'expression d'un sentiment de malaise.

Certains artistes nippons se sont emparés de cette ambivalence. Revisité par leur imagination, le kawaii s'est fait inquiétant et grinçant, devenant l'outil d'expression d'une pensée contestataire, subversive. Écrasés entre le sol et le plafond de leur salle d'exposition en 2000, les lapins géants de



EFFET DE MODE
(DATE INCONNUE)

Une vision très kawaii : des adolescentes à Tokyo avec des chapelets d'ours en peluche autour du cou. L'infantilisation ne touche pas seulement l'apparence, mais également l'écriture, les jeunes Japonaises ayant développé un langage kawaii (le kaomoji), basé sur une grande variété d'émoticônes (dessins permettant d'exprimer les émotions).

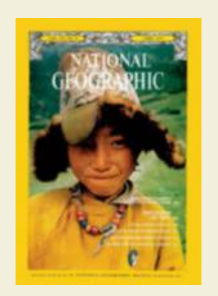
JODI COBB/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



Torimitsu Momoyo renvoyaient à la critique d'une société de consommation étouffante. Le côté obscur du mignon est aussi mis en scène chez Makoto Aida, ses jolies demoiselles en uniforme finissant découpées en sushis, ou chez Takashi Murakami, dont l'adorable Mr. Dob, un Mickey Mouse trash, devient un misérable amas de chair.

Une ambiguïté évoquant la dualité traditionnelle entre le yin et le yang, qui tient une place majeure dans la société. Ce faisant, le kawaii est devenu la marque de fabrique d'une nouvelle vague de créateurs, et l'un des porte-étendards de la culture pop nipponne. Avec les sushis et les mangas… les personnages kawaii constituent le *Japan's gross national cool* (« le cool intérieur brut du Japon »), expression du journaliste Douglas McGray. Une culture cool que l'État a récupérée pour promouvoir l'image du Japon à l'étranger.

« Dès la seconde moitié des années 2000, les Japonais ont pris conscience que ce phénomène populaire représentait potentiellement un trésor culturel », note Charlène Veillon. En 2008, un personnage de manga, le chat Doraemon, a été très officiellement missionné par le ministère des Affaires étrangères pour « accroître le nombre des amis du Japon dans le monde ». Mais en matière de *soft power* (« puissance douce »), l'archipel se trouve confronté à un concurrent de taille avec la Corée du Sud, rappelle Charlène Veillon. « Les Sud-Coréens ont été dès le début de grands fans du kawaii et de la culture pop japonaise, dont ils se sont inspirés pour développer une vraie industrie, soutenue par le gouvernement. Aujourd'hui, l'industrie culturelle japonaise perd de la vitesse. Le nouveau leader du *soft power* asiatique, c'est la Corée du Sud, avec son fer de lance, le K-pop. » □



NATIONAL GEOGRAPHIC, AVRIL 1977

En 2013, le festival d'Hamamatsu accueillait près de 150 cerfs-volants. Lâchés désormais en l'honneur de tous les nouveau-nés… et même des filles.

LES GUERRIERS DU VENT

PAR JOHN ELIOT
PHOTOGRAPHIES DE DAVID ALAN HARVEY/ NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

Prêts au combat, les membres d'une équipe japonaise attendent nerveusement en haut d'une dune battue par les vents à Hamamatsu, une ville située à environ 200 km au sud-ouest de Tokyo. Une foule de spectateurs les entourent, fixant des yeux un cerf-volant aux couleurs vives qui tire sur ses lignes. Quatre cents mètres plus loin, au bout du fil, un membre de l'équipe donne le signal, et le cerf-volant prend son envol. Le cri de guerre – « *Wasshoi ! Wasshoi !* » (« En avant ! En avant ! ») – retentit. Et le symbole d'une nouvelle génération s'élève dans les airs.

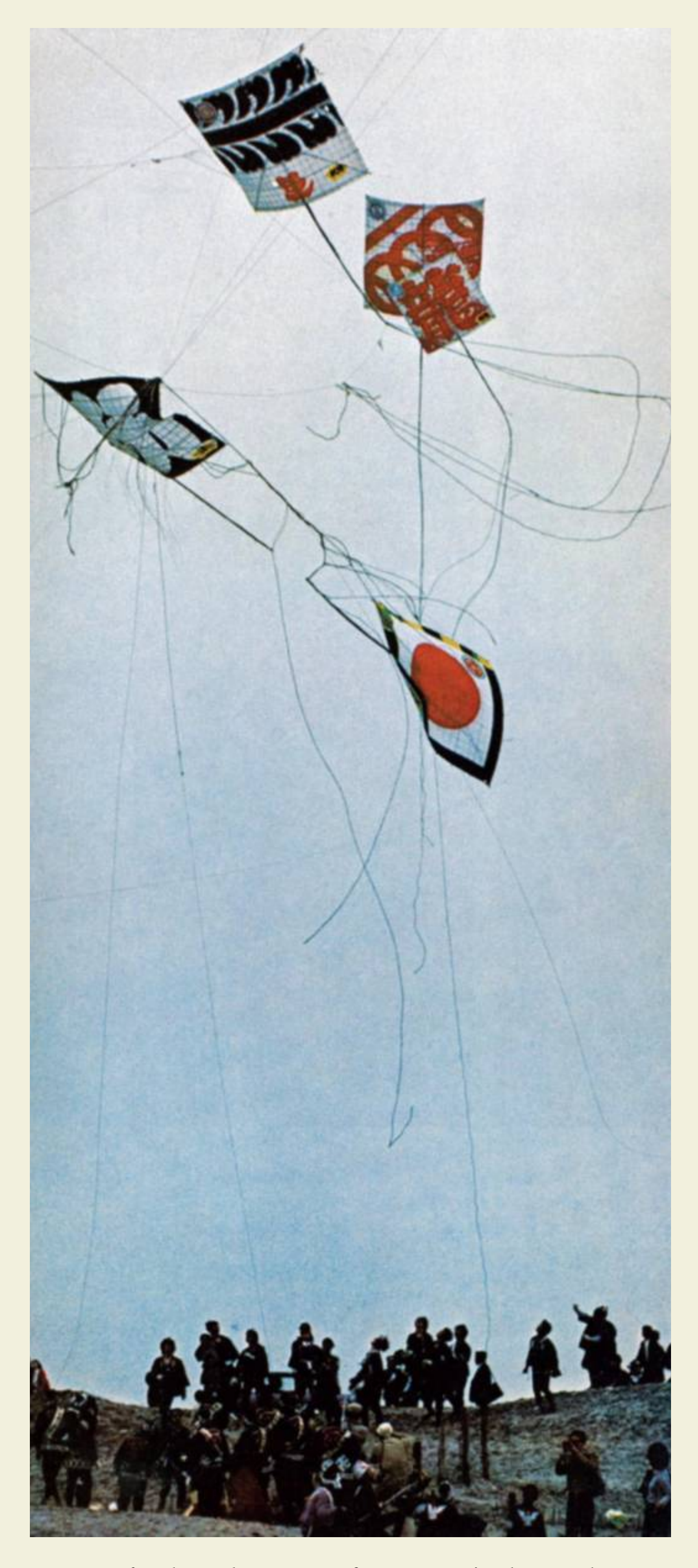
Cette scène chargée d'émotion se déroule plusieurs centaines de fois début mai, lors du festival annuel au cours duquel, trois jours durant, la ville rend hommage à ses premiers-nés de sexe masculin. Une soixantaine de quartiers parrainent les cerfs-volants géants, dont certains portent les noms des garçons. Le ciel se transforme en un champ de bataille aérien, chaque équipe cherchant à faire tomber ceux de leurs adversaires.

DES TIGES DE BAMBOU ET DU PAPIER DE RIZ LÉGER

Les habitants de Hamamatsu font remonter le festival au XVIe siècle, époque où l'on avait coutume de lâcher un cerf-volant pour fêter la naissance d'un prince. Selon une autre légende, ce sport a été créé quand un souverain a dit à ses sujets de se battre avec des cerfs-volants plutôt que les uns contre les autres. De nos jours, ce spectacle, durant lequel la ville honore sa progéniture et renouvelle l'unité de ses quartiers, attire près de deux millions de personnes. (…)

Les trois nuits du festival sont occupées par des défilés et des fêtes. Les participants chantent, boivent de la bière et du saké, dansent dans les rues éclairées par des lampions. Les gens se mêlent en toute camaraderie, alors qu'ils ne passent généralement leur temps libre qu'avec des collègues. (…)

Pour confectionner un cerf-volant, des artisans fendent des tiges de bambou, ce qui leur permet d'obtenir les supports formant l'armature. Puis une voilure de papier de riz léger est tendue fermement et collée sur les croisillons. De la fibre de chanvre torsadée constitue les fils du cerf-volant – parmi lesquels vingt à quarante « brides », qui sont attachées à la ligne de vol. Pour les pilotes, le secret de la réussite réside dans l'habile ajustage de ces brides. (…)



Les cerfs-volants, dont certains finissent par s'enchevêtrer les uns dans les autres, se livrent une bataille acharnée. La confusion règne tandis que les équipes rivales essaient de couper leurs lignes respectives. Des agents interviennent pour arrêter les bagarres et empêcher que des participants se fassent piétiner.



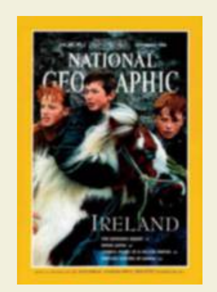
Confiant au vent le destin de son premier fils, une mère lui fait toucher la ligne du cerf-volant qui porte son nom, au moment où les membres de l'équipe du quartier se préparent à entrer en lice. Elle espère que ce geste leur apportera la victoire, ainsi qu'une vie longue et heureuse à son garçon. D'autres parents, craignant que la malchance touche leur fils s'il voit le cerf-volant tomber, préfèrent le laisser à la maison et tentent même d'éviter le combat.

Le rôle d'un premier fils demeure l'épine dorsale de la société japonaise. Lorsqu'un homme meurt, normalement l'aîné hérite de toute sa richesse, mais aussi de la responsabilité de maintenir l'unité de la famille.

Chaque famille doit débourser jusqu'à 500 dollars pour le cerf-volant et les rafraîchissements. Mais certaines doivent attendre et économiser pendant des années après la naissance de leur fils pour y arriver. Les contributions du quartier permettent de renforcer l'arsenal et d'acheter d'autres modèles.

Ce « gladiateur » grimace devant son cerf-volant en lambeaux. Mais sa détresse sera brève : dans ce tournoi, il n'y a ni vainqueurs ni vaincus. « L'important n'est pas de gagner, confie un participant. On n'est pas là pour le simple plaisir de la compétition. Mais quand les fils s'emmêlent, notre instinct guerrier se réveille. » Quand les cerfs-volants tombent, une équipe de secours se précipite pour tenter de récupérer les morceaux. Certains, très endommagés, sont brûlés ; ceux qui représentent les premiers fils sont rendus aux familles, qui les gardent en souvenir. D'autres, qui s'en sont mieux sortis, sont rangés avec soin pour l'année suivante.

Il fut un temps où les cerfs-volants étaient devenus si grands et si somptueux que leur coût finissait par menacer l'économie locale. Les autorités ont dû imposer des restrictions. Encore aujourd'hui, dit un cerf-voliste, « certaines personnes font de grands sacrifices pour cette occasion, même si elles n'en ont pas vraiment les moyens ». □



NATIONAL GEOGRAPHIC, SEPTEMBRE 1994

Loin des mégalopoles de la côte Pacifique, l'*ura Nihon* – ou « Japon de l'envers » – est garant des traditions et des valeurs incontournables du pays.

LE JAPON INTÉRIEUR

PAR PATRICK SMITH
PHOTOGRAPHIES DE PETER ESSICK/AURORA PHOTOS

La traversée de Honshu, la plus grande des quatre îles principales du Japon, est un voyage de l'esprit et de l'âme. La côte Pacifique – avec sa puissance économique, son argent, ses néons – est ce que les Japonais sont le plus fiers de montrer. Ils l'appellent parfois *omote Nihon* – « le Japon de l'endroit » –, et c'est l'image que la plupart d'entre nous ont de ce pays. Mais ils nomment la région qui borde la mer du Japon *ura Nihon*, ce qui signifie « le Japon de l'envers » ou, de façon plus subtile, « le Japon de l'intérieur ». Ses villes et villages, ses vallées ombragées, son littoral irrégulier et ses rivières paisibles, son patchwork de luxuriantes rizières en terrasses abritent une accumulation de traditions, un ensemble de valeurs que les Japonais protègent jalousement. Surtout s'ils s'en éloignent. (…)

C'est le monde du *ninjo*, « la compassion », ou les sentiments humains. Les liens personnels, qui se diluent dans l'anonymat des grandes villes, priment encore dans cette région où la vie de village perdure. Le *giri*, l'ancien code des obligations mutuelles, détermine toujours la vie locale. Ici, l'artisanat traditionnel reste vivant et la nature n'est jamais loin. (…)

DES FIGURINES VIVANT SOUS UNE CLOCHE DE VERRE…

Dans cette partie du Japon, les routes sont soigneusement entretenues et les fossés d'irrigation bien bétonnés. Mais ici, l'empreinte du progrès est moins visible. Les subventions accordées par Tokyo sont les poumons de la région. Et les riziculteurs sont tributaires de la politique de soutien des prix. C'est comme si les habitants de l'*ura Nihon* étaient des figurines vivant sous une cloche de verre.

Mais à mi-distance, on perçoit des changements partout. De grandes villes comme Niigata et Kanazawa sont déjà des petits Tokyo. Les capitaux affluent dans d'innombrables chantiers de construction. En roulant, je suis souvent passé devant des rizières en terrasses flanquées d'une usine et d'un parking, suivies d'autres terrasses et d'une autre usine. Ces changements provoquent quantité d'émotions contradictoires. (…) Les villes et villages veulent fructifier et faire revenir les citadins de la côte Pacifique. Mais ils veulent aussi redéfinir la croissance pour protéger leur mode de vie contre la frénésie de consommation, l'étalement urbain et la pollution, qui sont le prix qu'une grande partie du pays a dû payer pour réussir. (…)

Le Japon intérieur se révèle dans le mode de vie des habitants. À Sakata, un petit port à l'embouchure du fleuve Mogami, j'ai dîné, avec toute l'opulence nipponne traditionnelle, dans un restaurant portant le nom de *Kamezaki* (« Arôme des fleurs de prunier »). Derrière ma chambre se trouvait un jardin avec des ponts, des ruisseaux et des bambouseraies miniatures. Mon hôte était Hiromi Ikeda, une femme gaie et élégante dont la famille exploite le *Kamezaki*



dans la même maison de bois patiné depuis ses débuts, il y a cent cinquante ans. « Sakata change, mais nous apprécions la continuité de notre vie », me confia Hiromi. (…)

Cette dernière semblait chérir par-dessus tout une qualité insaisissable résumée en un seul mot : *yutakasa*. Ce qui signifie « avoir une grande valeur », même si cette valeur va au-delà de la richesse matérielle. Tout le monde connaît le concept, mais ce pays si entièrement livré à la production et au profit

Pour ces artisans de Muikamachi, le lin incarne aussi leur lien au passé. Seule une poignée de travailleurs perpétuent encore cette tradition : exposé à la lumière du soleil, le lin est blanchi par ses rayons. Le tissu est ensuite envoyé à d'autres artisans, qui repasseront les morceaux de 12 m de long avant qu'ils ne soient cousus ensemble pour faire un kimono.



est en train de le redécouvrir. Au cours du dîner, j'ai raconté à Hiromi que j'avais escaladé le mont Haguro, l'un des trois sommets sacrés des montagnes Dewa. Son regard s'est immédiatement illuminé. Elle connaissait bien ces montagnes, où elle avait emmené ses enfants. Puis elle a commencé à me parler des *sansai*, des légumes que l'on trouve tout le long des sentiers du Haguro.

« À quoi ressemblent-ils ? », lui ai-je demandé.

Hiromi a alors montré du doigt plusieurs tiges et feuilles dans le bouillon posé devant moi. C'était un plat exquis, et elle souriait à me voir le savourer. C'était cela, le *yutakasa*. Il peut être si subtil qu'on peut passer à côté aussi aisément que j'avais failli passer à côté du sens des légumes préférés de mon hôte. (…)

Dans ce Japon de l'intérieur, l'artisanat ancien est aussi précieux que les légumes de Hiromi Ikeda. (…)

À Kanazawa, la famille Meboso vit de son savoir-faire depuis plus de quatre siècles, et dans la même rue : avenue Meboso. Il y a dix-neuf générations, ses membres ont commencé à fabriquer des aiguilles à coudre ; ils étaient si doués que cela leur a valu un nom de famille – un honneur inhabituel pour des commerçants dans le Japon prémoderne. La famille, dont le nom vient de *meboso-bari*, qui veut dire « aiguille au chas étroit », s'est mise à confectionner des hameçons pour les samouraïs de la région. Quand la pêche au *ayu*, une sorte de poisson de rivière, s'est popularisée au XVIIIe siècle, les Meboso se sont tournés vers la fabrication de cannes à pêche en bambou – de magnifiques pièces d'artisanat laquées qui peuvent demander jusqu'à deux ans de travail.

Enko Kambara, le fabricant de cannes de la famille, est un tout petit homme qui arbore des mèches de cheveux gris et un large sourire. (…) Il a 82 ans. Jusqu'à très récemment, sa préoccupation principale était de trouver quelqu'un à qui transmettre son savoir-faire. Le problème a été résolu avec l'arrivée de Tadayoshi Meboso. À 49 ans, Tadayoshi a quitté la compagnie Japan Airlines où il a été steward pendant vingt-trois ans, ressentant l'appel du devoir envers sa famille, dont les membres vieillissaient. Maintenant, il apprend l'art de fabriquer des cannes à pêche, mais il veut aussi commercialiser de nouveaux modèles en Europe et en Amérique.

LE RIZ EST SYNONYME DE COLLECTIVITÉ

« Nous profitions déjà d'un savoir-faire ancestral. Moi j'apporte mon approche moderne du sport », dit Tadayoshi en buvant du thé vert dans l'arrière-boutique. Le chef du clan, Hachirobe Meboso, l'interrompit : « Pour que la tradition reste vivante, il est important d'innover. Sinon on fabrique des antiquités. »

Objets en laque ou dorés à la feuille d'or, poteries, textiles en soie peints à la main… jadis, l'artisanat était florissant dans cette partie du Japon. Mais aujourd'hui, bon nombre de ces métiers sont menacés : tout simplement parce que ceux qui désirent en apprendre les techniques ne sont plus assez nombreux. Aujourd'hui, trop de jeunes s'en vont, et trop peu de Tadayoshi Meboso retournent chez eux. (…)

Tous les villages d'*ura Nihon* ne disposent pas forcément d'artisanat ou d'industrie locale pour les faire vivre. Le destin d'Inokuchi, bourgade agricole ordinaire située dans une plaine fertile, juste en dessous des contreforts des Alpes japonaises, est plus courant. La plupart des jeunes sont partis depuis longtemps pour gagner les petites villes proches, ou les pôles urbains plus importants de l'*omote Nihon*, l'autre partie de l'île. (…)

C'est qu'Inokuchi offre peu de perspectives en dehors de l'agriculture. Le village touche en subventions plusieurs fois ce qu'il paie en impôts à Tokyo. Le gouvernement est, certes, généreux, mais la largesse publique décourage les initiatives. (…)

Au Japon, les fermiers vivant uniquement de la terre se raréfient d'année en année. Mais l'agriculture ne se résume pas à de bonnes récoltes. Les agriculteurs qui peuvent planter et récolter leur riz seuls sont ceux dont les exploitations sont importantes et mécanisées. Les autres ont besoin de l'aide de leurs voisins au printemps et à l'automne. Cultiver le riz signifie partager des levers et des couchers de soleil dans les champs, gérer ensemble les débits d'eau et savoir que les voisins sont,



Les femmes de la coopérative de Goshogawara profitent de leur pause déjeuner pour se reposer autour du poêle, avant de retourner emballer des pommes. Au Japon, où les vertus de la sieste sont reconnues, on n'hésite pas à la pratiquer en groupe.

eux aussi, en train de désherber sous le soleil d'été. Pour bien des Japonais, le riz est synonyme de collectivité : c'est le cadre où sont accrochées les coutumes de l'*ura Nihon*. (…)

Un grand nombre de villages menacés de mort espèrent que quelques années de néons, d'anonymat et de prix élevés feront s'envoler les illusions des fils et des filles prodigues. Certains ont même commencé à faire tout leur possible pour attirer de nouveau la population. En 1992, Inokuchi a organisé une loterie : il y offrait trois parcelles de terre bien arrosées aux étrangers qui s'engageaient à y construire avant trois ans et à y vivre au moins vingt ans. Dans tout le Japon, aujourd'hui, des villages proposent des programmes de logements. Mais il est trop tôt pour savoir quel succès ils auront. (…)

Dans l'*ura Nihon*, le mot « étranger » peut s'appliquer à d'autres Japonais, comme il peut signifier *gaijin* ou « gens de l'extérieur » – du nom que l'on donne aux habitants d'un autre pays. Longtemps isolée, chaque préfecture conserve un sens de sa propre identité qui est presque impénétrable. Les nouveaux arrivants peuvent être officiellement bien accueillis, mais il faut longtemps avant qu'ils puissent se considérer comme des gens du cru.

J'ai un jour demandé à un chauffeur de taxi, un vieil homme buriné du nom de Takeji Yagura, d'où il était.

« Je ne suis pas d'Akita, m'a-t-il répondu. Ma famille a quitté Osaka pour le Nord.

– Quand était-ce ? », lui ai-je demandé.

Yagura-san a réfléchi un moment. « Il y a à peu près deux cents ans », a-t-il fini par me répondre. (…)

D'un autre côté, il y a Niigata, la plus grande ville de l'*ura Nihon*. À cause des tensions qui ont marqué la guerre froide, la navigation en mer du Japon, son bassin commercial naturel, s'est effectuée au compte-gouttes pendant la plus grande partie de la période d'après-guerre. Mais depuis l'effondrement de l'Union soviétique et la réforme économique chinoise, le commerce avec ces marchés inexplorés est sur toutes les lèvres. Sur la terre ferme, l'ambition de la ville s'affiche clairement. Niigata a déjà posé quelques plaques de rue en cyrillique, et un nouvel hôtel de luxe s'est orné de coupoles pour accueillir ses clients russes. (…) Vues de loin, ses tours de verre et de béton se dressent au-dessus de la plaine environnante et étincellent au soleil. Niigata est prospère. (…) Mais par sa taille et son affairisme, Niigata, comme les grandes villes de la côte Pacifique, suscite bien des sentiments ambivalents chez les Japonais. (…)

La plupart des villages ne savent pas encore comment à la fois favoriser la croissance et protéger la tradition, deux objectifs parfois contradictoires. Au fond, les sujets de préoccupation concernent l'identité, ainsi qu'une façon de se comprendre eux-mêmes et de comprendre leur vie. Et le Japon de l'intérieur a quelque chose à y perdre sur les deux plans.

Si l'idée de *giri* – « le sens de la communauté »– est parfois mise à rude épreuve dans les grandes villes nipponnes, le mot surgit pourtant régulièrement dans les conversations tout le long de la côte. Le *giri* n'est jamais aussi fort qu'à la campagne. Imaginer une vie sans lui, c'est plonger dans le chaos dans lequel tous les autres semblent vivre. « Nous avons davantage de relations humaines que dans les grandes villes, dit Sumiyoshi Ohta, un jeune responsable de l'urbanisme de Kanazawa. Nous utilisons encore l'expression “trois maisons le long de la rue, une de chaque côté”. Les voisins sont importants. C'est ainsi que nous vivons. »

J'en étais venu à penser que cette région était la réserve spirituelle du Japon. À la fin de mon voyage, elle me rappelait les *kura*, ces entrepôts aux murs épais où les familles d'agriculteurs gardaient les trésors dont elles avaient hérités. « Le Japon de l'intérieur ouvre peut-être de nouvelles fenêtres, pensais-je, mais les murs de boue et de paille sont résistants. » □



L'ART DU BAIN

un rituel millénaire

Même si la douche à l'occidentale se popularise au Japon, le rite du bain garde son caractère sacré. Lieu de convivialité par excellence, on s'y retrouve en famille ou entre amis. Un moment de détente et de partage toujours prisé des Nippons.

PAR ÉLÉONORE GIRAUD

L'EAU JOUE UN RÔLE ESSENTIEL au pays du Soleil-Levant, que ce soit dans les rites de purification shinto – destinés à apaiser les divinités *(kami)* et à gagner leur protection –, ou dans les monastères bouddhiques, qui bénéficient tous de bains *(yokushitsu)*.

Aux antipodes de ce qui se fait en Occident, au Japon, le bain ne sert pas à faire sa toilette ; il est d'usage de se laver avant. Traditionnellement, les hommes se baignaient en premier, avant de laisser leur place aux femmes, aux enfants, puis aux serviteurs. Ainsi, la même eau était-elle utilisée successivement par tous les membres de la famille. Aujourd'hui encore, assis sur un tabouret près de la baignoire, les Japonais commencent par se savonner méthodiquement avant de se rincer abondamment à l'aide d'une bassine. Ensuite seulement, ils pénètrent dans un bain fumant… Mais avec le temps, les pratiques occidentales prennent le dessus sur les traditions, et l'usage de la douche se popularise.

Bien qu'ils soient en déclin aujourd'hui, les bains publics – ou *sento* – se sont longtemps imposés comme une institution dans le pays. On les repère aisément à leur entrée, qui s'apparente à celle d'un temple. Mais avant d'y mettre les pieds, un *gaijin* (étranger en japonais) fera mieux de se renseigner sur les usages de ces établissements traditionnels, au risque, sinon, de subir le regard insistant des habitués. Ainsi, généralement, bien qu'arrivant par le même hall, les hommes et les femmes prennent leur bain séparément. Cela n'a pas toujours été le cas. Au Japon, la croyance populaire veut qu'« on voie le nu, mais qu'on ne le regarde pas ».

Le pays a attendu le XIXe siècle avant d'imposer aux bains publics cette séparation des sexes. Jusque-là, le nu ne dérangeait pas. En effet, dans la culture nipponne, il n'est pas forcément lié à l'érotisme – il évoque aussi les liens familiaux



UN LIEU DE SOCIALISATION, 1960

Partager, nus, le même bain, permet de se ménager des espaces d'intimité et de renforcer les liens sociaux. On se frotte le dos les uns les autres. Comme ici, à Yokogawa, où 90 familles profitent régulièrement de la source thermale.



JOHN LAUNOIS/BLACK STAR/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



ou la maternité. En outre, on considère que la nudité supprime les différences sociales : dans le bain, on se ressemble tous.

Mais des Européens en visite au Japon dénoncèrent ce manque de pudeur, si bien que, dans les grands centres urbains au moins, on instaura la séparation des sexes. Même si certains *sento* excentrés observent toujours la mixité traditionnelle. Aujourd'hui, pourtant, les jeunes Japonais sont plus attachés à la pudeur.

En pénétrant à l'intérieur des *sento*, chacun retire ses chaussures avant de payer. Le prix varie selon les établissements, mais il faudra débourser en moyenne 450 yens, soit environ 3,75 euros. Les personnes tatouées ne sont généralement pas acceptées parce qu'elles sont associées aux *yakuzas*, les mafieux japonais ; à moins que le tatouage en question ne soit petit, et dissimulé sous un pansement. Après le vestiaire, on touche au but : la salle d'eau. Autrefois basse et sombre pour conserver la chaleur, elle est aujourd'hui spacieuse et équipée de hautes fenêtres. Une fois là, les baigneurs se prélassent et conversent, tranquillement accoudés à la bordure du bassin.

Bien que la mixité ait été supprimée, la nudité reste la règle de part et d'autre du mur ; c'est aussi pour des raisons d'hygiène. En effet, le bain est un lieu de propreté, si bien que tout ce qui y pénètre doit être lavé au préalable. Ainsi, se mettre dans son plus simple appareil est également une question de commodité. Ceux qui entrent dans le bassin avant d'être passés par la douche écoperont au mieux de plusieurs

PAUSE CAFÉ, 1981

Dans une station thermale de Tokyo, les clients sont invités à se détendre dans 13 tonnes de café moulu, aux effets thérapeutiques reconnus. Le café serait même trois fois plus stimulant que le thé, toujours très à la mode aujourd'hui au Japon.

SAM ABELL/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



AU MILIEU
DE NULLE PART, 1980

Le terme *onsen* peut désigner une ville thermale dans son ensemble, une auberge traditionnelle aménagée dans un site exceptionnel, ou encore une source chaude jaillissant en pleine nature, à l'abri des regards indiscrets.

regards en biais, au pire, d'un bannissement pour la journée. Bassines et tabourets sont disposés devant une rangée de douchettes. Et chaque baigneur a droit à une petite serviette. Celle-ci sert à se laver, mais peut également faire office de « feuille de vigne », bien qu'il soit exclu de pénétrer dans l'eau du bain avec ce linge. L'hygiène est prise très au sérieux dans les *sento* et, plus généralement, au sein de la société japonaise… Il est donc recommandé de toujours respecter ces règles.

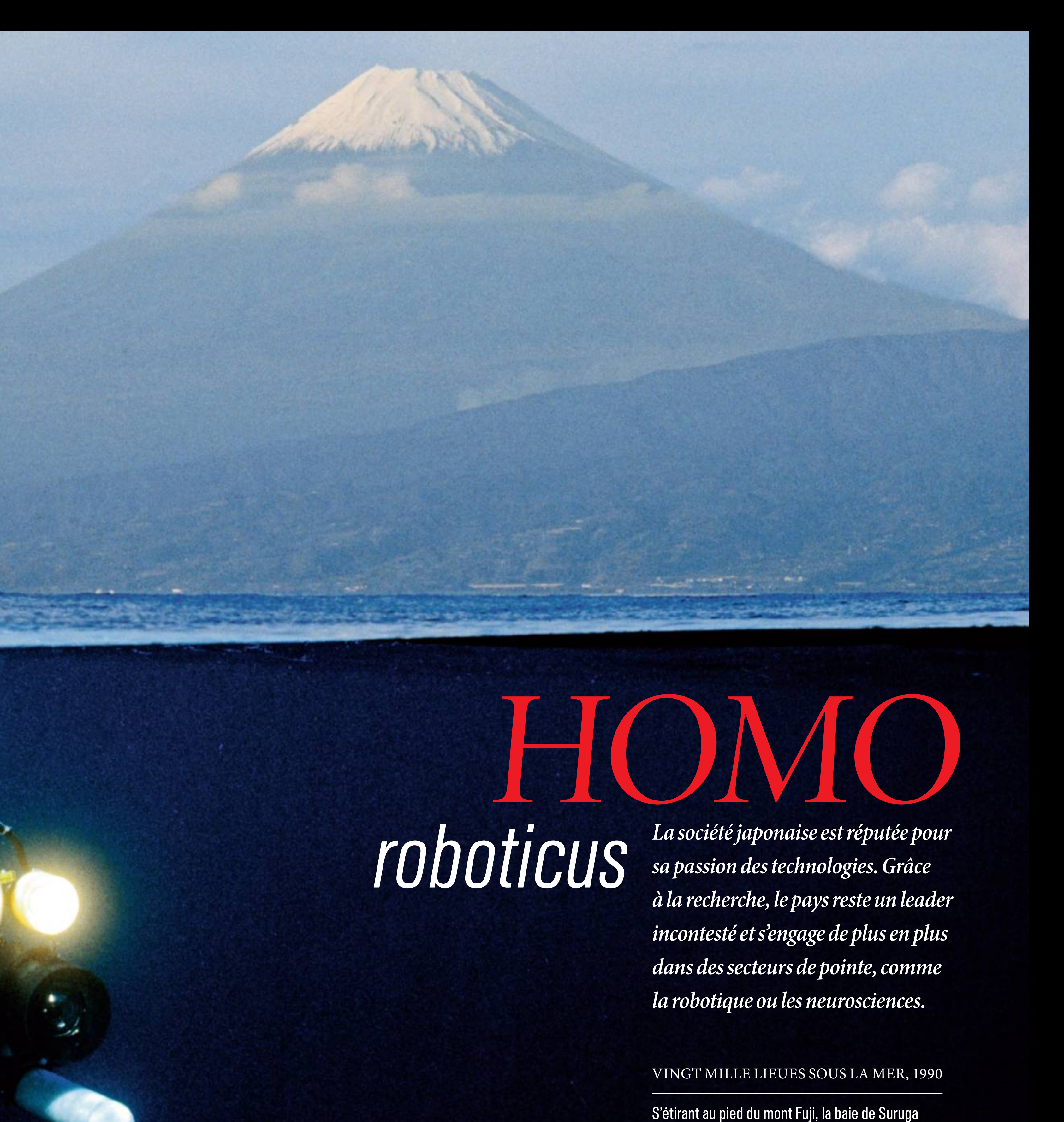
L'immersion en elle-même peut s'avérer une épreuve pour quiconque n'est pas un habitué des lieux, car la température du bain culmine entre 42 et 50 °C. Chaleur intense que l'on retrouve aussi dans les *onsen* – cousins naturels des *sento* –, stations thermales où les Japonais vont volontiers le week-end ou durant les vacances profiter des chambres d'hôtes ou des auberges traditionnelles aménagées pour les accueillir. Il y en aurait 3 185 au Japon, pour un total de plus de 26 000 sources chaudes. Initialement, on s'y rendait pour soigner des maux comme les rhumatismes, grâce aux vertus du soufre. Mais au XIXe siècle, les *onsen* devinrent de vraies destinations touristiques ; désormais disséminées un peu partout dans le pays, elles sont souvent coûteuses. Par chance, on peut encore tomber sur des sources sauvages, inexploitées.

Aujourd'hui, alors que les *sento* se font de plus en plus rares dans les villes, des versions élaborées des *onsen* les remplacent peu à peu, équipées de saunas ou de bains d'eau thermale ou « à bulles électriques », où l'on reçoit régulièrement de petites décharges contractant les muscles.

Le bain, au Japon, cache une multitude de significations. L'eau chaude elle-même est dotée d'un nom spécial, *yu*, alors que l'eau ordinaire se dit *mizu*. Le mot *yu* est souvent utilisé précédé de la particule « o », qui ne s'emploie que devant des choses respectées, comme le thé *(o'cha)* et l'alcool de riz *(o'sake)*. Cette plongée dans l'eau chaude est conçue comme une sorte de thérapie : on libère les tensions d'une longue journée de labeur. C'est aussi l'occasion de renforcer les liens sociaux, car, traditionnellement, les Japonais viennent là en famille ou entre amis. On dit même que certains secrets ne sont partagés qu'entre les murs des *sento*. Autrefois, les enfants apprenaient comment vivre en société en voyant les adultes interagir au bain. Aujourd'hui, alors que cette pratique millénaire fait de moins en moins partie du quotidien des Japonais, il est davantage l'occasion d'une sortie culturelle, où l'on accompagne des amis en visite pour témoigner d'un art de vivre cristallisé dans le passé. □

MICHAEL S. YAMASHITA/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE





HOMO *roboticus*

La société japonaise est réputée pour sa passion des technologies. Grâce à la recherche, le pays reste un leader incontesté et s'engage de plus en plus dans des secteurs de pointe, comme la robotique ou les neurosciences.

VINGT MILLE LIEUES SOUS LA MER, 1990

S'étirant au pied du mont Fuji, la baie de Suruga abrite des espèces animales capables de vivre à des profondeurs abyssales. Lancé à la découverte de cette biodiversité, en 1990, le robot Sea Rover permet l'exploration de ces abîmes. Bien qu'on y pêche depuis des milliers d'années, la baie restait peu explorée.

DAVID DOUBILET/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

PAR CLAIRE LECOEUVRE

Il descend les escaliers d'une démarche saccadée puis salue l'assemblée d'un mouvement mécanique et lent. Asimo, le robot humanoïde de Honda, fait son apparition devant le monde entier en 2000. Depuis, le Japon garde son image de roi de la technologie. Leader dans la robotique industrielle avec 90 % des parts du marché mondial en 2015, le pays consacrait, en 2012, 3,35 % de son PIB, soit 199 567 millions de dollars, à la recherche-développement, réalisée à 60 % dans des firmes privées. Autre point fort de l'industrie nipponne : le secteur aéronautique et spatial, avec 17,8 milliards d'euros de chiffre d'affaires en 2015, dont plus de 80 % issus de l'aviation. Une grande partie des pièces du Boeing 787, appelé aussi Dreamliner, viennent d'ailleurs du Japon.

LES DERNIÈRES INNOVATIONS CÔTOIENT LES VIEILLERIES QU'ON S'ARRACHE À DES PRIX EXORBITANTS

Un mot spécial, *monozukuri*, qui désigne l'art d'élaborer des choses, vante l'innovation japonaise. Le mode de vie des Nippons en est imprégné. Il suffit de se promener dans un magasin high-tech pour s'en apercevoir. Les dernières innovations, telle une montre qui camoufle une micro-caméra, côtoient les vieilleries qu'on s'arrache par nostalgie à des prix exorbitants.

Les Japonais ont été les premiers à se doter de téléphones mobiles en grande quantité. En 2014, 153 millions d'abonnements étaient recensés pour 127,1 millions d'habitants ; dès 2011, 35,5 % des foyers avaient la fibre optique, qui





ROBOTISATION, MODE D’EMPLOI, 1997

Des bras robotisés soudent la carrosserie d’une voiture, sur une ligne d’assemblage Honda, à Suzuka. Les fabricants japonais sont rapidement devenus les principaux constructeurs et consommateurs de robots industriels. Cette automatisation leur a permis d’améliorer leur productivité, ainsi que la qualité de leurs produits, même si cela s’est fait au détriment de certains postes de travail.

GEORGE STEINMETZ/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

couvrait déjà 80 % du territoire (21 % en France). Les ménages ne sont pas suréquipés en produits high-tech par rapport aux autres pays, mais leur électroménager est beaucoup plus luxueux.

Devenu indispensable, le téléphone portable sert aujourd'hui de carte de fidélité, de badge d'entreprise, de titre de transport… Tout y est intégré : reconnaissance vocale, capacité de stockage, 3G, etc. Et pour rassurer les parents, les mobiles des enfants sont dotés d'un système d'alerte qui permet de géolocaliser l'appareil en cas de problème. Le fait d'être observé sans cesse n'est d'ailleurs pas perçu comme une intrusion dans la vie privée. Pragmatiques, les Japonais considèrent d'abord les technologies comme un outil destiné à leur simplifier la vie. Dans les maisons, l'électroménager se renouvelle au gré des nouvelles fonctions imaginées. Outre les fameuses toilettes avec siège chauffant, déodorant, musique, fonctions pèse-personne et analyseur d'urine, on trouve également des autocuiseurs qui détaillent à voix haute la manière de faire cuire le riz.

Si les Nippons affectionnent ces nouveautés, c'est que les sciences et les technologies, banalisées, leur sont enseignées depuis leur plus jeune âge. Par exemple, un manga conçu à la demande de l'État – et qui s'inspire des travaux scientifiques actuels – raconte la vie d'une

DES ROBOTS ET DES HOMMES, 1996

Les robots occupent une place grandissante dans la vie des Japonais, en particulier au travail. Habillé comme un agent de la sécurité routière, l'un d'eux, équipé d'un gyrophare, signale une zone de travaux aux automobilistes.

GEORGE STEINMETZ/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



SUR LA ROUTE, 1991

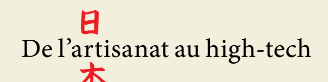
Une cavalière apprend l'équitation sur un cheval électrique, dans un studio à Nagoya. Grâce au grand écran situé en face d'elle, elle a l'impression d'être sur une route. Comme ils disposent de peu de temps et d'espace, les Nippons font preuve d'autant d'ingéniosité pour leurs loisirs que pour leur travail.

famille type en 2025, montrant toutes les innovations qui leur seront alors accessibles. Train à lévitation magnétique, organes mécatroniques, traducteurs numériques, réseau Internet crypté avec authentification biométrique – entre autres – y sont dépeints. Les Nippons se sont passionnés pour l'épopée de la sonde spatiale Hayabusa, lancée en 2003 et devenue un symbole national. Et l'arrivée des robots humanoïdes dans la vie quotidienne ne cause pas de débat sur l'avenir de l'homme. Ils n'engendrent aucune peur et sont simplement perçus comme un moyen de se faciliter la vie.

Depuis plusieurs années, cependant, le Japon semble connaître quelques difficultés sur le plan industriel. Ainsi, en 2010, la Chine est passée en tête sur le marché des machines-outils en termes de volume de production, même si l'archipel conserve son avance grâce à sa qualité de fabrication. Reste qu'en rachetant et en intégrant les pièces fabriquées par son voisin nippon, la Chine risque d'améliorer très vite ses produits.

Le pays du Soleil-Levant poursuit donc sa course à la recherche-développement. Il cible les secteurs qui pourront lui profiter au détriment d'autres moins rentables. Nanotechnologies, neurosciences, robotique de service, domotique, optronique (optique et électronique) figurent parmi les domaines qui lui permettront de se transformer. En 2013, la gestion des subventions pour la recherche est confiée au Conseil pour la politique scientifique et technologique. Un livre blanc ambitionne un marché de 100 milliards de dollars pour la robotique de service dans les vingt ans à venir. L'avenir du Japon passera par la technologie. D'ailleurs, Asimo sait maintenant courir… ☐

KAREN KASMAUSKI/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE




THE NATIONAL GEOGRAPHIC MAGAZINE

NATIONAL GEOGRAPHIC, OCTOBRE 1923

Entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe, le Japon connaît un essor commercial et industriel fulgurant. Et se taille une place dans la cour des grandes puissances.

L'EMPIRE DU SOLEIL LEVÉ

PAR WILLIAM ELLIOT GRIFFIS

Le soleil du Japon s'est levé et son « aloès du siècle fleurit aujourd'hui ». (…) Sur ma table, deux documents racontent l'histoire de ce qui semblait être autrefois, dans le jardin de la terre, une plante non seulement « née pour rougir loin des regards », mais aussi pour mourir sans avoir fleurie ; pourtant, le temps d'une vie d'homme, le Japon est devenu la merveille du monde.

En deux cents pages de caractères serrés, le très officiel *Résumé statistique de l'empire du Japon, 36e Année*, présente le Dai Nippon comme un empire de 65 millions d'âmes, alertes et progressant dans toutes les branches de l'activité humaine. Comparée à la situation de 1870, cette histoire de prospérité et d'expansion nationales ressemble à un conte de fées. L'autre document est le compte rendu de la Fukui Silk Textile Association (Association des textiles en soie de Fukui). La première fois que j'ai vu cette ville à l'intérieur d'un fief féodal, il n'y avait pas une seule cheminée. Aujourd'hui, elle est le centre de production de la soie Habotai.

LA RICHESSE DU PAYS A ÉTÉ MULTIPLIÉE PAR VINGT

Adieu les douves des châteaux, les samouraïs privilégiés portant deux épées et les marchands méprisés qui n'avaient aucune – ou peu de – position sociale : Fukui est aujourd'hui une ville industrielle typique, équipée de lumières électriques, de machines à vapeur et d'appareils modernes, à l'usine comme à la maison, et ses jeunes hommes nourrissent l'ambition de faire fortune dans l'industrie. Osaka, autrefois dépourvue de cheminées et occupée par des maisons à un étage, s'est muée en une forêt de cheminées d'usine, peuplée de moulins, d'imposantes constructions commerciales à armature d'acier, de chantiers navals, de fonderies et d'usines.

Alors que la population du Japon a plus que doublé, que sa richesse a été multipliée par vingt et que ce pays ermite presque oublié est devenu une puissance mondiale, une locomotive de l'industrie et du commerce pleine d'ambition, il est bon que nous examinions les causes de l'évolution et du triomphe japonais. (…) L'essor du Japon s'explique par des raisons tant internes qu'externes. La première et la plus importante de toutes a été le nouvel esprit créé il y a longtemps par la philosophie d'Oyoma (intuitive et pragmatique), qui a fait une certaine ombre au confucianisme réactionnaire. (…)

De plus, pendant toute cette période, le Japon est toujours resté en contact avec l'Europe, grâce aux Néerlandais de Nagasaki. (…) En un mot, le pays du Soleil-Levant était comme un champ de trèfles déjà pollinisé par l'Occident. Telle une file ininterrompue d'abeilles, les navires néerlandais apportaient ses influences revigorantes depuis plus de deux siècles. Mais pour les Japonais, les révélations modernes vinrent, pour la plupart, des « bateaux noirs » des baleiniers américains qui se


HERBERT G. PONTING/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

rassemblaient dans leurs eaux. Et de la flotte du président Fillmore, qui reçut l'ordre de mettre le cap à l'est en 1852, le jour même de la naissance de Mutsuhito, qui fut le plus grand empereur du Japon. Elle était essentiellement constituée de ravitailleurs chargés d'inventions et de produits américains. Après que le commodore Perry eut achevé l'élaboration de son traité, la première exposition industrielle du Japon se tint, en 1854, sur la plage de Yokohama. (…)

Considéré comme le témoignage de tout ce qui est bon chez l'homme et la femme, le lotus est l'emblème sacré du bouddhisme. Beaucoup de fontaines dans les temples ont la forme de cette fleur qui symbolise la progression de l'âme, le triomphe sur l'ignorance, l'abnégation et le contrôle de soi.



CENTENARY COMMITTEE/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

À Yokohama, un magasin « tout à 25-sen » n'hésite pas à afficher sa préférence pour un système de prix unique, même si, en Orient, c'est souvent le marchandage qui prime.

Derrière tout cela, il y avait la jeunesse du pays, avec sa vigueur, sa capacité innée à choisir, adopter, adapter et devenir adepte. (…) De 1870 à 1900 et au-delà, les Argonautes occidentaux arrivèrent par bateaux entiers pour couvrir le Japon d'une toison d'or. On fit venir et on employa pas moins de 5 000 *yatoi* (employés étrangers), des spécialistes issus de tous les domaines de l'activité humaine. Ces professeurs, conseillers et techniciens lancèrent les premiers chemins de fer, télégraphes, phares, chantiers navals, fonderies, entreprises commerciales, inventions mécaniques, appareils et agences.

J'ai eu l'honneur de créer la première école de formation professionnelle et d'arts et sciences appliqués. Mais les Japonais en avaient déjà la capacité et l'ambition. Nous, les étrangers, n'étions que leurs guides, leurs assistants et leurs domestiques. (…) Ce sont eux qui ont forgé le nouveau Japon. Quand le féodalisme a été aboli, en 1871, et que le commerçant jadis méprisé s'est vu offrir honneurs et perspectives, il a déployé les ailes d'une impressionnante ambition et s'est tourné vers l'extérieur pour conquérir les marchés asiatiques. C'était « comme donner des ailes à un tigre ».

En 1870, lors d'un conclave secret qui réunit, à Tokyo, les dirigeants de la Révolution de 1868 – fait qui ne figure ni dans l'histoire ni dans les documents officiels, mais que m'a raconté le Dr Verbeck, un ingénieur de la marine américaine, qui y assistait en tant qu'arbitre –, le vrai problème, qui suscita un long débat, fut celui-ci : le Japon devait-il être un pays de samouraïs et de soldats, ou un pays de commerçants et d'industriels et, dans l'ensemble, d'hommes à l'esprit moderne ? (…)

En 1874, le cabinet fut le théâtre d'un conflit acharné. Okubo, le ministre de l'Intérieur, et les hommes favorables à la paix et au développement par l'industrie l'emportèrent. (…)

« L'éducation est le fondement de tout progrès » est devenu la devise du pays il y a cinquante ans. (…) La nouvelle éducation a relevé le niveau de toute une nation. Presque chaque village, chaque hameau bat d'une vie nouvelle. Les victoires emportées sur la Chine et la Russie, comme sur les marchés mondiaux, se sont d'abord gagnées dans les établissements scolaires publics du Japon. En 1920, leur nombre s'élevait à 25 644, et ils comptaient 178 450 enseignants et pas moins de 8 362 992 élèves : un record presque inégalé, même en Occident.

Il y a une parabole vivante dans tout cela. Dans l'ancien Japon, l'homme ressemblait trop à une bête, et la bête ressemblait trop à un homme. Ce sont des faits patents. Pendant

longtemps, et même encore aujourd'hui, le Japon a souffert d'un excès de travail manuel. Il faut qu'il y ait davantage d'animaux vivants tirant la charrue, mais aussi dans les champs, les rues et les fabriques, car le pays a besoin d'améliorer le niveau de ses hommes et de ses femmes. En japonais ancien, le terme ou symbole courant pour désigner le travailleur manuel était le même que pour les bêtes de somme.

Le bouddhisme a inculqué l'extrême gentillesse envers les animaux, mais quasiment aucune, proportionnellement, envers les hommes. Le pays du Soleil-Levant nous a appris à ériger des monuments en l'honneur d'étalons tués durant la guerre, mais c'est la chrétienté qui a préconisé un meilleur soin envers les êtres humains. Dans l'ancien Japon, il n'existait rien qui ressemblât à un hôpital public, au sens moderne. (…)

Ce qui a véritablement forgé le nouveau Japon est cette émergence, dans la vie sociale, d'une nouvelle conception de la personnalité et de l'individualité. L'ancienne civilisation était collective. La nouvelle vie de la nation repose, dans l'ensemble, sur l'affirmation des droits inhérents à l'individu, mais dans une unité de vues avec la collectivité.

Le vrai Japon d'antan était avant tout agricole, piscicole et marin ; mais aujourd'hui, au lieu d'industries familiales, nous avons de grosses entreprises et une vaste population employée dans les fabriques. Malgré tout, l'empire du Mikado n'est pas encore constitué pour l'essentiel de voyageurs et de banquiers qui se déplacent à l'étranger, parlent peut-être plus d'une langue, portent des habits de soirée à queue de pie et sont quelque 5 millions. Le vrai Japon est composé de plus de 50 millions d'hommes et de femmes qui travaillent à la campagne, dans la boue des rizières ou le long des côtes comme pêcheurs ou chiffonniers ; il est aussi composé de ceux qui, en dix ou vingt ans, se sont entassés dans les villes. Car la révolution industrielle est la plus grande des nombreuses révolutions que ce pays ait connues. (…) En un mot, les Nippons ont sauté comme des athlètes dans un stade pour l'affronter, et ont même osé faire face à la concurrence des vieilles nations industrielles. (…)

Ainsi, concernant l'éclairage, pas de lente évolution de la soucoupe à huile et de la mèche à la lumière Drummond ou aux lampes Mazda ! Grâce à la richesse en énergie hydraulique, déjà à portée de main dans une chaîne d'îles régurgitées par des volcans, abondante dans les montagnes couvertes de très nombreux affluents et éperons, où les précipices et les cascades étaient innombrables, l'histoire de Prométhée a été rejetée dans l'ombre.

Avec ce feu dérobé au ciel, les grandes villes, dont les rues exhibaient jadis une myriade de lanternes dansantes et colorées la nuit, déroulent maintenant, sur des kilomètres, d'interminables rangées d'étendards de fer soutenant les arcs incandescents, tandis que, pour exécuter des tâches très ordinaires, comme attraper les voleurs ou drainer les mines et les marécages, le courant électrique est sans cesse sollicité. (…)



CENTENARY COMMITTEE/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

Célèbre pour le tissage de la soie, Yokohama fut complètement détruite par le séisme de 1923. Il faut de 2 500 à 3 000 cocons pour produire une livre de soie. Pour les assouplir, de jeunes Japonaises les font tremper dans des bacs pleins d'eau chaude.

CENTENARY COMMITTEE/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

Partout, au Japon, on peut voir des enfants, souvent vêtus comme des poupées, portant des drapeaux de la marine. Siglés d’un soleil rouge et jaune, ces derniers donnent sa couleur au patriotisme, pour lequel le pays est connu.

En 1871, mes lettres et autres courriers me parvenaient par coursier dans la ville de Fukui, située en plein arrière-pays. En 1923, le Japon compte désormais près de 9 000 bureaux de poste (où les deux tiers des employés sont des femmes) et 65 000 boîtes aux lettres. Les télégraphes, téléphones et stations de radio se sont banalisés.

Les cinq universités nationales disposent d’écoles spécialisées pour la médecine, la jurisprudence, le commerce et la pédagogie, avec près de 500 chaires ; les facultés comprennent plus de 1 000 professeurs et plus de 10 000 étudiants. Il y a en outre autant d’universités non gouvernementales, qui ont au total autant d’étudiants et maintiennent une saine rivalité. Les écoles techniques – art et artisanat, agriculture, industrie maritime… – sont plus de 250 et comptent plus de 80 000 étudiants des deux sexes. (…) Malgré la pléthore de statistiques indiquant des progrès visibles, je ne peux m’empêcher de penser que l’idée de certains hommes d’État nippons, si



KIYOSHI SAKAMOTO/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

Employés depuis des temps très anciens, les éventails – dont les ossatures sont ici mises à sécher au soleil – jouent un rôle symbolique au Japon. Ils sont l'un des seuls présents que la mariée emmène avec elle chez son mari.

souvent répétée qu'elle en est devenue un dogme, selon laquelle le Japon doit poursuivre entièrement son expansion maritime et industrielle, tout en dépendant du continent asiatique pour ses matières premières – ce qui pourrait inciter la population à se lancer dans une entreprise illusoire et à commettre des actes d'agression –, est une erreur qui peut mener à la pire des catastrophes. Cette idée a assurément entraîné la méfiance du monde envers le Japon, vu comme un « pays troublant le voisinage », ou comme un maraudeur bouffi d'orgueil.

LE GLAND DE 1870 EST DEVENU LE CHÊNE DE 1923

À rebours de cette idée, j'ai la conviction que, pour son bien suprême et pour s'assurer une solide prospérité, le Japon devrait renforcer ses fondations en relevant encore le niveau de sa population, en améliorant son sol et en développant ses ressources naturelles. L'admiration que suscitaient dans le monde entier ses triomphes militaires et navals ne s'est que trop rapidement muée en méfiance, jalousie et haine. Grâce à ses qualités plus nobles sur les plans racial, esthétique, intellectuel et moral, le Japon gagnera à jamais la confiance, l'admiration et le respect croissants de l'humanité. (…)

Le gland de 1870 est devenu le chêne de 1923 ; mais il a été planté dans un sol contenant de la moisissure enrichie d'un millier d'années de culture. En arrivant cette année-là au Japon, l'étranger ne vit ni cheminée, ni voiture de laitier, ni système hydraulique, ni journaux – en fait, peu de signes extérieurs de ce qu'il avait coutume de considérer comme la civilisation moderne ; mais de la culture, des bonnes manières, de la littérature, des esprits alertes et des amateurs du bon et du beau, il en trouva partout. Quoi que le Japon y gagne, puisse-t-il ne pas perdre les meilleurs aspects de ses beautés et héritages anciens !

En faisant le bilan de mes impressions et études recueillies durant plus des deux tiers d'une vie assez longue, j'exprime ma confiance envers les Japonais. (…) Je ne peux m'empêcher de sentir que c'est sur eux que repose une grande part des espoirs de l'Asie et que, à côté des États-Unis, le Japon peut être le principal intermédiaire dans l'union et la réconciliation de l'Orient et de l'Occident pour former un monde nouveau. ▫



NATIONAL GEOGRAPHIC, NOVEMBRE 1995

Plus de vingt ans après ce reportage, Tsukiji reste le plus grand marché de gros aux poissons du monde. Au point d'attirer des centaines de touristes par mois.

TSUKIJI, LE GRAND MARCHÉ AUX POISSONS DE TOKYO

PAR T. R. REID
PHOTOGRAPHIES DE JAMES L. STANFIELD / NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



Son appellation officielle est « marché central de gros de Tokyo », mais ici, tout le monde l'appelle Tsukiji (prononcer ski-dji), du nom du quartier qui l'abrite. Tsukiji est aux marchés aux poissons ce que le Grand Canyon est aux fossés et ce que Caruso est aux crooners.

Parmi les marchés de gros aux poissons du monde, il arrive au premier rang à tout point de vue. On y manipule quotidiennement plus de 400 variétés différentes de produits de la mer, des sardines à un centime pièce au caviar de limace de mer séchée d'un brun doré à 473 dollars la livre. Soit quelque 2 268 tonnes de marchandises importées de 60 pays (répartis sur les 6 continents) – sept fois plus qu'à Rungis, près de Paris, qui est le deuxième marché de gros du monde. Et ce pour un montant de 28 millions de dollars. Chaque jour. Le tout géré par une armada de 60 000 employés, et de 32 000 véhicules qui semblent pris dans un embouteillage quasi permanent. (…)

CONSOLER LES ÂMES DES POISSONS

« Pour comprendre comment fonctionne Tsukiji, souvenez-vous que c'est un *mura* », sourit Makoto Nozue, directeur de l'Association du thon de Tsukiji en employant le mot japonais qui désigne un village traditionnel. « Nous avons le sentiment de travailler au sein d'une collectivité qui s'appelle Tsukiji-mura. Bien sûr, nous sommes tous des concurrents. Mais comme nous passons une grande partie de notre vie dans ce village noir de monde, nous devons bien nous entendre. » Comme tous les *mura*, le marché possède son propre sanctuaire shinto, un élégant édifice de bois foncé où l'on pénètre par un imposant *torii* – portail – de 3,65 m de haut. « Ceux qui travaillent ici viennent prier plus souvent qu'un salarié moyen », me confiait un jour l'affable archiprêtre Hidemaro Suzuki. « Ils vendent et achètent tous les jours aux enchères, et les enchères dépendent du destin. C'est pourquoi ils ont besoin d'être plus en contact avec les dieux. »

Plusieurs fois par an, Suzuki-san anime des prières pour les poissons qui meurent ici. Dans le jardin du temple trône un grand rocher, placé là par l'Association des fournisseurs de sushis. « Nous avons fait plaisir à beaucoup d'êtres humains grâce à de bons sushis, dit l'inscription, mais nous devons aussi nous arrêter pour consoler les âmes des poissons. » (…) Presque tout le thon et plus de la moitié de l'ensemble des ventes quotidiennes de poissons de Tsukiji seront consommés crus, en sashimi ou en sushi. Et cela coûtera cher.

Le Japon est bien connu pour ses prix exorbitants ; son système de distribution notoirement inefficace en est l'une des principales raisons. Il s'inscrit dans le contrat social fondamental du pays : pour que la majorité des gens aient un emploi, on multiplie la main-d'œuvre dans pratiquement tous les secteurs de l'économie. Ce système entraîne des prix souvent élevés mais garantit la paix sociale. Tsukiji, peuplé d'une multitude d'intermédiaires, grossistes et distributeurs, illustre ce fonctionnement de manière frappante.

Mais si Tsukiji confirme une opinion répandue en Occident selon laquelle le Japon serait cher et inefficace, il sape un autre cliché, qui repose sur l'idée que les marchés du pays seraient fermés. Presque chaque nation développée présente un déficit commercial avec le Japon et, dans le monde entier, des sociétés ont des difficultés à y importer un grand nombre de marchandises et de services. Mais dans le domaine des biens alimentaires, qu'ils viennent de la terre ou de l'océan, le Japon est le premier importateur net de la planète. Et le grand marché de Tsukiji, le plus gros importateur de produits de la mer.

Des thons rouges qui valent leur pesant de yens sont préparés pour la vente aux enchères du matin à Tsukiji. Aucune odeur de poisson ne flotte dans le marché : les produits y transitent si vite qu'ils ont quitté les lieux depuis longtemps quand ils commencent à dégeler.

« Bill Clinton devrait me décerner une médaille », rit Tetsuya Ishizaki, un employé de la société Chuo Gyorui, cravaté d'un calmar en plastique orange. « Il veut que le Japon importe plus de produits américains. Moi, je me lève à 3 heures tous les jours pour en acheter. » Le produit qu'il importe de Californie, de l'Oregon et du Maine est l'oursin (*uni*). « Je suis allé à Portland, dans l'Oregon, pour leur apprendre à le sortir de sa coquille et à le placer dans la caisse d'expédition en bois », raconte-t-il.

À LA RESCOUSSE DES ÉTATS-UNIS

Les acheteurs de Tsukiji ont dû développer l'industrie de l'oursin aux États-Unis en raison d'un problème courant dans le secteur actuel de la pêche : ses zones de récolte au Japon et en Corée ayant été surexploitées, il faut leur donner le temps de se reconstituer. Mais l'oursin est loin d'être la seule espèce marine menacée d'extinction, et à Tsukiji, bien des gens en viennent à sentir la tension entre le désir de vendre le maximum de produits immédiatement et la nécessité d'en avoir encore à vendre après. « Mon père faisait partie de cette entreprise, dit Itoh-san, qui a 40 ans d'ancienneté chez Chuo Gyorui. J'aimerais que mes enfants et petits-enfants y aient un avenir. C'est pourquoi nous avons besoin de stocks halieutiques sains. » □



De l'art de la coutellerie…

Les couteaux de cuisine ont une valeur particulière au Japon. Dans sa forge, Masaji Shimizu élabore le *maguro-bocho*, de 1,50 m de long, prisé des marchands de thons de Tsukiji. L'opération minutieuse consiste à chauffer des barres d'acier et du fer, à faire fusionner les métaux sous un marteau-pilon et à affûter la lame. « En moyenne, un sur trois va à la poubelle, mais je m'améliore », dit ce coutelier de la deuxième génération.



LA NATURE SUBLIMÉE, 1988

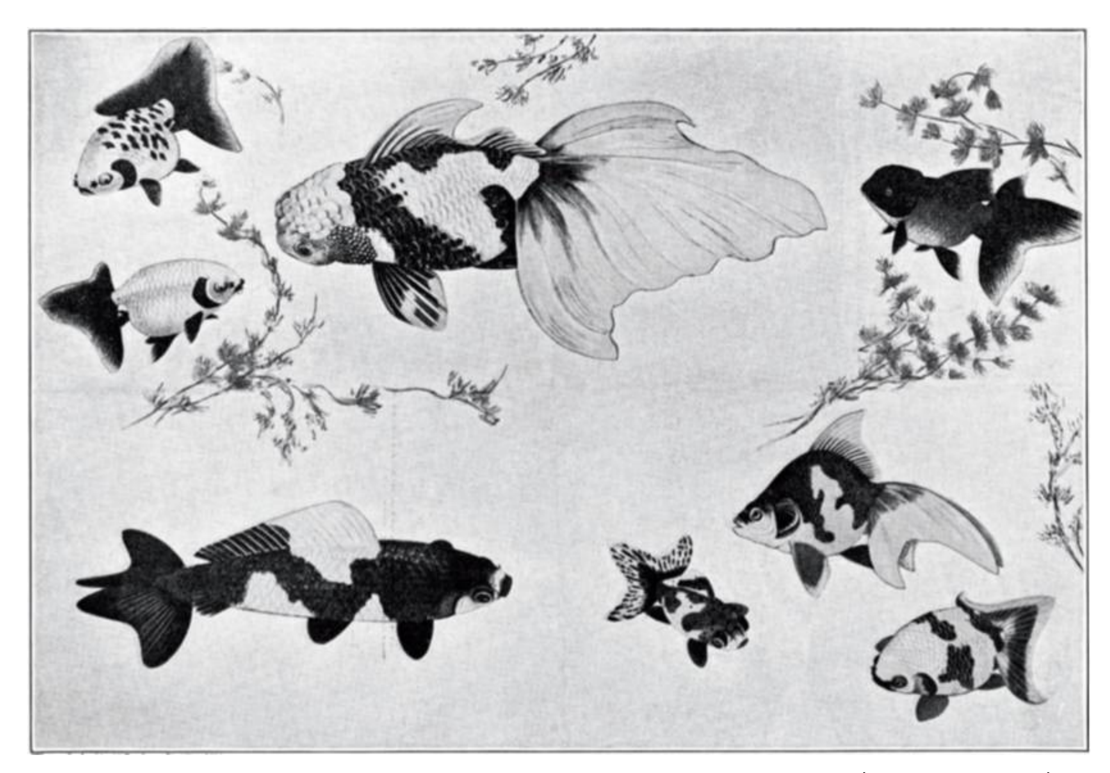
Petits ponts chevauchant une rivière, arbres clairsemés, étangs souvent peuplés de carpes, chemins de pierres… les jardins japonais cherchent à recréer la poésie de la nature. Relevant d'un art ancestral, leur symbolique serait encore plus importante que l'espace lui-même.

PAUL CHESLEY/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



UN AMOUR AMBIGU pour la nature

Connus pour aimer la nature et respecter l'environnement, les Japonais n'en sont pas moins de grands chasseurs de baleines… Une contradiction qui s'explique par le poids des traditions dans un pays en pleine expansion économique.



Peinture représentant des poissons rouges, jadis vénérés au Japon et symboles de prospérité (photo parue en 1906).

PAR CLAIRE LECŒUVRE

Les lueurs vert sombre des cèdres enveloppent la montagne de Yusuin, sur l'île de Kyushu. À ses pieds s'alignent les rizières, carrés d'herbes ondoyant dans l'eau, alors que le reste d'une rivière traverse la plaine dans une tranchée entièrement bétonnée. Vision désenchantée de la nature qui peut sembler étonnante quand on connaît la réputation des Japonais, connus pour être particulièrement respectueux de l'environnement.

« Le terme nature, *shizen*, prend un autre sens au Japon. Il signifie un monde en soi, c'est-à-dire l'ensemble de l'Univers et de ses éléments. Ainsi, tout est nature », explique le géographe Philippe Pelletier, auteur de nombreux livres sur le pays du Soleil-Levant. L'homme faisant naturellement partie intégrante de ce monde, les transformations du milieu qu'il engendre paraissent normales. « Le Premier ministre, Abe Shinzo, a même mené une campagne basée sur la notion d'*utsukushi Nihon*, le "beau Japon". Mais curieusement, en même temps, il promeut la "bétonnisation" », rappelle Rémi Scoccimarro, géographe au Centre d'études japonaises. Cette image de « nature préservée » personnifie bien le pays et constitue le ciment du nationalisme. Autrefois à la tête du Japon et du culte animiste shinto, l'empereur, symbolisé par le chrysanthème depuis le XIIIe siècle, est censé incarner le lien entre le milieu naturel et le pouvoir politique. Une proximité que le gouvernement revendique pour renforcer sa crédibilité, mais en même temps, au nom même de la grandeur du pays, il mène des projets de développement qui détruisent l'environnement.

Cette contradiction est présente dans la culture japonaise, où foisonnent des estampes du mont Fuji ; car si celui-ci incarne la beauté de la nature au Japon, il a fallu attendre 2013 pour qu'il soit classé au Patrimoine mondial de l'Unesco, à cause des déchets accumulés à ses pieds.

« Chaque ville porte un nom de fleur. Durant la guerre, on en donnait un aussi à chaque unité spéciale de kamikazes, dit Rémi Scoccimarro. Et, comble de l'ironie : même les entreprises de béton utilisent des fleurs comme symboles. »



U. S. BUREAU OF FISHERIES/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



JAMES L. STANFIELD/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

POUR EUX, LA NATURE SAUVAGE INCARNE PLUTÔT UN MONDE INCONNU, EFFRAYANT

Toutes ces transpositions reflètent une « belle » nature, un environnement familier mais artificialisé, bien loin de la nature sauvage qui, elle, incarne plutôt un monde inconnu, effrayant. « Au Japon, les forêts sont luxuriantes mais impénétrables. En général, on les évite », note Rémi Scoccimarro. Les gens représentent ce milieu inhospitalier sous la forme de monstres, comme les *tengu,* divinités mineures à l'apparence de corbeaux. « Il évoque le monde des esprits, les *bakemono* », note Philippe Pelletier.

Avec 70 % de reliefs montagneux soumis à des risques liés à l'érosion et aux glissements de terrain, seul un tiers du Japon demeure habitable. Séismes et tsunamis ravagent l'archipel. Les Japonais tentent de s'en protéger en calmant les déités, ou en essayant de maîtriser l'environnement. C'est ainsi que la plupart des rivières ont dû être canalisées, déviées. Seules les espèces animales, dont beaucoup sont endémiques, font l'objet de mesures de protection.

ESCAPADE VOLCANIQUE, 1977

Station balnéaire réputée de l'île de Kyushu, Beppu compterait 3 000 sources chaudes, dont certaines pourraient atteindre 100 °C. Parmi les plus grandes, surnommées les Neuf Enfers, Chi-no-ike Jigoku (littéralement, « l'Enfer de la mare de sang ») est connue pour sa couleur rouge, qu'elle tient de l'argile qui se dissout dans l'eau.





AU PIED DU VOLCAN ASAHI, 2008

Flamboyant en automne, le mont Asahi est le plus haut sommet de l'île de Hokkaido. Très apprécié des randonneurs l'été, il est surtout célèbre pour la neige qui le recouvre en hiver et les vapeurs qui s'échappent de ses bouches volcaniques.

Depuis la politique de concentration urbaine, cependant, les villages se vident et, par endroits, la nature a repris ses droits. Les animaux sauvages prolifèrent, faisant de multiples ravages. Résultat : pour limiter les dégâts, dans les années 2000, les hommes ont organisé des battues et tué plus de dix mille singes. Déconnectés de leur milieu naturel, bien des Japonais venus vivre en ville ont la nostalgie de la campagne et de la vie de village, que certains souhaitent redécouvrir, mais dans un environnement maîtrisé. « Ainsi, la randonnée est très répandue au Japon, où il existe de nombreux chemins bien entretenus », raconte Philippe Pelletier. Un moyen d'observer la nature sans sortir des sentiers balisés.

Les Japonais ont longtemps jeté leurs détritus un peu partout, car sous le climat subtropical, tout pourrit très vite. Sauf qu'aujourd'hui, la plupart des emballages sont en plastique, matière qui se dégrade difficilement. Mais après un certain laisser-aller dans les années 1960-1970, les Nippons sont devenus les champions du tri sélectif des déchets ménagers.

Dans ce contexte-là, dégradations et pollutions du milieu ont longtemps été acceptées. Et bien des Japonais n'ont aucun scrupule à endommager une montagne pour installer une centrale nucléaire, un barrage… Ce mythe d'une nature calme et pure se voit favorisé par le gouvernement, qui laisse croire qu'il contrôle tout. Affirmation mise à mal par plusieurs catastrophes, comme la pollution au mercure et, dernièrement, l'accident nucléaire qui a touché la centrale de Fukushima. Des mouvements citoyens, présents depuis une trentaine d'années, mettent le doigt sur ces problèmes. Reste à savoir si cela changera la donne. En attendant, le mont Fuji se dresse fièrement, à l'image d'une nature qui semble, de loin, immuable. ▯

MICHAEL S. YAMASHITA/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



UNE QUEUE EN FORME DE TRAÎNE, 1970

Dans son jardin près de Kochi, l'éleveur Masashi Kubota montre l'un de ses précieux coqs à un spécialiste de physiologie animale de l'université de Californie, envoyé par la National Geographic Society. Protégé au Japon, l'*onagadori*, dont la queue peut mesurer jusqu'à 8-10 m de long, a la particularité de ne pas muer.

EIJI MIYAZAWA/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE





NATIONAL GEOGRAPHIC, NOVEMBRE 1989

Passés maîtres dans l'art du jardin, les Japonais continuent à célébrer la nature en la sublimant. Une tradition séculaire toujours vivace.

DANS UN JARDIN JAPONAIS

PAR BRUCE A. COATS
PHOTOGRAPHIES DE MICHAEL S. YAMASHITA/ NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

Un matin, à Kyoto, j'ai vu un vieil homme tailler un pin qui se dressait devant un mur en crépi gris. Il arrachait méticuleusement les aiguilles de la partie inférieure de chaque branche pour qu'elle paraisse bien nette, le haut restant hérissé de piquants. Tâche qui l'a occupé toute la journée. Quand je suis repassé huit heures plus tard, le conifère avait l'air plus vieux, comme les arbres battus par les vents que j'avais pu voir le long des côtes septentrionales du Japon. Le mur marbré de gris évoquait un brouillard épais sur le point d'engloutir l'arbre, dont la forme torturée semblait avoir subi une centaine d'hivers rigoureux. Le vieil homme avait transformé un coin de son jardin en vision poétique. Comme des générations de jardiniers avant lui, il ne s'était pas contenté de copier la nature : il avait essayé de l'améliorer.

Un paysagiste japonais traditionnel façonne l'espace pour qu'il soit en harmonie avec l'environnement. Si, depuis la propriété, on aperçoit des collines proches, des montagnes lointaines ou des bâtiments remarquables, il les inclura sans doute dans une perspective au moyen d'une vénérable technique que les Nippons appellent *shakkei*, ou paysage emprunté. (…)

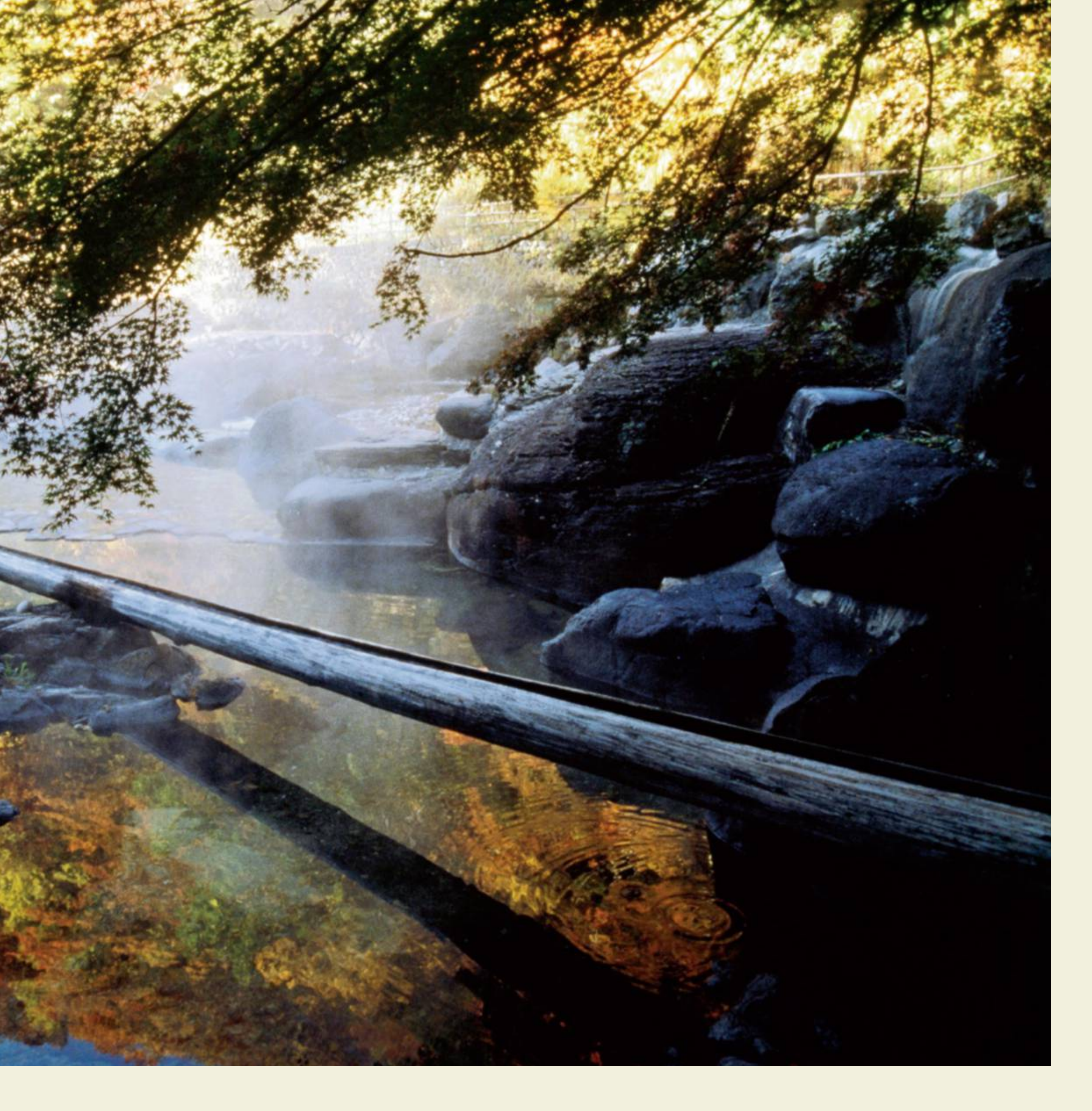
INSPIRÉS PAR LA GÉOMANCIE

Il n'existe pas qu'un style de jardin japonais, mais une multitude, élaborés au fil du temps pour répondre à divers besoins. Le concept de bosquet sacré – lieu associé aux dieux – a donné forme aux sanctuaires shintos, qui se limitent souvent à une petite parcelle de gravier et de verdure. Les somptueux jardins de la Terre pure des bouddhistes, où des sentiers sinueux contournaient des temples et des bassins aux formes ingénieuses, sont nés du désir d'exprimer le nirvana dans la matière. Conçus comme des lieux de méditation, les jardins de rocaille sont réputés pour leur rigoureuse simplicité. Le besoin d'espace autour des palais et des résidences privées a permis la création de grandes propriétés et de minuscules cours qui faisaient le plaisir et la réputation de leurs propriétaires.

Malgré des fonctions aussi diverses, la plupart des jardins japonais ont une caractéristique commune sous-jacente : la fidélité aux formes naturelles des rochers et des végétaux. D'autres cultures sculptent les pierres ou donnent aux plantes des formes géométriques imaginatives ; les Japonais, eux, rendent gloire aux modèles originaux. (…)

De nombreux jardins japonais actuels sont inspirés par le *Sakuteiki* – peut-être le plus ancien manuel pour la conception des jardins du monde. L'ouvrage, daté du XI[e] siècle, a sans doute été compilé par l'aristocrate Tachibanano Toshitsuna. C'est un délicieux recueil de techniques de dessin éprouvées, d'opinions personnelles et de superstitions sécoulaires. (…)

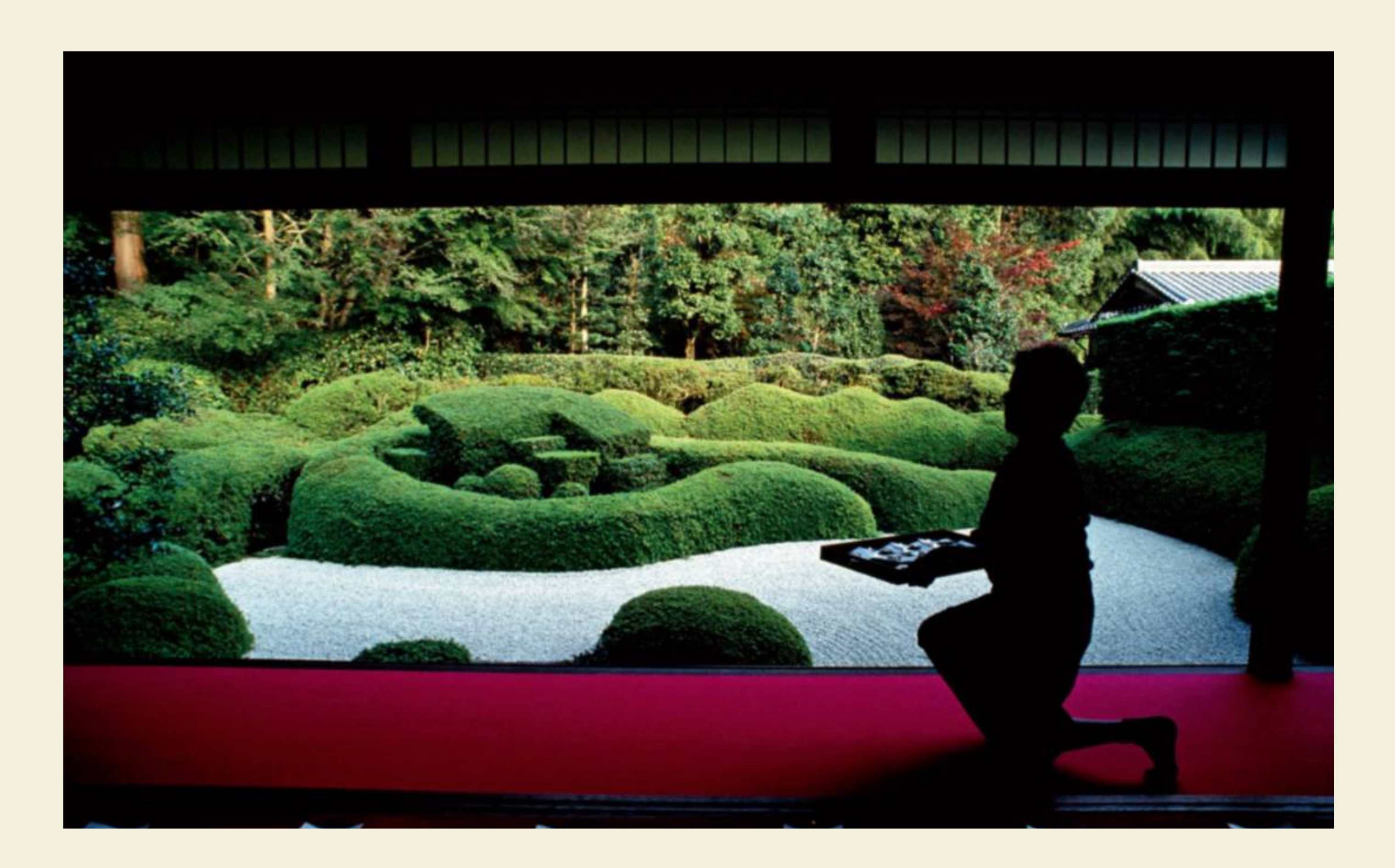
Les arbres à fleurs, écrit Toshitsuna, sont à leur avantage à l'est d'un bâtiment, les érables à l'ouest. Un saule donne une impression de solennité près d'un portail, mais le jardinier doit choisir son emplacement avec soin : si les branches sont



dans le passage, elles porteront malheur. Une partie des conseils de Toshitsuna s'inspire des anciennes lois de la géomancie – selon cette croyance chinoise transplantée au Japon, la destinée est influencée par des énergies positives et négatives qui imprègnent la terre. L'emplacement des maisons, des espaces verts, et même des tombes, devait être choisi avec soin par des géomanciens en fonction de ces forces. (…)

Connu sous le nom affectueux de Temple de la mousse du Japon, le site de Saiho-ji est l'une des attractions les plus courues du pays. Quelque cent vingt variétés de mousse y

« Comme j'envie le feuillage de l'érable / Qui devient beau puis tombe ! », écrivit Kagami Shiko, un poète du XVII[e] siècle. La brume rêveuse qui flotte au-dessus des sources chaudes de Takaragawa enveloppe un homme venu contempler la beauté du feuillage d'automne.



Des vagues d'azalées ondoient avec grâce dans le jardin du temple Daichiji, près de Kyoto, tandis qu'on sert le thé accompagné de gâteaux aux visiteurs. Oasis de sérénité dans un pays très peuplé, le jardin japonais invite à la contemplation et apaise l'âme.

prospèrent, à l'ombre d'une vallée densément boisée. L'un des nombreux inspirateurs du Saiho-ji a été Muso Soseki, un maître zen qui fut une grande figure intellectuelle du Japon du XIVe siècle. L'empereur lui décerna sept fois le titre rare de *kokushi*, ou « professeur national ». Sa propre solitude était constamment interrompue par des disciples et des fonctionnaires en quête de conseils – dont le shogun et l'empereur. (…)

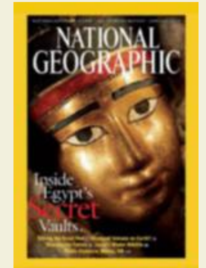
Muso fut peut-être le premier à considérer les jardins comme une partie essentielle du monastère zen, où un moine pouvait se vider l'esprit des distractions matérielles et parvenir à la connaissance de lui-même. Dès le XVIe siècle, ses idées avaient inspiré un autre type d'environnement propice à la méditation, le *karesansui*, ou « jardin de paysage sec », ainsi dénommé parce qu'il ne comportait ni ruisseau ni bassin. Le plus apprécié du Japon est peut-être celui de Ryoan-ji, situé au nord-ouest de Kyoto. (…) Avec ses pierres disposées sans ordre apparent sur un lit de gravier ratissé, clairsemé, il demande au visiteur de faire appel à ses propres expériences pour remplir l'espace selon son imagination. En visitant régulièrement ce lieu, j'ai fini par prendre conscience du travail qu'il avait exigé. Il faut constamment s'occuper du gravier pour qu'il conserve des lignes bien nettes.

Pour un maître zen, le ratissage lui-même est une forme de méditation. Les motifs ne changent jamais, c'est une activité purement mécanique ; en travaillant silencieusement, il doit concentrer son énergie physique sur chaque mouvement, tout en dégageant son esprit des préoccupations terre à terre. Chaque moine a entendu parler d'autres religieux ayant atteint l'illumination simplement en se consacrant à des tâches ennuyeuses ; il doit se tenir prêt pour ce moment de révélation. (…) Pour les seigneurs féodaux du XVIIe siècle, les jardins étaient des symboles de statut social, un moyen d'exhiber leur richesse et leur bon goût. L'un de ces seigneurs, Tokugawa Yorifusa, un fils de shogun, reproduisit de très nombreux sites pittoresques renommés de Kyoto dans son jardin – le Korakuen –, situé à Edo, l'actuelle Tokyo. En se promenant le long des sentiers, Yorifusa pouvait s'imaginer revenu dans l'ancienne capitale. (…)

La littérature a aussi joué un rôle important dans l'esquisse d'un grand nombre de jardins japonais. Lorsqu'il dessina sa propriété de Tokyo – le Rikugien –, au XVIIIe siècle, Yanagisawa Yoshiyasu créa un lac artificiel agrémenté de quatre-vingt-huit vues inspirées par des vers de poésie classique. En s'y promenant, ses invités devaient identifier chacune d'elles et citer les poèmes qui y étaient associés.

Si le vieux seigneur pouvait y retourner, je pense qu'il serait satisfait. Des visiteurs reconnaissants s'y pressent pour admirer les cerisiers en fleurs et les iris ; des étudiants s'interrogent mutuellement sur les vers célèbres. Et dans les pavillons, il rencontrerait des groupes de femmes âgées, membres de divers clubs de poésie de Tokyo, en train d'essayer de composer leurs propres vers inspirés par le paysage.





NATIONAL GEOGRAPHIC, JANVIER 2003

Un groupe de scientifiques, de photographes et de passionnés d'oiseaux ont bravé les frimas de l'hiver sur les traces des fameuses grues du Japon et d'autres animaux sauvages. Un spectacle époustouflant. Instants de grâce.

QUAND LE GEL RECOUVRE LA TERRE

PAR JENNIFER ACKERMAN
PHOTOGRAPHIES DE TIM LAMAN/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

Des grues s'ébrouent dans la rivière Setsuri. Celles de Hokkaido n'auraient peut-être pas survécu au terrible hiver de 1952 si des fermiers ne les avaient pas nourries.

Nous sommes à Hokkaido, l'île la plus septentrionale de l'archipel. Le champ, d'un blanc immaculé, est bordé par le liseré sombre d'une forêt de conifères. C'est là, dans cette vaste clairière recouverte de neige poudreuse, que se regroupent de grandes grues blanches aux ailes frangées de noir. Connue au Japon sous le nom de *tancho* (bec rouge), la *Grus japonensis* est l'espèce de grue la plus rare du monde, après la grue blanche américaine, avec une population totale de moins de 2 500 individus.

Si leur comportement est solitaire et farouchement territorial en d'autres saisons, les oiseaux que nous observons aujourd'hui restent groupés. (…) Certains se détachent de la colonie, seuls ou en couple, et progressent dans le champ d'un pas majestueux, levant leur bec pour pousser dans l'air des cris aigus et prolongés, mâles et femelles chantant à l'unisson. (…) Les Japonais ont un mot, *aware,* pour décrire l'émotion suscitée par la beauté poignante d'une chose éphémère. (…) Il n'est pas surprenant que des gens viennent de l'autre bout du monde en avion, puis en train, en ferry et en car, pour voir ces oiseaux lisser et déployer leurs ailes, puis exécuter leur danse nuptiale. Et que la grue soit admirée par les Japonais – à tel point que leurs artistes ne se sont jamais lassés de la représenter.



Lançant dans l'air froid du matin leurs cris perçants, des cygnes sauvages évoluent avec grâce sur un lac gelé d'Hokkaido, l'île la plus septentrionale du Japon.

Il n'y a qu'au Japon, en hiver, que l'on peut observer ce spectacle. D'autres espèces, d'ailleurs, côtoient les grues – aigles, macaques du Japon, cerfs sika –, affrontant les rigueurs de la saison dans de petits refuges, naturels ou aménagés par l'homme, à Hokkaido ou dans les montagnes de la principale île de l'archipel, Honshu. (…)

Au début du xxe siècle, les grues de Hokkaido étaient considérées comme une espèce éteinte. Mais quelques petits groupes avaient réussi à survivre à Kushiro Mire, le dernier grand marais sauvage du Japon. Elles furent redécouvertes en 1924, et une partie du marais fut transformée en zone protégée. Mais au cours de l'hiver 1952, alors que leur population ne dépassait pas 33 spécimens, de grands froids accompagnés de blizzard s'abattirent sur Hokkaido. Les fermiers de la région, ayant trouvé les grues à moitié mortes de faim, commencèrent à leur donner des grains de maïs et du blé noir. Par la suite, chaque hiver, ils les nourrirent, d'abord dans leurs fermes, puis dans quatre postes de nourrissage répartis dans l'île. Grâce à cela, les grues japonaises sont aujourd'hui près de 900. Au cours du dernier siècle, cependant, Kushiro Mire a perdu une bonne part de sa surface, amputée par la construction de routes, l'endiguement des rivières, l'expansion des surfaces agricoles. (…)

Depuis plus d'un millier d'années, les Japonais ont fait de la grue le sujet de poèmes, de contes et de mythes. Ils l'ont représentée sur des estampes, ou sous forme de sculpture. Ils l'ont vénérée comme un symbole de longévité, de chance, de fidélité, de bonheur… et ont placé son image partout, de telle sorte que cet oiseau extrêmement rare peut être vu dans tout l'archipel.

La fabuleuse histoire de la grue du Japon est représentative de celle d'autres animaux du pays. Bien que les Japonais étudient la nature et vénèrent la faune depuis des temps immémoriaux, leurs efforts pour les protéger sont assez récents. Au début du xxe siècle, l'Agence des affaires culturelles du pays a baptisé « monuments naturels » nombre d'animaux et de plantes. Ce label les place sous la protection de lois spéciales interdisant leur destruction, sauf si ils gênent les activités humaines. Aujourd'hui, on compte près de 200 espèces classées « monuments naturels », de la grue japonaise au *serow* du Japon. Mais ce statut ne contribue guère à protéger, dans toute sa richesse, l'environnement biologique d'un animal. Pas plus qu'il ne garantit que le gouvernement s'implique dans l'étude de son écologie. (…)

Cet après-midi, nous partons vers le nord, sous la neige, pour la péninsule de Shiretoko, l'une des dernières régions vraiment sauvages du Japon, constater les résultats mitigés de certaines initiatives en matière de protection de la nature.



L'imitation est une seconde nature chez le singe : il y a quarante ans, un macaque sauta dans le bassin de cette source chaude et y prit goût. Depuis, les singes de cette troupe raffolent des bains de vapeur.

Shiretoko est un mot aïnou signifiant « la fin de la terre ». La région porte bien son nom, avec de hautes montagnes recouvertes d'une forêt primaire, de cascades, de lacs et de rivières aux eaux limpides, et une côte spectaculaire, façonnée dans la roche volcanique noire. Métamorphosé en parc national, le nord de la péninsule sert de refuge à certains des animaux les plus rares du pays – hiboux pêcheurs, pygargues de Steller, ours bruns, lions marins de Steller –, ainsi qu'à certaines des espèces les plus répandues, comme le cerf sika. (…)

La chasse au sika a été interdite en 1888. Sans prédateurs naturels pour la limiter, sa population a augmenté de manière si spectaculaire – on dénombre plus de 100 000 individus dans la seule partie est de Hokkaido – que l'animal est devenu un véritable fléau, et que la chasse a de nouveau été autorisée pour freiner sa prolifération. Des mesures de protection similaires en faveur de trésors nationaux comme le macaque japonais et le *serow* ont également abouti à des résultats malheureusement contraires à ceux escomptés.

Depuis Shiretoko, nous traversons le paysage subarctique du parc national d'Akan, à la recherche d'un autre oiseau « à grand spectacle ». Par un matin froid, nous atteignons la rive du lac de Kussharo. (…) Un car de touristes est déjà là, ainsi que plusieurs centaines de cygnes qui se chamaillent pour attraper la nourriture qu'on leur jette – morceaux de pain et chips à la crevette. « Ces oiseaux sont-ils sauvages ? s'interroge Yulia Satsuki Momose, coordinatrice de l'Association pour la protection des *tancho*. Je ne le pense pas. » De fait, ces sites où viennent s'alimenter les cygnes sont si fréquentés, tant par les oiseaux que par les touristes, que les animaux sont aujourd'hui quasi apprivoisés. « C'est bon pour le tourisme, observe Yulia, mais pas pour les cygnes. »

J'entendrais à nouveau ce message dans les monts Hida, sur l'île de Honshu, où un petit oiseau taciturne et rare – l'antithèse du cygne chanteur, au comportement tapageur – lutte pour sa survie au cœur de l'hiver. (…) L'habitat hivernal du lagopède est si reculé et si enneigé que les scientifiques qui l'étudient doivent être des alpinistes accomplis…

Il y a une trentaine d'années, le gouvernement a autorisé le tracé d'un itinéraire touristique traversant les monts Hida. Chaque année, un million de personnes l'empruntent. Et abandonnent sur place leurs déchets et ordures, qui se révèlent pathogènes et attirent les prédateurs du lagopède – civettes, hermines, corbeaux. (…) Mais pour l'instant, le gouvernement japonais ne semble pas envisager de restreindre la présence humaine dans la région. ☐



STUPEUR et tremblements

Sujet à des catastrophes naturelles fréquentes et meurtrières, l'empire du Soleil-Levant a appris à s'en protéger. Kits de survie et programmes de prévention font partie du quotidien des Japonais.

LA BAIE DE KAGOSHIMA SOUS LES CENDRES, 1924

Cette photo a été publiée dix ans après le réveil du Sakurajima en 1914 : les nuées ardentes dévalent les pentes du volcan ; le nuage de cendres s'élève jusqu'à 8 km d'altitude. Cette éruption est l'une des plus puissantes jamais enregistrées jusqu'à ce jour. Elle n'a pourtant entraîné la mort que de trente-cinq personnes.

OSAKA MAINICHI SHIMBUN/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE









LE KANTO ENSEVELI, 1924

Un an après le grand séisme du Kanto, cette photo témoigne de la panique générale qui a touché Tokyo, en 1923 : dans la gare de Nippori, des milliers de personnes tentent de fuir vers le nord-est du pays. Heureusement, peu d'incidents désastreux ont touché la capitale.



PAR LOLA PARRA CRAVIOTTO

En ce jour de mars 2013, le sol de l'école se met soudain à trembler. Terrifiés, les élèves s'agenouillent pour se mettre à couvert, mains derrière la tête et jambes contre la poitrine. Mais non loin de là, d'autres écoliers éclatent de rire. À l'arrière d'un camion de simulation sismique aménagé comme une salle de cours, des enfants participent à un programme de prévention chargé de les sensibiliser aux effets des tremblements de terre. « Un ordinateur simule les vibrations de séismes ayant jadis frappé le Japon, comme celui qui a touché Tokyo en 1923. Ce qui permet aux élèves d'expérimenter divers types de secousses, latérales, verticales ou obliques », précise Gilles Gaury, directeur des relations publiques à l'École française de Saint-Maur, à Yokohama.

Le Japon se situe dans l'une des zones géologiques les plus instables du globe : la ceinture de feu du Pacifique, succession de volcans qui bordent l'océan sur plus de 40 000 km. Le sol vibre donc souvent sous les pieds des Nippons. Mais loin de vivre dans la peur, ils ne se précipitent sous leurs bureaux que si un séisme atteint une magnitude d'environ 5 sur l'échelle de Richter. Une forte secousse pouvant bloquer les habitants chez eux ou sur leur lieu de travail, nombreux sont ceux qui ont sous la main un kit de survie pour patienter jusqu'à l'arrivée des secours, avec de l'eau, de la nourriture, des bâtons lumineux…

À l'école, les enfants ont une photo de leur famille, pour que l'administration puisse identifier leurs parents en cas de besoin. Les adultes doivent avoir des casques et des radios à manivelle. Et beaucoup ont suivi une formation de premiers secours. En matière de sécurité, les technologies nouvelles sont mises à contribution. Ainsi, une application pour Smartphone donne des renseignements sur la zone et l'intensité du séisme détecté. Les opérateurs mettent

P. AND A. PHOTOGRAPHS/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



LA PRÉVENTION À L'ÉCOLE, 2006

Au mois de septembre, des exercices sont organisés dans les écoles japonaises (comme ici, à Shizuoka), pour apprendre aux enfants à réagir en cas de tremblement de terre. C'est aussi l'occasion de commémorer le séisme qui ébranla Tokyo en 1923, et tua plus de 100 000 personnes.

aussi à la disposition de la population des outils de guidage GPS, signalant en temps réel les postes de secours, les endroits à éviter ou les points d'eau. En cas d'alerte, certains téléviseurs et récepteurs radio se déclenchent immédiatement pour diffuser consignes de sécurité et messages d'information, dès que la NHK, le groupe audiovisuel public, fait état d'un séisme. À l'inverse, dès que le sol tremble intensément, l'électricité et le gaz se coupent pour limiter les dégâts. Parfois, même, certains appareils électroménagers s'éteignent automatiquement.

« Nous planifions les infrastructures informatiques de telle sorte qu'il y en ait toujours qui fonctionnent en cas d'alerte », souligne Stéphane Lapie, informaticien au Japon depuis 2006. Ainsi, si la ville de Tokyo est touchée et son système informatique défaillant, celui d'Osaka, à 500 km au sud de la capitale, prendra le relais. »

L'État consacre plus de 40 milliards d'euros par an aux désastres naturels. Mais si le Japon est le pays le mieux préparé aux tremblements de terre, il reste beaucoup plus démuni face aux tsunamis, comme l'a démontré la catastrophe de Fukushima, en 2011.

Dans de pareilles circonstances, l'entraide s'avère vraiment capitale. Dans la petite ville de Kamaishi, 99,8 % des écoliers ont survécu au raz de marée. Aucun miracle. Seulement une forte coopération entre les petits Nippons. ◻

PETER ESSICK/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



L'ÈRE des alternatives

Après la catastrophe de Fukushima, le Japon a dû renoncer à son rêve d'autosuffisance énergétique grâce au nucléaire. Pour autant, rien ne dit que les énergies vertes pourront lui permettre de relever ce défi.

PAR LOLA PARRA CRAVIOTTO

À LA NUIT TOMBÉE, quelques quartiers de Tokyo demeurent plongés dans le noir. Les black-out sont fréquents au lendemain du tsunami qui a secoué la centrale nucléaire de Fukushima, le 11 mars 2011. Car le troisième producteur d'énergie nucléaire de la planète, après les États-Unis et la France, a mis à l'arrêt ses réacteurs. La peur s'est répandue et le mouvement antinucléaire a gagné du terrain.

« Les autorités ont mis entre parenthèses cette source énergétique pour réfléchir aux risques encourus lors d'une catastrophe naturelle d'une telle ampleur, et aux mesures de sécurité à prendre. Pour se laisser le temps de la réflexion, le pays a réduit la part d'électricité issue du nucléaire de 29 % en 2010 à 2 % en 2012 », précise John Dulac, analyste à l'Agence internationale de l'énergie (AIE). Les 54 réacteurs que les 18 centrales du pays abritent passent des tests de résistance de sûreté. Aujourd'hui, seuls deux d'entre eux ont été relancés. En 2013, ils assuraient 0,9 % de la production d'électricité.

L'économie d'électricité s'est imposée dans l'île. Beaucoup de néons ne brillaient plus dans les rues et, à l'intérieur des gratte-ciel, escaliers mécaniques et ascenseurs étaient à l'arrêt.

DES VAGUES DE 30 M DE HAUT, 2011

Le 11 mars 2011, les vagues d'un tsunami déferlent sur la ville de Miyako, dans la préfecture d'Iwate. Peu avant, un tremblement de terre d'une amplitude de 9 sur l'échelle de Richter avait frappé le nord du Japon.

Le gouvernement a aussi prié les citoyens de réduire l'emploi des appareils électroménagers. Et très vite, des machines moins gourmandes en énergie sont apparues dans les magasins, comme des téléviseurs à batterie. Et même des vestes avec climatiseur intégré conçues pour rafraîchir les employés, et compenser les restrictions d'utilisation de l'air conditionné l'été. D'autres Japonais ont été forcés de prendre des vacances à certaines périodes afin d'étaler la consommation électrique et d'éviter les pics susceptibles de provoquer des coupures. Les usines automobiles déplaçaient une partie de leur production la nuit et le week-end.

« Sur le moment, nous pensions que ces bouleversements perdureraient et que nous devions nous adapter », confie Miho Takahashi, conceptrice graphique. « Aujourd'hui, il n'y a plus de black-out. Le quartier de Shibuya, l'un des plus animés de Tokyo, est aussi flashy qu'avant ! »

Mais en avril 2013, les Japonais ont vu leur facture d'électricité augmenter de 10 %, car le pays a dû répondre à ses besoins énergétiques par une exploitation accrue des centrales thermiques à combustible fossile, plus coûteuses. « Les Nippons ont augmenté les capacités de ces installations et ont remis en service certaines centrales qui étaient à l'arrêt », précise Edward Lazo, responsable du Comité de protection radiologique et de santé publique (CRPPH) à l'Agence pour l'énergie nucléaire (AEN). Six nouvelles centrales thermiques sont par ailleurs en construction, dont trois fonctionnant au gaz naturel liquéfié (GNL).

AFP/JIJI PRESS

Ce sont surtout les installations au GNL qui ont permis de compenser le quasi-arrêt du nucléaire, leur production d'électricité étant passée de 29 % en 2010 à 36 % en 2014. Mais le Japon a un taux d'autosuffisance énergétique d'à peine 16 %. Premier consommateur de GNL du monde, le pays a dû accroître ses importations d'environ 10 % après l'accident de 2011.

La catastrophe de Fukushima a ainsi remis en question la politique du pays qui, à l'origine, envisageait qu'en 2030 la part du nucléaire dans la production totale d'électricité atteindrait 50 %. En fait, l'indépendance énergétique, dont le Japon rêve depuis le premier choc pétrolier, pourrait plutôt se matérialiser grâce aux énergies vertes.

L'Institut pour les énergies naturelles estime que la part des énergies renouvelables pourrait être portée à 30 % de la production nationale d'ici à 2030, voire à 100 % en 2050. Mais l'emploi de l'hydroélectricité et d'autres énergies vertes n'a pas varié depuis le désastre et stagne à 10 %. En 2014, le Premier ministre Shinzo Abe a renoncé à l'objectif de sortie du nucléaire fixé par son prédécesseur, malgré l'opposition de 70 % des Japonais. La remise en service de deux réacteurs sur l'île de Kyushu a suscité des inquiétudes, ravivées par les séismes d'avril 2016, dont l'épicentre était à 120 km de la centrale.

« Depuis l'accident de Fukushima, la production nucléaire est passée de la tutelle du ministère de l'Industrie à celle du ministère de l'Environnement », confie Edward Lazo. « Ce qui garantit une plus grande sécurité, car il existait des complicités entre la compagnie électrique Tepco et le ministère de l'Industrie, voire des conflits d'intérêts. L'idée que la sûreté des centrales devait être une priorité n'était pas si claire au Japon. Par exemple, on jugeait qu'un séisme au-dessous d'une magnitude de 8-9 sur l'échelle de Richter, susceptible de provoquer un tsunami comme en mars 2011, constituait un danger trop faible pour être considéré. Grâce au nouveau règlement, même les risques très petits seraient mieux pris en compte. » ◻

DU SÉISME À L'ACCIDENT NUCLÉAIRE, 2011

Des victimes de la catastrophe de Fukushima mangent à même le sol d'un gymnase mis à leur disposition. Selon l'organisme créé par le gouvernement japonais pour superviser la reconstruction, en 2011, 300 000 personnes vivaient encore dans des résidences de fortune et autres logements temporaires à travers le pays.

MICHAEL S. YAMASHITA/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



NATIONAL GEOGRAPHIC, JANVIER 1954

En octobre 1953, un an après l'apparition de l'île de Myojin, un navire de recherche indiquait qu'elle avait déjà disparu…

LA NAISSANCE EXPLOSIVE DE L'ÎLE DE MYOJIN

PAR ROBERT S. DIETZ

L'homme s'est rarement trouvé aux premières loges pour assister à la formation d'une île volcanique. Il en a eu l'occasion lors de la naissance de Myojin – la « divinité lumineuse » en japonais. Ce spectacle impressionnant s'est déroulé à 400 km au sud de Tokyo, en septembre 1952. S'élevant à 1 500 m au-dessus du plancher océanique, le volcan sous-marin a essayé à trois reprises d'ajouter une île à la chaîne volcanique de 2 400 km de long qui s'étire de l'archipel du Japon à l'île de Guam. Après la première explosion, il a calmement rejeté de la lave. Mais quand l'eau a solidifié la roche en fusion, bouchant l'évent relié à la chambre magmatique souterraine, le monstre a fait sauter son sommet avec violence et plusieurs fois.

L'une des explosions a détruit un navire de recherche hydrographique japonais, tuant 31 hommes. Myojin essaie depuis des années de former une île. Des observateurs ont signalé que le volcan sous-marin avait grondé en 1896, 1906, 1915, 1934 et 1946. (…)

En 1952, les premières explosions ont dégagé une issue pour la lave et les vapeurs qui voulaient à tout prix sortir de terre. Lorsque le *Shikine Maru*, un patrouilleur de la Sécurité maritime japonaise, s'est approché, le volcan avait déjà formé une île fumante de quelques centaines de mètres de large. Et après le départ du navire, Myojin a explosé sans discontinuer durant environ soixante-dix minutes. (…)

La mer était calme, le 23 septembre, quand quelques jours après la première explosion, un autre navire de recherche japonais, le *Shinyo Maru*, est arrivé au large de l'île. Soudain, un dôme noir et furieux a surgi de l'eau en se cabrant, à seulement 8 km de là. Et une seconde explosion s'est produite, alors que le bâtiment n'était plus qu'à 1,6 km.

Le professeur H. Niino, du College of Fisheries de Tokyo [l'université de la pêche], a demandé à l'équipage de recueillir des morceaux de pierre ponce flottant à la surface de l'océan. Alors qu'ils mettaient une épuisette à l'eau, la mer s'est mise à monter à quelques centaines de mètres devant eux. « L'instant suivant, se souvient-il, la houle semblait bouillonner à la surface. Puis elle a éclos, telle une fleur monstrueuse de 6 m de haut sur 180 m de large. Instantanément, l'eau a commencé à couler comme une cascade, tandis que le centre du dôme se soulevait jusqu'à 30 m de haut.

« Tout à coup, une masse noire a jailli du flanc droit du dôme. Des morceaux de lave incandescente ont été projetés dans le ciel. Des tourbillons de vapeur issus de la partie inférieure du nuage se sont dirigés vers le navire. Il pleuvait des morceaux de pierre ponce brûlante qui tombaient dans l'eau en sifflant. » L'explosion a empli l'air d'un rugissement. De violentes rafales de vent ont secoué le *Shinyo Maru*, qui a battu en retraite à plein régime. Une vague aussi puissante qu'un mascaret a atteint le navire, le faisant ballotter comme un canoë dans les rapides. ◻



THE ASAHI SHIMBUN/GETTY IMAGES

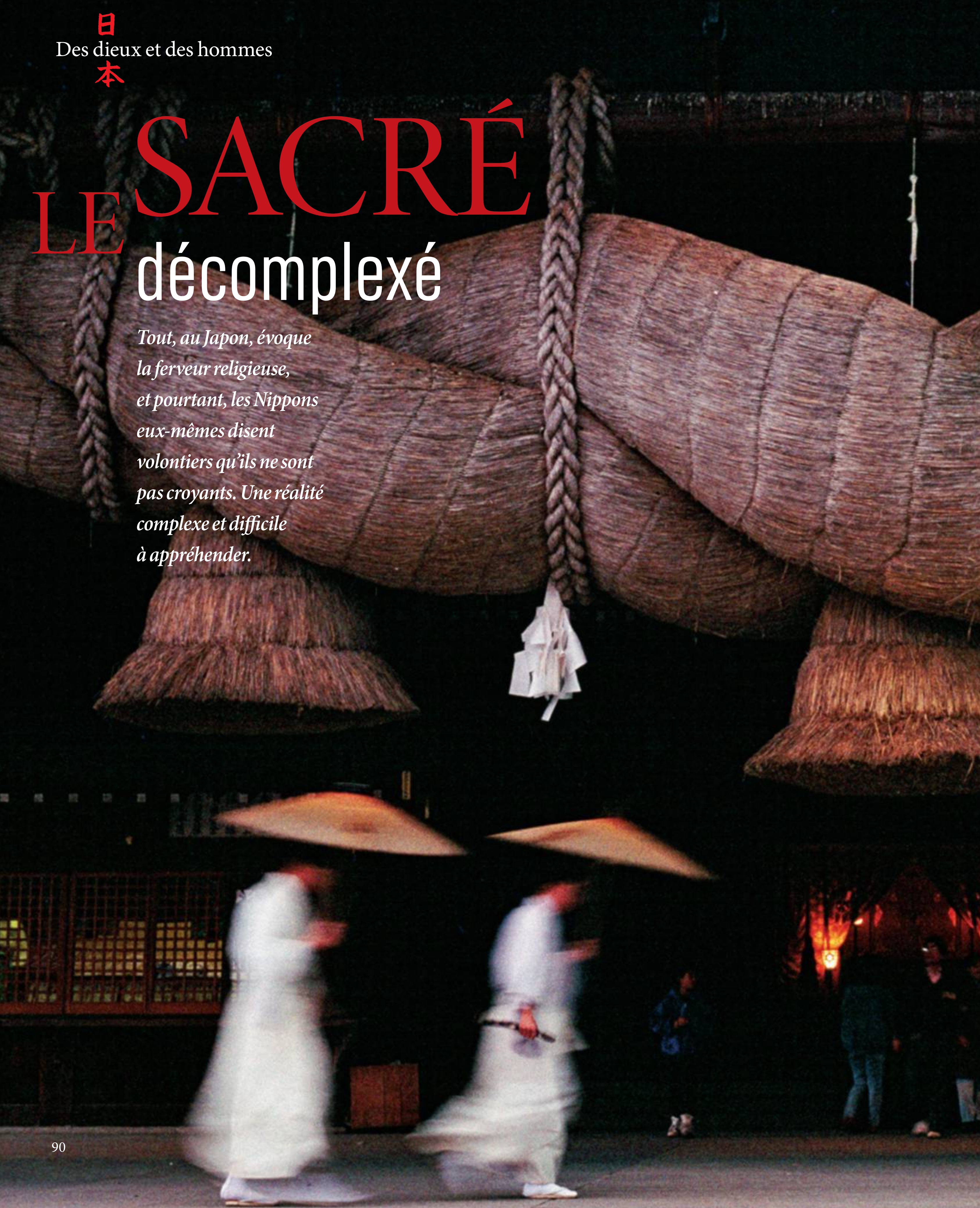
Dans la photo ci-contre, prise le 18 septembre, des marins observent les contractions de Myojin depuis le pont du navire *Shikine Maru*, un patrouilleur du service de sécurité maritime japonais (Japanese Maritime Safety Board).

Myojin fait le désespoir des cartographes

Faut-il indiquer ou ignorer cette tache dans le Pacifique ? Cela pose problème, car les forces volcaniques tour à tour la soulèvent au-dessus de la mer, puis la font disparaître de la surface de la terre. Si l'eau était aussi transparente que l'air, on verrait une longue chaîne de volcans sous-marins s'étirer du Japon jusqu'à Guam. Relativement peu nombreux à enfanter des îles, certains ont des sommets aplatis, peut-être issus de l'action érosive des vagues avant qu'ils ne disparaissent sous la surface.

LE SACRÉ décomplexé

Tout, au Japon, évoque la ferveur religieuse, et pourtant, les Nippons eux-mêmes disent volontiers qu'ils ne sont pas croyants. Une réalité complexe et difficile à appréhender.

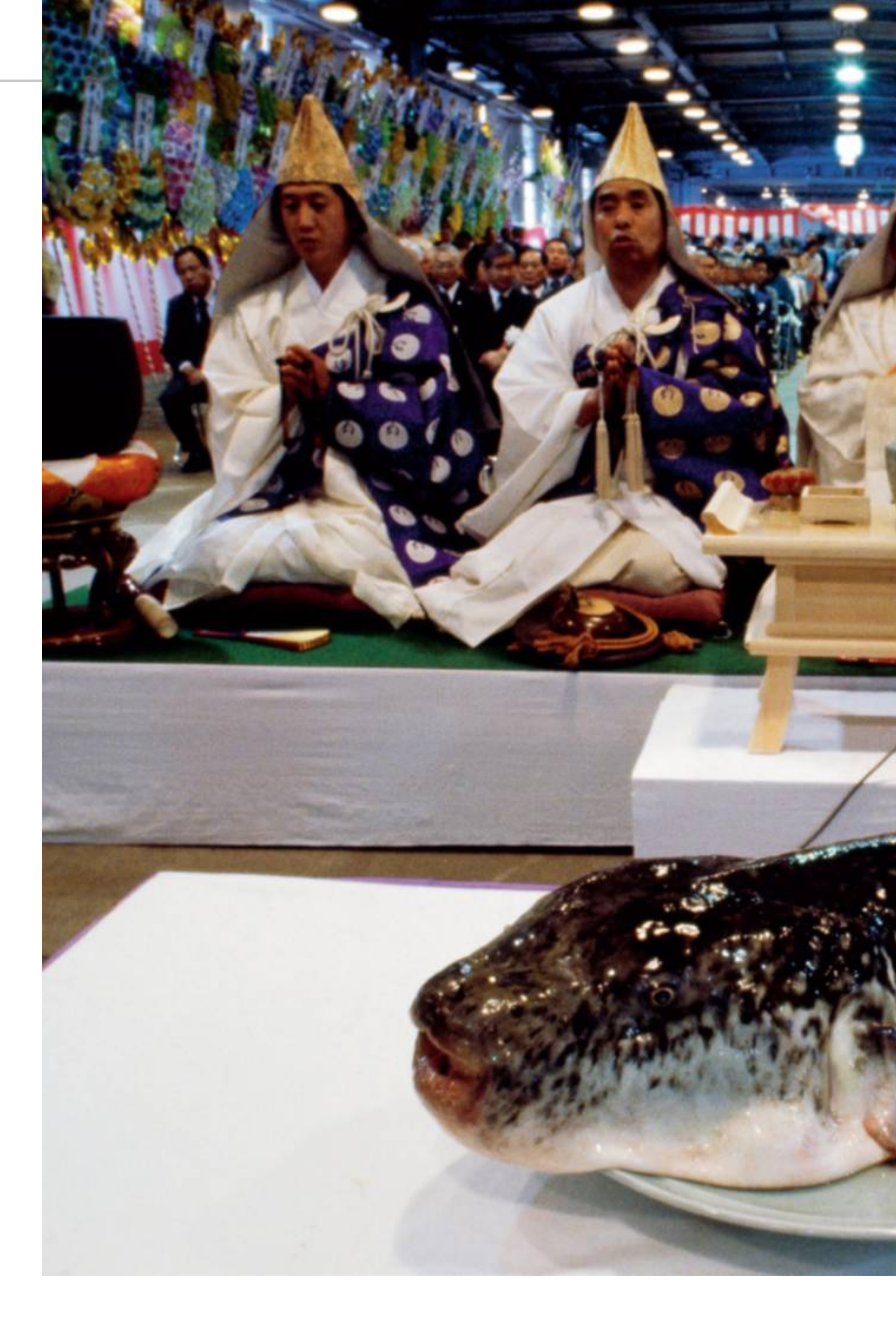




CLASSÉ TRÉSOR NATIONAL, 1994

Sur l'île de Honshu, une colossale corde de paille de riz tressée signale l'entrée du sanctuaire shinto Izumo, l'un des plus anciens du Japon. Ses 6 tonnes en font la *shimenawa* la plus imposante du monde. Les petites cordes suspendues au-dessus des portes d'entrée servent à éloigner les mauvais esprits.

ROBB KENDRICK/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



PAR LIONEL CROOSON

DÉLICATEMENT NERVURÉES DE ROSE, des fleurs de cerisiers esquissent leur contour diaphane dans le bleu du ciel de printemps. Peu de kimonos sur le chemin qui, à Daizawa, mène au sanctuaire Kitazawa-Hachimangu. Pourtant, malgré leurs robes ou leurs jeans, les habitantes de ce quartier tranquille de Tokyo sont vêtues avec la même harmonie de couleurs que les femmes représentées sur les gravures japonaises anciennes. Les hommes, eux, s'en tiennent aux couleurs sombres.

Après avoir relevé sa frange de cheveux noirs, Akiko, informaticienne, claque par deux fois dans ses mains avant de les joindre en s'inclinant respectueusement devant les autels des trois divinités féminines protectrices, Takiri-hime, Tagitsu-hime et Ichikishima-hime.

« Il y a six mois, ici même, j'avais fait un vœu. Je ne vous dirai pas lequel, mais celui-ci s'est réalisé. Alors je suis venue les remercier.

– Pourquoi aujourd'hui ?

– Peut-être parce qu'il fait beau. Franchement, il m'est difficile de dire quel rôle ces divinités ont joué dans ma réussite. Mais on ne sait jamais… »

Comme Akiko, la plupart des Japonaises et des Japonais visitent fréquemment les temples et les sanctuaires. Troisième puissance industrielle, l'archipel nippon est-il porté par une ferveur religieuse intense ? Oui, si l'on se réfère aux données du ministère des Affaires intérieures et des Communications qui, en 2009, sur 128 millions d'habitants, recensait 106 millions de shintoïstes, 90 millions de bouddhistes, 2 millions de chrétiens et 9 millions d'adeptes d'autres religions. Soit un total d'environ 160 % de la population, ce qui a de quoi surprendre, d'autant que les Nippons se revendiquent clairement comme non-religieux. Au Japon, le sacré ne se laisse pas enfermer dans les schémas qui ont cours ailleurs. Car si les trois grandes religions monothéistes impliquent une appartenance exclusive, cette notion est étrangère aux Japonais.

Akiko me confie quel fut son embarras quand, l'an passé, un confrère étranger lui demanda quelle était sa religion : « Comment voulez-vous que je réponde à une telle question ? En dehors des cérémonies bouddhistes d'anniversaire des morts, je n'ai aucune pratique religieuse.

– Alors, vous êtes athée ?

– Pas vraiment. D'ailleurs, mon mari et moi avons eu un mariage shinto. Mais mon frère, lui, s'est marié dans un temple protestant. »

J'en déduis un peu hâtivement qu'il a épousé une chrétienne.

– Je crois que sa femme rêvait simplement de porter une robe blanche, m'explique Akiko. Par l'exotisme de ses crucifix et de ses clochers, le christianisme fait rêver les Japonais, le temps d'une fête. Mais ici, comparée au bouddhisme

PAUL CHESLEY/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



LE SALUT DE L'ÂME DES POISSONS, 1984

Pour consoler l'âme des fugus, des prêtres shintos leur offrent des prières. Laids et contenant un poison mortel, les poissons-globes n'en sont pas moins un mets très recherché. Seuls des cuisiniers spécialement formés peuvent les préparer.

et au shintoïsme, cette religion demeure très minoritaire. Ces deux principaux courants religieux proviennent de l'ancien Japon, qui fut d'abord animé par un faisceau de croyances en des myriades de *kami*, divinités attachées aux éléments de la nature (arbres ou rochers, animaux) et aux héros mythiques.

« Ces croyances autochtones furent, bien plus tard, englobées sous le terme de shinto, pour les différencier du bouddhisme qui, venu d'Inde, est probablement arrivé au VIe siècle. Cette pensée nouvelle et les anciens dieux sont bientôt entrés en symbiose. Jusqu'en 1868, tous les grands sanctuaires shintos étaient accolés à un monastère bouddhique et, durant la plus grande partie de l'histoire du Japon, les dieux et les bouddhas ont cheminé main dans la main », explique François Macé, professeur et chercheur au Centre d'études japonaises de l'Institut national des langues et civilisations orientales. Visant au seul salut de l'âme et ne se voulant pas exclusif, le bouddhisme s'était facilement accommodé des *kami* du shinto. Cet esprit de tolérance marque encore les mentalités.

Je suis brutalement tiré de ces réflexions par les rires d'un petit groupe de lycéens en uniforme bleu venus inscrire leurs vœux sur des tablettes votives. Loin d'être transcendants, *kami* et bouddhas sont des entités auxquelles

SUPERSTITIEUX, LES JAPONAIS PRÉFÈRENT METTRE TOUS LES *KAMI* DE LEUR CÔTÉ

s'adresser en toute occasion sans qu'il soit nécessaire d'y croire avec beaucoup de conviction. Certains temples accueillent les vœux de réussite aux examens ou en affaires, d'autres ceux de bonne santé… Ressemblant moins à des idoles qu'à des fées ou des lutins, ces *kami* sont proches des hommes et leur esprit peut même habiter un animal familier ou un vieux meuble auquel on est attaché.

Très superstitieux dans leur vie quotidienne, les Japonais préfèrent mettre tous ces *kami* de leur côté. Les parents amènent les enfants au sanctuaire shinto, vêtus de leurs plus beaux kimonos, à leur naissance et à l'âge de trois, cinq et sept ans. Et pour le salut des âmes, ils s'en remettent au bouddhisme lors des funérailles.

Quelques jours auparavant, je m'étais rendu, à une heure de train de Tokyo, dans la région montagneuse de Hakone où, le 13 de chaque

PÈLERINAGE AU MONT FUJI, 2002

Selon la légende, le mont Fuji serait habité par des divinités. À 2 heures du matin, alors que des centaines de pèlerins s'apprêtent à passer une porte sacrée, certains commencent à faiblir. Soudain, une voix résonne dans la nuit : « *Gambatte* ! – accrochez-vous ! »

KAREN KASMAUSKI/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE





mois, une petite île située au milieu du lac Ashi est envahie par des cohortes de jeunes femmes. Venues jusqu'au sanctuaire du dragon à neuf têtes Kuzuryu, elles invoquent cette divinité pour qu'elle leur trouve un mari ou un petit ami. Hiromi, illustratrice de livres pour enfants, me confie comment, rentrée à Tokyo après avoir visité le Kuzuryu-jinja en 2003, elle avait eu une très agréable surprise. Cette artiste avait trouvé dans sa boîte aux lettres non pas un chevalier servant, mais le contrat d'un livre qui connut un grand succès et lança sa carrière. « Depuis, je ne peux m'empêcher de revenir ici chaque année », raconte-t-elle en riant. Comme quoi le pouvoir du dragon Kuzuryu ne se cantonne pas au seul rôle d'entremetteur.

LES *YAMABUSHI*, TEMPLIERS DE L'ORIENT (DATE INCONNUE)

Des *yamabushi* en formation sur le mont Haguro, l'une des montagnes sacrées pour ces adeptes du *shugendo*, « voie de l'obtention de pouvoirs divins par la pratique de l'ascèse ».

Faisant se déplacer les foules de l'Archipel, « *kami* et bouddhas génèrent une activité touristique particulièrement florissante. Avec le tirage des oracles, les amulettes à 4 ou 5 euros et leurs cérémonies, presque toujours tarifées, les lieux de culte se partagent un vrai “marché” car, au Japon, tout cela représente énormément d'argent », constate Jean-Marie Bouissou, directeur de recherche à Sciences Po, spécialiste du Japon contemporain.

D'ailleurs, au pays du Soleil-Levant, personne ne parle d'une crise des vocations, car la charge de prêtre ou de bonze se transmet généralement de père en fils. Cependant, depuis une vingtaine d'années, le monopole que les moines bouddhistes ont longtemps exercé sur les funérailles semble s'effriter, et des obsèques sans bonze sont de moins en moins rares. En outre, explique François Macé, « seuls les plus grands sanctuaires shintos peuvent avoir des prêtres permanents et vivre d'offrandes. De plus en plus de religieux sont responsables de plusieurs sanctuaires ou exercent un métier à plein temps, notamment dans l'enseignement ; ils n'officient que durant leurs congés. »

D'une façon plus générale, au Japon, l'engagement religieux d'un desservant de sanctuaire ou d'un moine n'implique pas les mêmes contraintes qu'en Occident. Ainsi, il arrive qu'après l'office on voit un bonze quitter sa grande robe de cérémonie pour enfiler un jean et un blouson, puis couvrir son crâne tondu d'une casquette, avant d'aller passer la soirée dans un club ou un bar branché. Et ceci ne remet pas pour autant en question sa sincérité.

MICHAEL S. YAMASHITA/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



EN L'HONNEUR DES *KAMI*, 1984

Des écoliers de Hagi en costume traditionnel dans le sanctuaire Tamae s'apprêtent à danser pour obtenir des faveurs divines lors d'un festival d'automne shinto. D'après la croyance, leur prestation devrait assurer une pêche abondante. La révolution qui restaura le pouvoir de l'empereur fit aussi du shinto la religion officielle du Japon.

ELLES DANSAIENT UNE RONDE ÉNIGMATIQUE À LA LISIÈRE DE LA FORÊT

Mais il est d'autres fonctions religieuses plus circonstancielles. Me revient à l'esprit l'un de mes premiers voyages au Japon, en 1983. Visitant le sanctuaire d'Izumo, j'avais été charmé par la musique suraiguë que de très jeunes femmes tiraient de petites flûtes dorées. Le regard absent, avec leurs longs cheveux de jais, leur kimono blanc et leur large jupe de pourpre, elles dansaient une ronde énigmatique à la lisière de la forêt. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque, des années plus tard, j'appris que nombre de ces *miko*, que j'avais prises pour de mystérieuses héritières des anciennes chamanes, n'étaient que des étudiantes employées par les sanctuaires pour un « job » à temps partiel. Elles s'acquittent néanmoins de leur tâche avec la gravité qui sied aux sites religieux les plus sacrés et les plus vieux du Japon. Pourtant, déjà, à la fin du XIXe siècle, cette belle solennité semblait ne plus répondre aux questionnements individuels nés des bouleversements de l'exode rural. Il en a résulté une kyrielle de « nouvelles pratiques religieuses » fondées sur des syncrétismes qui, favorisant des liens de solidarité, ont connu leur apogée durant les années 1970, avant d'amorcer un déclin.

Bien que peu religieux, le Japon du XXIe siècle n'abandonne pas pour autant ses croyances populaires. Les légendes du shinto nourrissent encore les imaginaires, tandis que le bouddhisme les imprègne de ses valeurs spirituelles. À la ville comme à la campagne, il suffit de baisser les yeux pour observer, sur les trottoirs ou à la croisée des chemins, les innombrables autels voués au petit dieu Jizo, le protecteur des enfants. Les gens du voisinage ont toujours soin de vêtir ces statuettes en pierre grise érodée de petits tabliers et de bonnets de coton rouge, sans jamais oublier de leur faire de menues offrandes. ☐

SAM ABELL/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

NATIONAL GEOGRAPHIC, NOVEMBRE 1945

Si on vouait autrefois un véritable culte à l'empereur, il n'a plus qu'un rôle symbolique. Hirohito dut renoncer à son statut de « divinité » en 1946.

LE CULTE DE L'EMPEREUR

PAR WILLARD PRICE

Le culte de l'empereur a été encouragé par les classes dirigeantes, qui y voyaient un moyen de maintenir le peuple en état d'obéissance servile. Selon un mythe ancien, tous les empereurs du Japon, y compris Hirohito, seraient des descendants d'Amaterasu, la déesse du Soleil. Il ne reste pas grand-chose de la gloire de celle-ci dans la physionomie de ce petit homme doux, avec son menton fuyant, ses lunettes épaisses et ses cheveux bruns indisciplinés. (…)

La simplicité de son train de vie est d'autant plus étonnante qu'il est l'un des hommes les plus riches du monde. Bismarck conseillait aux dirigeants japonais de donner du prestige à leur souverain par la richesse inégalée de ses biens ; les Japonais, eux, ont eu l'idée de l'empêcher de la dépenser. Ils en firent un parangon de vertu. (…) Comme le peuple savait que l'empereur vivait comme lui, on pouvait le convaincre de manger le gâteau amer de la frugalité. Les ambitions commerciales, impulsées par Mitsui et Mitsubishi, et les projets de conquêtes militaires étaient si coûteux qu'il fallait en effet en permanence trouver des fonds pour financer la guerre et l'industrie. (…)

AUCUNE MAIN ORDINAIRE NE POUVAIT SE POSER SUR LUI

Le soldat japonais n'a pas honte de son grossier uniforme, car il sait que l'empereur n'est pas beaucoup mieux loti. Et peut-être même le sien lui sied-il moins puisque personne n'ose prendre ses mesures. Aucune main ordinaire ne peut se poser sur lui. Ce n'est donc pas un tailleur qui se verrait accorder une telle liberté ! En cas de nécessité absolue, on pourrait faire une exception pour un médecin. On prenait le pouls de l'empereur Meiji à travers un morceau de soie. Les membres de la Maison royale eux-mêmes sont sacro-saints, à leurs propres dépens. En 1869, un médecin japonais supplia un confrère étranger de prescrire un remède à une princesse.

« Avez-vous procédé à un examen complet ?, demanda le docteur étranger.

– Non, c'est impossible pour un personnage de son rang.

– Je ne peux pas faire de prescription sans examen.

– Infiniment désolé. C'est contraire à la coutume du pays. »

Et la guérison de la princesse fut laissée au hasard. (…)

La plupart du temps, Hirohito était maintenu dans un isolement strict. (…) La majorité des citoyens de Tokyo naissaient, vivaient et mouraient sans avoir jamais vu leur voisin, reclus



J. BAYLOR ROBERTS/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

Aujourd'hui, les Japonais peuvent regarder leur empereur – longtemps considéré comme une divinité – dans les yeux, et même le prendre en photo !

dans son palais. Car pour garder vivante l'illusion de sa divinité, il fallait qu'il reste distant. Et que personne ne puisse raconter qu'il prenait le thé avec tel ou tel notable. Comment les paysans auraient-ils pu croire, sinon, qu'on ne pouvait pas regarder le Fils du ciel en face sans perdre la vie ? Les visites officielles elles-mêmes étaient triées sur le volet. Aucun autre chef d'État dans le monde n'était aussi inaccessible. (…) D'autant que, par le passé, des empereurs avaient fini dans un monastère pour avoir tenu des propos inappropriés. (…) Les seuls hommes qui pouvaient le voir à tout moment étaient les chefs d'état-major. Privilège lié au principe de « coalition mystique », selon lequel l'empereur et l'armée ne faisaient qu'un. Ainsi, l'empereur ne pouvait pas se désolidariser de l'action de l'armée, et cette dernière pouvait exiger l'obéissance au nom de l'empereur. (…) Sans le prestige de celui-ci, l'organisation militaire du pays se serait effondrée. C'était son autorité qui permettait de soumettre le Cabinet, la Diète et le peuple.

C'est pourquoi chaque citoyen, depuis l'enfance, s'est vu inculquer la doctrine de la soumission totale à l'empereur. Presque chaque école possède des reproductions des portraits impériaux. Certaines hésitent à en avoir à cause de la responsabilité que cela implique. Il leur faut un abri ininflammable et parasismique. La sanction est le hara-kiri si les portraits sont brûlés, perdus, déchirés ou simplement salis. (…)

Ce rite n'a rien d'ancien. Le salut devant les portraits impériaux a commencé en 1891, deux ans après que la Constitution rédigée par le prince Hirobumi Ito eut élevé le Mikado au rang d'éminence, un statut inconnu en deux millénaires. Mais ce ne furent pas Ito ni ses contemporains qui exploitèrent toutes les possibilités du culte de l'empereur. Il appartint à l'armée, en 1936, de le solenniser et de l'entourer de graves sanctions. ◻

NATIONAL GEOGRAPHIC, JUILLET 1978

Rituel de transplantation du riz, le Mibu Ohana-taue – que nous fait découvrir Douglas Lee en 1978 –, est lié au *shintô* (« la voie des dieux »), la plus ancienne religion du pays. Cette cérémonie a encore cours aujourd'hui.

LE JOUR DU DIEU DU RIZ

PAR DOUGLAS LEE
PHOTOGRAPHIE DE H. EDWARD KIM/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

Le dieu sourit le jour de la fête donnée en son honneur. Les chants, les tambours et les plaintes des flûtes rappellent Sanbai-sama à son devoir céleste. Ainsi, la divinité shinto des rizières descend de nouveau à Chiyoda, une ville de l'arrière-pays montagneux du sud du Japon. Ici, les citadins se rassemblent pour saluer le retour du dieu par un spectacle vieux de plusieurs siècles. Dans la nuit, la pluie est tombée, apportée par les vents de la mousson d'été asiatique, mais le jour se lève sur un ciel dégagé, tandis que des danseurs aux chapeaux ornés de fleurs défilent en tournoyant (ci-contre).

Ainsi commence le Mibu Ohana-taue, un rituel de transplantation du riz que le gouvernement japonais a tenu à préserver, en tant que « bien de la culture populaire ». C'est une journée consacrée aux vieilles croyances et aux anciens modes de travail du sol, une prière exprimée en musique et par des danses pour demander une année de récolte fructueuse.

Autrefois, la danse des chapeaux à fleurs était exécutée plus tard dans la saison, pour chasser les vers des rizières. Les costumes rappellent une ruse fameuse orchestrée en 1578 par un chef militaire local : après avoir habillé ses hommes en danseurs à chapeaux à fleurs, il les conduisit au château de son ennemi. Une fois à l'intérieur, des épées de samouraïs surgirent des kimonos en soie, et les guerriers déguisés emportèrent la victoire. (…)



Coiffés de chapeaux à fleurs, des danseurs tourbillonnent dans les rues de Chiyoda, où chaque année, le Mibu Ohana-taue permet aux habitants de rendre hommage à la divinité shinto des rizières.

Selon la légende, le festival est né à Kyoto, il y a quelque huit cents ans, mais a été importé à Chiyoda au XVIe siècle, sur l'ordre de son seigneur. Celui-ci décréta : « Que mes serfs transforment la longue journée de transplantation en une journée de parures et de musique. » Le premier dimanche de juin, les habitants lui obéissent encore. (…)

« Mais quelle fleur éclôt dans le champ de devant ? », demande le chef des danseurs alors que la troupe de planteurs de Chiyoda emplit la rizière. « Des fleurs de riz, répond-il lui-même, des fleurs d'argent, des fleurs à la vertu parfaite. » Durant quelques heures, au plus fort de la fête, le maître de danse devient le dieu incarné et dirige la plantation grâce à son chant.

Les femmes de la ville de Chiyoda se courbent et sèment à l'unisson, pendant que les joueurs de tambour et les musiciens qui font claquer les bambous donnent le tempo aux joueurs de flûte qui les accompagnent de leurs trilles. Vers 1900, une réforme agraire a aboli le système féodal qui avait institué le Mibu Ohana-taue, mais les habitants de Chiyoda ont redonné vie à la fête en 1930.

Selon le mythe, le dieu du Riz repart en fin de journée, regagnant d'un coup d'aile les sommets où il règne sous un autre aspect, celui du dieu des Montagnes. Les planteurs demandent à Sanbai-sama de revenir l'été suivant, quand la pluie transformera à nouveau les rizières vides en miroirs scintillants. ■



NATIONAL GEOGRAPHIC, FÉVRIER 1967

Depuis 1968 et la manifestation contre les cent ans de la colonisation japonaise, les Aïnous ont commencé à affirmer leurs droits. La population serait même en hausse, les gens n'ayant plus peur d'avouer leurs origines.

LES AÏNOUS, UN PEUPLE EN VOIE DE DISPARITION

PAR SISTER MARY INEZ HILGER
PHOTOGRAPHIES DE EIJI MIYAZAWA/BLACK STAR/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

Trois générations d'une famille habitant sous le même toit se retrouvent pour le repas du soir près de Mukawa, dans l'île de Hokkaido.

Les Aïnous du Japon sont concentrés sur l'île de Hokkaido, leur terre natale. Il y a une génération, certains groupes vivaient encore sur les îles Kouriles et Sakhaline, qui font désormais partie de l'Union soviétique. Selon les estimations les plus généreuses, il y aurait encore environ 15 000 Aïnous, dont 300 seulement seraient de race pure. Mais même parmi eux – qui ont presque tous plus de 60 ans –, certains présentent des traits mongoloïdes, hérités des liens tissés au fil des siècles avec les Japonais (…).

Le long de la côte sud de l'île de Hokkaido, à Noboribetsu, j'ai rencontré Shigeru Kayano, 40 ans, l'un des plus jeunes Aïnous de race pure, qui lutte pour sauvegarder les meilleurs aspects de sa culture. Et pourtant, si on croisait ce cadre dynamique dans une rue de Chicago, on pourrait facilement le prendre pour un Américain.

Certains vieux Aïnous n'apprécient pas que leur héritage soit ainsi « commercialisé ». Mais à Noboribetsu, le *chisei*, une authentique maison traditionnelle, contribue à perpétuer leur monde d'antan. On peut y voir les danses d'autrefois, des



expositions de sculpture sur bois et de vannerie en jonc, et le tissage de l'*attush*, vêtement fabriqué avec la partie interne de l'écorce d'orme.

« Nous espérons faire découvrir aux visiteurs les caractéristiques les plus attrayantes de l'ancien mode de vie des Aïnous », m'a expliqué Kayano. Structure de bois recouverte d'herbe, de jonc ou d'écorce, le *chisei* comprend une remise à l'entrée, une porte basse, une fenêtre sacrée exposée à l'est et une pièce familiale unique au sol en terre battue et disposant d'un foyer ouvert. Véritable attraction touristique, ce dernier a permis de faire apprécier l'art aïnou. Jusque dans les magasins chics de Tokyo, nous avons vu des motifs aïnous sur des coussins de canapés, des dessus-de-lit, des rideaux, des boîtes à bijoux. (…)

Par l'intermédiaire de Kayano, j'ai rencontré trois charmantes Aïnous : Misao, 65 ans, Ume, 76 ans, et Toroshina, 75 ans. Bien qu'elles ne fussent pas directement apparentées, elles portaient le même patronyme : Kaizawa. Un beau tatouage ornait la bouche de Toroshina ; je lui ai posé des questions sur cette coutume. « Les Japonais trouvaient que cette pratique était cruelle, et ils l'ont interdite, m'a-t-elle alors confié. C'était peut-être vrai, mais les lèvres tatouées signifiaient que nous étions bonnes à marier. On m'a fait ce tatouage contre mon gré à l'âge de 17 ans, mais maintenant, je suis vraiment contente qu'on l'ait fait. J'ai tout de suite trouvé un mari. » (…)

Une jeune fille aïnou était tatouée entre 11 et 21 ans. On lui lavait d'abord les lèvres avec une solution d'écorce de bouleau et d'eau claire soigneusement bouillie. Puis les grands-mères ou les tantes du côté maternel commençaient les douloureuses incisions avec un éclat de couteau tranchant comme un rasoir. Elles essuyaient le sang à l'aide d'un chiffon imprégné de bouillon d'écorce brûlant et frottaient les coupures avec de la suie de bois de bouleau récupérée sur le fond de la bouilloire. Cette suie donnait au tatouage sa couleur bleue et, comme elle provenait du feu sacré, elle empêchait que le mal entrât par la bouche ou le nez de la personne tatouée.

Pendant des milliers d'années, les Aïnous ont été puissants sur l'île de Hokkaido. Il y a environ six siècles, leurs villages se déployaient jusqu'aux îles Kouriles et Sakhaline. En ce temps-là, les Japonais progressaient vers le nord depuis Honshu. Au XVIIe siècle, le commerce s'est développé entre les Aïnous et les habitants des îles méridionales du Japon, mais aussi avec ceux qui vivaient sur Sakhaline et le continent asiatique. Ils troquaient leurs fourrures contre des brocarts et des perles qui provenaient du continent.

Les Japonais, eux, leur fournissaient le vin de riz, appelé le saké, et des coffres de rangement laqués. Des coffres encore souvent jugés précieux et qu'on a pu voir dans bien des maisons aïnous.

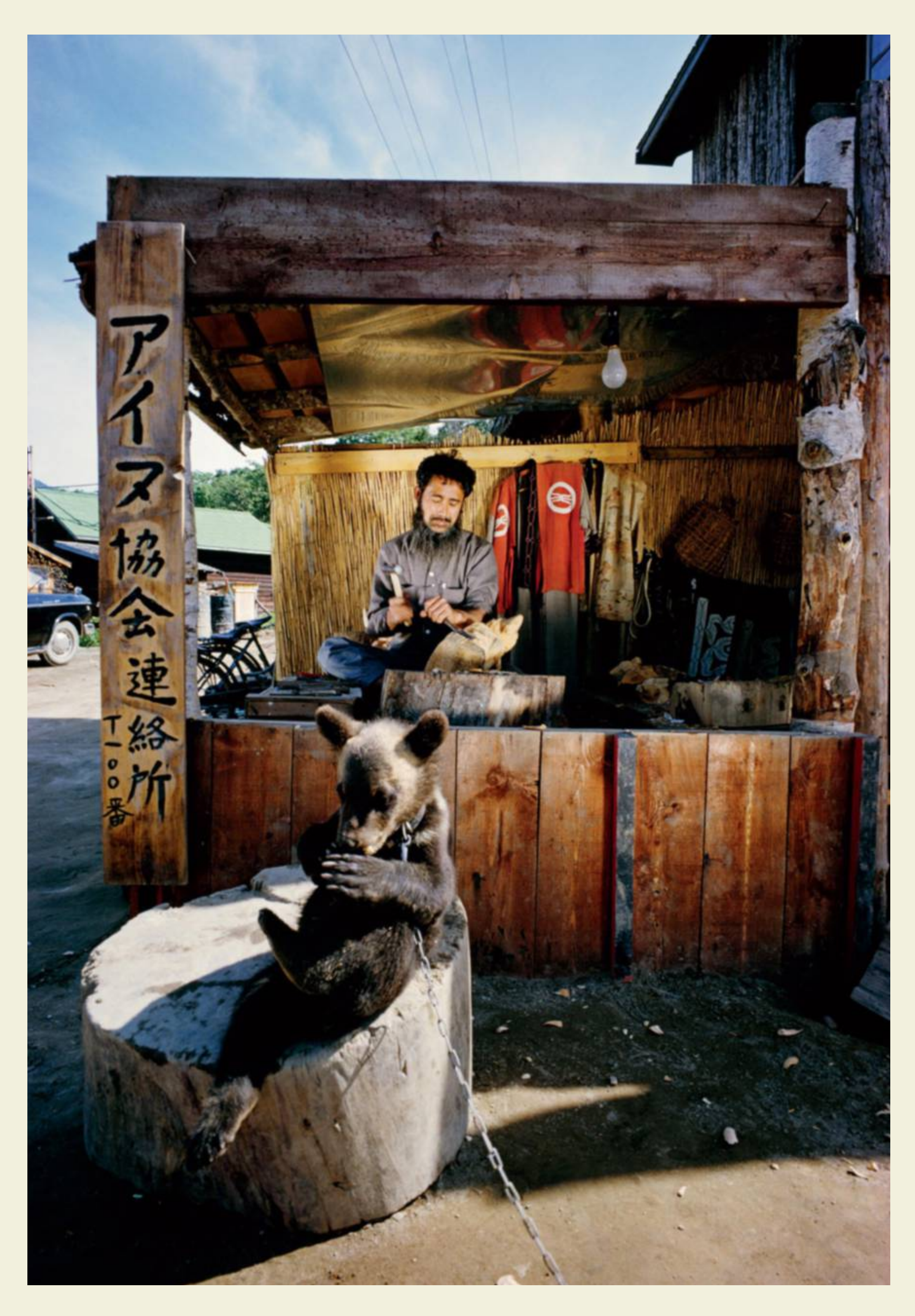
Ce commerce, qui au début reposait sur de vrais échanges, s'est terminé en exploitation pure et simple des Aïnous, qui sont devenus les vassaux de seigneurs féodaux appartenant au clan japonais des Matsumae. Mais au XIXe siècle, le gouvernement du Japon a fini par asseoir son autorité sur Hokkaido, brisant la puissance des Matsumae. En 1899, la nouvelle loi de protection des autochtones de Hokkaido a fourni aux Aïnous de la terre et des outils pour la cultiver. Elle garantissait également l'instruction pour tous leurs enfants, qui restèrent pourtant séparés des élèves japonais jusqu'en 1937. (…)

DES PRINCIPES RELIGIEUX EMPREINTS DE SUPERSTITION

C'est un peuple profondément croyant. L'objet sacré universel est l'*inau* (prononcer i-nao), ou bâton de prière. Je l'ai trouvé dans pratiquement chaque foyer, un symbole manifestement aussi fort pour eux que la croix pour un chrétien. (…) Comme d'autres religions primitives, celle des Aïnous est enfermée dans le conservatisme, et ses rituels sont essentiellement des demandes de faveurs ou d'apaisement des forces naturelles. Bon nombre de ses principes sont empreints de superstition. Avant, ce peuple voyait des êtres spirituels, les *kamui*, dans de nombreuses choses : le feu, l'eau, les plaines, les montagnes, les arbres, les mers et les animaux.

Lors d'une fête du nom de *iomande*, les Aïnous honoraient le *kamui* – ou esprit – de l'ours. Quand les animaux sortaient de leur sommeil hivernal, les hommes se rendaient dans la forêt et capturaient un ourson. Ramené au village, le captif était élevé par les femmes jusqu'à ses deux ans. Il était alors prêt à être sacrifié au cours d'une fête qui faisait appel à des prières, des danses et un festin. Les archers commençaient par exciter l'ours en le bombardant de flèches émoussées ; puis ils le tuaient avec une flèche ou un couteau spécial. Pour finir, ils coinçaient le cou de l'animal mort entre deux bûches.

En renvoyant l'esprit de l'ours à ses ancêtres, les Aïnous montraient combien ils étaient reconnaissants envers l'animal. Ils croyaient que les dieux l'avaient expédié spécialement pour les nourrir et les vêtir. Mais le gouvernement japonais a jugé que la cérémonie était cruelle et a interdit ces massacres il y a de nombreuses années. □



La pilosité étant, chez les Aïnous, un signe de beauté, les femmes, traditionnellement, se faisaient volontiers tatouer les sourcils et la bouche (page de gauche). Ci-contre : l'ours tient une place centrale dans la culture aïnoue. Comme la gravure sur bois, considérée comme un rite de passage à l'âge adulte pour les hommes.


YT74

TENSIONS DANS le Pacifique

Si, après-guerre, bien des revendications territoriales entre le Japon et ses voisins immédiats ont été mises de côté, elles refont surface aujourd'hui. Entre-temps, la Chine et la Corée sont devenues riches et puissantes…



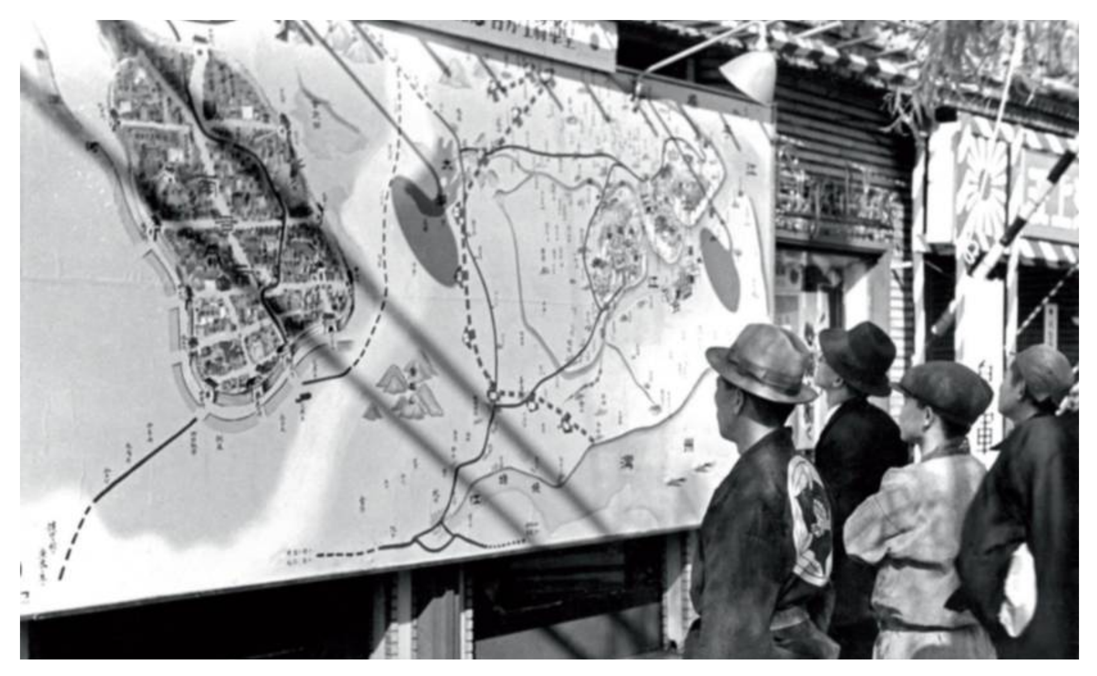
À LA MANŒUVRE, 2002

Les militaires s'entraînent à bord des destroyers japonais à l'entrée de la baie de Tokyo, près de la base navale de Yokosuka. Depuis 1954, cette base est le quartier général de la Force maritime d'autodéfense japonaise.

MICHAEL S. YAMASHITA/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE







FAITS DE GUERRE, 1942

À Tokyo, des passants étudient une carte montrant la progression de l'armée nipponne en Chine. Au Japon, la conquête militaire est un « droit naturel » qui prend sa source dans les contes évoquant les origines divines de ses peuples et de ses terres.



PAR ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI

LES CONFLITS TERRITORIAUX du Japon avec ses voisins asiatiques sont si vieux que la plupart des Japonais les ont oubliés. Îlots disputés respectivement par la Corée du Sud, la Chine, Taïwan et la Russie, Takeshima, les Senkaku et les îles Kouriles sont pourtant au cœur du débat politique actuel.

À la base de ce regain de polémique, le rachat par l'ex-maire de Tokyo à leur propriétaire privé d'une partie des Senkaku, qui a provoqué des manifestations massives en Chine en septembre 2012. Les contentieux autour de ces îles remontent aux divergences d'interprétation du traité de paix de San Francisco (1951), et à leur position géographique vague et excentrée : à l'extrême nord du Japon, quatre îles des Kouriles – Shikotan, Habomai, Kunashiri et Etorofu – sont contrôlées par la Russie mais revendiquées par les Nippons sous le nom de Territoires du Nord. Elles abritent environ seize mille personnes, en majorité des Russes, mais le peuplement originel était aïnou, un peuple sibérien.

À l'ouest, Takeshima (Dokdo pour la Corée), un couple de rochers déserts en mer du Japon, est sous le contrôle de la Corée mais revendiqué par l'Archipel depuis 1905. Ces îlots faisaient partie du royaume coréen d'Usan-guk, avant la colonisation de la Corée par le Japon en 1894.

Enfin, à l'extrême sud, en mer de Chine orientale, inhabitées, les îles Senkaku – Diaoyutai pour Pékin – sont sous contrôle japonais et réclamées par Taïwan, et surtout la Chine, depuis 1972. Cette date marque la rétrocession d'Okinawa au Japon par les États-Unis, qui n'ont toutefois pas précisé le statut de ces récifs.

Comme Okinawa, les Senkaku faisaient jadis partie du royaume des Ryukyu, tributaire de l'empire du Milieu et annexé par le Japon en 1879. Terres inhospitalières entourées d'eaux poissonneuses et de potentielles ressources minérales, ces îles n'ont pourtant rien d'un eldorado. Servent-elles de fer de lance au « Japon fort » promu par le gouvernement d'Abe Shinzo, qui veut se doter d'une armée plus puissante que les unités d'autodéfense prévues par l'actuelle Constitution, imposée par les États-Unis après la Seconde Guerre mondiale ?

Dans l'Archipel, affaibli par la catastrophe de Fukushima, la « question des territoires » est aussi l'occasion pour certains d'évoquer la

WILLARD PRICE/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



SURVEILLANCE, 2002

À bord du destroyer *Hatsuyuki*, des officiers observent d'autres bateaux de guerre japonais lors de manœuvres effectuées dans la baie de Tokyo. La même baie qui a vu l'armée nipponne se rendre aux forces alliées, en 1945, après les bombardements de Nagasaki et d'Hiroshima.

cohabitation pacifique qui régnait sur les rives de la « mer orientale » il y a deux mille ans. En première ligne, les Senkaku retiennent l'attention des médias nippons en raison de leur position de « territoire japonais agressé » par le géant chinois, contrairement à Takeshima et aux Kouriles, sous contrôle étranger. Un affrontement qui, selon Robert Dujarric, directeur de l'Institut contemporain des études asiatiques à Tokyo, se joue sur un échiquier à deux contre un, les États-Unis et leur protégé japonais contre la Chine. « Pour le PIB chinois ou nippon, les ressources des Senkaku ne représentent pas grand-chose. Mais la question préoccupe grandement les milieux d'affaires et les militaires, inquiets des conséquences que ce conflit pourrait avoir. » Base stratégique pour les Américains d'Okinawa, les Senkaku sont également au cœur d'une lutte d'influence économique sino-américaine dans le Pacifique occidental. Pour la Chine, elles symbolisent aussi la défaite nipponne lors de la seconde guerre sino-japonaise (1937-1945).

Depuis peu, les incursions quasi hebdomadaires de patrouilleurs chinois dans les eaux territoriales font écho aux visites de dirigeants nippons au sanctuaire shinto de Yasukuni, à Tokyo. Temple de la discorde depuis la Seconde Guerre mondiale, le lieu honore, aux côtés des

MICHAEL S. YAMASHITA/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



soldats morts pour la patrie, quatorze criminels de guerre « rajoutés » par le Japon en 1978. Chaque visite rappelle à la Chine les humiliations subies au temps de l'impérialisme nippon. « Le gouvernement nationaliste d'Abe n'est pas désireux de trouver un compromis avec la Chine mais a tout intérêt à garder le statu quo pour éviter l'escalade militaire. Reste à savoir si Pékin se rend vraiment compte qu'envoyer des troupes aux Senkaku représente un *casus belli* », note Robert Dujarric. La visite des dirigeants nippons au sanctuaire de Yasukuni attise aussi la colère de Séoul. Car « la Corée est le pays d'Asie qui a le plus souffert de l'impérialisme japonais. Pour elle, Takeshima est symboliquement très importante », souligne Kwong Yongseok, expert en histoire des relations internationales en Asie orientale. L'île est un territoire de pêche pour l'Archipel, mais pas pour la Corée, qui ne dépend pas autant de cette industrie. « Contrairement à ce qu'on pourrait penser au Japon, les Coréens ne sont pas de fervents antinippons, mais depuis quelques années, il règne une inquiétude face au nationalisme croissant du Japon », précise-t-il.

Né à Séoul et installé dans la capitale nipponne, Kwong Yongseok se souvient d'une chanson coréenne sur l'île disputée. « Elle était interdite sur les ondes pour ne pas froisser Tokyo ; maintenant, on l'apprend à l'école. » Le nationalisme de l'un encourageant celui de l'autre, le président coréen a réagi aux revendications japonaises et visité Takeshima pour la

UN ARCHIPEL CONVOITÉ, 1995

En 1995, les Russes fêtent le 50e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale. L'occasion de célébrer aussi l'occupation soviétique des Kouriles, situées entre la péninsule russe du Kamtchatka et l'extrême nord du Japon. La partie sud de l'archipel continue d'être revendiquée par le Japon.

MICHAEL S. YAMASHITA/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



SI LE PROBLÈME DES TERRITOIRES EST ÉPINEUX, CELUI DU DROIT DES PEUPLES À DISPOSER LIBREMENT DE LEURS TERRES L'EST ENCORE PLUS

première fois en août 2012. La lettre de protestation du Japon fut, comble de l'humiliation, renvoyée à son expéditeur. Des manifestations à caractère raciste eurent lieu dans un quartier coréen de Tokyo. « Les Senkaku sont agressées régulièrement par la Chine, mais ce sont les Coréens qui sont toujours pris pour cibles », s'étonne Kwong Yongseok, qui regrette que les médias cèdent à l'instrumentalisation nationaliste de Takeshima. Moins tendues, les bonnes relations avec le voisin russe trébuchent sur la question des îles Kouriles. Japonaises depuis 1855, peuplées d'Aïnous et de colons nippons, elles furent annexées par l'URSS à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Expulsés, les 17 000 habitants furent remplacés par des Soviétiques. Aujourd'hui, l'importance stratégique de cet archipel pour Moscou – soucieuse d'y renforcer sa présence militaire – et ses ressources naturelles font que sa restitution demeure hypothétique, au grand dam des exilés japonais et aïnous. Si le problème des territoires est épineux, celui du droit des peuples à disposer librement de leurs terres l'est encore plus.

« L'appellation de mer du Japon est un leurre. Ses eaux sont comme une mer intérieure qui relie la Sibérie à la Chine, la Corée au Japon. Comme on parle de cultures méditerranéennes, les civilisations ont fleuri sur ses berges grâce au commerce. C'était une région pacifique jusqu'à l'ère moderne post-Meiji », souligne Kwong Yongseok. L'Onu reconnaît le droit de contrôler les espaces marins de façon exclusive, mais force est de constater que cela ne règle pas toujours les rivalités. « Même si c'est un vœu pieux, je pense que la solution réside dans la cohabitation et l'exploitation commune de nos ressources. Le problème pourrait ainsi devenir un atout pour nos pays toujours en quête de dynamisme. » ◻



UNE ARMÉE SOUS CONTRÔLE, 2002

Des militaires faisant leurs exercices matinaux sur le pont d'un destroyer. Rédigé en 1945, l'article 9 de la Constitution japonaise stipule que « le peuple japonais renonce à jamais à la guerre ». Ce qui toutefois ne l'empêche pas d'avoir des forces dites d'autodéfense (FAD).

MICHAEL S. YAMASHITA/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



NATIONAL GEOGRAPHIC, DÉCEMBRE 2003

Si aujourd'hui les samouraïs ne servent plus que la légende, ces guerriers réputés pour leur cruauté se disaient aussi esthètes. Et bouddhistes fervents.

SAMOURAÏ, LA VOIE DU GUERRIER

PAR TOM O'NEILL/
NATIONAL GEOGRAPHIC



IRA BLOCK/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE



Reconstitution d'une bataille qui a opposé 50 000 guerriers le long de la rivière Ara, à Yorii, en 1590. « Tous les Japonais grandissent en jouant avec des sabres de samouraï, confie l'un des participants. Quel bonheur ce fut de revivre mon enfance ! »

Les samouraïs ont dominé l'histoire du Japon pendant près de sept cents ans, de 1185 à 1867, un règne aussi brutal et violent – mais culturellement aussi riche – que ceux de la Rome antique et de l'Europe médiévale. (…) Personnage beaucoup plus complexe que le bretteur-justicier monolithique décrit par la culture populaire, ce guerrier légendaire a connu plusieurs métamorphoses, passant du duelliste de cour au militaire de carrière armé d'un mousquet, pour finir en pupille de la nation.

Le terme de *samouraï* apparaît pour la première fois au xe siècle. Il désigne alors un garde à la cour impériale de Kyoto, ou au service des seigneurs provinciaux. « À l'origine, la plupart d'entre eux étaient des mercenaires formés et équipés à titre privé », précise l'historien Karl Friday. Mais au fil des ans, le siège de l'autorité se déplace de la cour impériale vers les puissants clans de samouraïs qui se constituent dans les campagnes. Les plus influents, les Taira et les Minamoto, luttent pour le pouvoir au xiie siècle. Mais en ce début du Moyen Âge japonais, les affrontements mettaient davantage aux prises des rivaux distingués que des ennemis sanguinaires. Les premiers chefs samouraïs idéalisaient les combats singuliers, qu'ils menaient de préférence à cheval, avec un arc et des flèches. Un guerrier cherchant un adversaire qui fût digne de lui galopait jusqu'aux lignes ennemies, déclinait sa généalogie et énumérait ses hauts faits. Pour éviter le déshonneur de la captivité, les vaincus commencèrent à se faire *seppuku*, forme de suicide par éventration. Mais l'atrocité de cette mort lente incita les samouraïs à modifier le rituel : un serviteur fut autorisé à décapiter le guerrier une fois le coup fatal porté. (…)

Cette image d'homme d'honneur n'a probablement pas survécu longtemps aux conquêtes mongoles, qui ont brutalement rappelé les samouraïs à l'ordre sur leurs conceptions de la guerre, à la fin du xiiie siècle. Les violents combats au corps à corps que leur imposèrent les forces de Kubilay Khan sonnèrent le glas de leur arme de prédilection, l'arc, au profit du sabre. Les batailles ne furent plus seulement livrées dans



MICHAEL S. YAMASHITA/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

les plaines propices aux charges de cavalerie, mais également en terrain montagneux où s'implantaient de nouveaux seigneurs de la guerre, et où il fallait combattre à pied. Désormais, c'était à celui qui dégainerait le sabre le premier…

Pour les spécialistes, le *katana* est l'arme tranchante la plus efficace qui ait jamais existé. Seuls les samouraïs avaient le droit de le brandir pendant les affrontements. Le *wakizashi*, un sabre plus court qu'ils portaient à la ceinture, était plutôt une arme « d'intérieur ». (…) La double identité du sabre, à la fois arme et objet d'art, renvoie à l'ambivalence des premiers chefs samouraïs, les *daimyo*. Beaucoup, en effet, se voulaient à la fois guerriers et esthètes. (…)

Loin du champ de bataille, les samouraïs déjouent les stéréotypes. Et s'ils coupaient des têtes pour en faire des trophées, ils étaient aussi des bouddhistes fervents. Ils s'adonnaient – surtout les chefs de clan et les généraux – à des activités culturelles aussi raffinées que l'art floral, la poésie, la calligraphie ou la cérémonie du thé, quand ils ne jouaient pas du luth ou n'assistaient pas à des représentations de *nô*, une forme de théâtre solennelle et stylisée réservée à l'élite. Pendant la terrible guerre d'Onin (1467-1477), durant laquelle une grande partie de Kyoto fut détruite par des incendies, les officiers se distrayaient entre deux batailles en composant des poèmes et en revêtant de somptueux costumes de soie.

L'ambiguïté de leur système de valeurs, où se mêlaient la plus grande cruauté et le plus extrême raffinement, apparaît clairement dans ce portrait du général Kanamori Yoshishige : « Il défendit le château de Kishiwada et coupa personnellement 208 têtes. C'était aussi un maître de thé réputé. »

Pour la plupart des chefs samouraïs, l'essentiel était de conquérir le pouvoir. Au XVe siècle, la vingtaine de clans qui dominait la plus grande partie du Japon s'affronta durant tout un siècle pour contrôler le pays. La nature des combats changea alors du tout au tout. Des armées de dizaines de milliers de samouraïs assiégeaient les châteaux. Beaucoup étaient équipés d'armes à feu. Avec le temps, les batailles devinrent plus longues, plus sanglantes et plus décisives. Quand un seigneur de la guerre était vaincu, ses guerriers – les samouraïs sans maître, appelés *ronin* (« hommes flottants ») – sillonnaient le pays, semant la terreur. (…) Jusqu'à ce que le plus puissant shogun de l'histoire du Japon, Tokugawa Ieyasu, s'empare du pouvoir. À sa mort, en 1616, il avait éliminé tous ses rivaux, et mit fin à la guerre civile. L'époque glorieuse des champs de bataille et des butins de guerre était révolue. Beaucoup de samouraïs se transformèrent en aristocrates désœuvrés, vivant de subsides de l'État. Ieyasu et ses successeurs créèrent un gouvernement fort, autocratique et centralisé, qu'aucun clan ne put défier.

Ieyasu entreprit aussi de transformer la société, ce qui contribua à garantir la paix pendant deux cent cinquante ans. Installé à Edo, le gouvernement instaura quatre classes héréditaires et donc figées : les samouraïs, les paysans, les artisans et les marchands. Des lois dictaient le comportement qu'elles devaient avoir, délimitant les lieux où chacune d'elles pouvait habiter et précisant comment ses membres devaient se vêtir, quels métiers ils avaient le droit de pratiquer, et quelles armes, le cas échéant, ils pouvaient posséder. Avec ses quelque 2 millions de membres, soit 6 % de la population, la classe des samouraïs se tailla la part du lion.

En contrepartie de sa promesse de défendre le gouvernement du shogun pendant les rares périodes de troubles, le samouraï recevait une pension annuelle sous forme de riz, mesurée en unités appelées *koku*. Dans le passé, nombreux étaient les guerriers qui travaillaient la terre, ne prenant les armes qu'en cas de nécessité. Désormais, la plupart vivaient dans des villes fortifiées, avec pour seuls devoirs de veiller à ce que le tranchant de leurs sabres reste aiguisé et de mener une vie honnête. Ils devaient en particulier se tenir à l'écart des plaisirs tenus pour décadents et réservés aux classes inférieures, comme le théâtre *kabuki* et les danses de geishas, ainsi que de tout ce qui avait rapport avec le négoce.

Inquiets de voir les samouraïs se ramollir et désireux de leur permettre de conserver leurs forces physiques et mentales, quelques maîtres édictèrent des codes de bonne conduite. Ces premiers manuels pratiques expliquaient comment panser les chevaux, manier le sabre, s'adresser à des supérieurs ou à des inférieurs, et conserver une âme de combattant.

Le *Bushido* (code du guerrier) popularisa l'enseignement des arts martiaux dans le Japon d'Edo, une tradition qui imprègne encore la société nipponne. Des millions d'écoliers japonais



MICHAEL S. YAMASHITA/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

Les célèbres guerriers régnèrent sans partage pendant tout le Moyen Âge japonais. Aujourd’hui, être un samouraï coûte une centaine d’euros (pour la location du costume)… et assez de courage pour paraître en public.

d’aujourd’hui pratiquent, durant les cours d’éducation physique, les techniques classiques du combat au sabre *(kendo)* ou à mains nues (*jujitsu*), et du tir à l’arc *(kyudo)*. (…)

Les samouraïs de la période d’Edo étaient entraînés pour combattre tous les adversaires, sauf un : la pauvreté. Une hausse régulière du coût de la vie éroda la valeur de leur pension de riz, que la plupart convertissaient en espèces sonnantes et trébuchantes. La classe méprisée des marchands éclipsa celle des samouraïs, économiquement et politiquement. « Vers la fin, presque toutes les familles de *daimyo* étaient ruinées ou en passe de l’être », m’expliqua tristement Tsunenari Tokugawa, le dix-huitième chef du clan Tokugawa, un cadre retraité d’une société de transports. « Un grand *daimyo* avec 1,2 million de koku de riz était jadis l’un des hommes les plus riches du Japon. Mais au début du XIXe siècle, la vente de son riz lui rapportait moins qu’un vulgaire commerce de kimonos à Tokyo. » De nombreux samouraïs désargentés devinrent fonctionnaires, professeurs d’arts martiaux, policiers, comptables.

Le règne des Tokugawa entama son déclin avec l’arrivée, en juillet 1853 et en février 1854, d’une petite flotte de navires de guerre américains. Leur apparition mit fin à l’isolement dans lequel le Japon s’était enfermé depuis les années 1630. Devant leur puissance de feu, le shogun oublia sa politique isolationniste et conclut des traités commerciaux avec d’autres pays. Perçues comme un aveu de faiblesse, ces initiatives provoquèrent le soulèvement de plusieurs grands clans de samouraïs hostiles aux étrangers et aux Tokugawa. Agissant au nom de l’empereur – pourtant privé depuis longtemps de tout pouvoir effectif –, les guerriers rebelles affrontèrent les forces du shogun à la fin des années 1860 et s’emparèrent du pouvoir. (…)

Le jeune empereur Meiji forma un gouvernement composé en grande partie de samouraïs instruits, faisant entrer le Japon dans l’ère de la modernité. Il démantela les grands domaines féodaux, abolit le système de classes, confisqua les châteaux, cessa de verser les pensions, interdit aux samouraïs de porter un sabre… Beaucoup de ceux qui avaient rallié l’empereur en croyant au rétablissement d’un régime qui leur serait favorable se sentirent trahis. Dans les années 1870, après une série de révoltes, les forces du gouvernement Meiji écrasèrent les derniers samouraïs rebelles. Certains préférèrent se faire *seppuku* plutôt que de se rendre. Ce fut leur baroud d’honneur.

Aujourd’hui encore, l’esprit samouraï continue de hanter les mémoires. Leur bravoure est montrée en exemple par tous les personnages publics partisans d’un Japon militairement fort. « Nous sommes les descendants des samouraïs », a récemment écrit un général dans un essai sur la menace nord-coréenne. Pourtant, la Constitution interdit l’usage de la force en dehors des frontières et l’opinion est massivement favorable à la politique pacifiste du pays. Cela n’empêche pas les conservateurs d’invoquer de plus en plus souvent l’image héroïque du samouraï lorsqu’ils réclament des amendements pour permettre au Japon de participer à des conflits à l’étranger. (…)

Maintenant que l’heure de gloire de ce héros tragique est passée, la plupart des Japonais semblent souhaiter qu’il repose en paix. Pour eux, la plus belle épitaphe qui pourrait être inscrite sur son tombeau seraient ces lignes par lesquelles débute l’*Heike monogatari*, une épopée guerrière du XIIIe siècle : « Les braves ne vivent pas éternellement, ils sont comme le rêve d’une nuit de printemps. Même les puissants disparaîtront, comme la poussière emportée par le vent. »

NATIONAL GEOGRAPHIC, NOVEMBRE 1982

Au XIIIe siècle, le petit-fils de Gengis Khan rêvait de conquérir le Japon. Mais par deux fois sa flotte fut terrassée par la tempête. Vestiges.

LA FLOTTE PERDUE DE KUBILAY KHAN

PAR TORAO MOZAI
PHOTOGRAPHIES DE KOJI NAKAMURA/ NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

Les dragons finement dessinés font penser que ce casque mongol appartenait à un officier de haut rang.

Jamais auparavant, dans l'histoire – et peut-être jamais jusqu'à aujourd'hui –, on n'avait rassemblé une telle armada : elle comptait 4 400 navires transportant 142 000 soldats ; les ordres étaient simples : partir de différents ports chinois et coréens pour envahir les îles du Japon, et conquérir ces dernières au nom du grand empereur mongol Kubilay Khan.

Au lieu de cela, ce sont eux qui furent vaincus, non pas par un combat naval mais par une tempête si violente que les Japonais l'appellent encore aujourd'hui *kamikaze* – « vent divin ». C'était en 1281, la flotte mongole fut pratiquement détruite, et le Japon échappa à l'occupation étrangère pendant les 650 années suivantes, jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

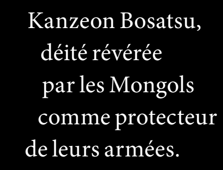
En tant qu'étudiant en histoire navale et professeur en ingénierie, je suis fasciné depuis longtemps par l'invasion mongole du Japon. En réalité, il y eut deux invasions distinctes, l'une en 1274, et la seconde en 1281, toutes deux brusquement interrompues par des tempêtes. Celle de 1274 se déroula à une plus petite échelle que la suivante, et entraîna moins de pertes. Cependant, les deux événements réunis coûtèrent très cher à Kubilay Khan, et anéantirent son rêve de fonder un empire outre-mer.

La catastrophe de 1281 se produisit à Takashima, une petite île au large de Kyushu, à l'ouest de mon Japon natal. Là, avec une équipe de plongeurs, de scientifiques et d'ingénieurs qualifiés, j'ai passé les trois derniers étés à explorer les vestiges engloutis de la flotte mongole. (…)

Pendant sept siècles, ces derniers ont reposé là, pratiquement en l'état. De temps à autre, des pêcheurs remontaient, à la main ou dans leurs filets, des objets comme des pots de faïence, des bols de pierre ou des fragments de porcelaine, mais on n'avait jamais entrepris d'exploration systématique de ce site riche en artefacts. (…)

En moins de deux semaines, nos équipes de plongée ont retrouvé des fers de lance, des clous de cuivre et de fer, des ancres et de lourds bols en pierre, des lingots de fer et quantité de pots, de vases et de plats en porcelaine ou en faïence. (…)

Nos découvertes les plus intéressantes au large de Takashima furent des briques, légèrement moins épaisses que les briques modernes. Certains historiens pensent que les Mongols s'en servaient pour construire de petites forges à bord des bateaux, destinées à fabriquer des fers à cheval et à réparer les armes. Pour d'autres spécialistes, c'étaient les soldats chinois qui les transportaient, peut-être pour bâtir des sanctuaires sur le rivage dès qu'ils débarqueraient afin de prier pour la victoire. Ce qu'ils n'eurent pas le temps de faire en 1281, les briques coulèrent avec les envahisseurs. □



Kanzeon Bosatsu, déité révérée par les Mongols comme protecteur de leurs armées.





NATIONAL GEOGRAPHIC, AVRIL 1945

En 1944, les Américains débarquaient à Saipan. Une bataille célèbre de la guerre du Pacifique pour les civils japonais qui, plutôt que de se rendre, préférèrent se jeter du haut des falaises.

AU SUD DE SAIPAN

PAR W. ROBERT MOORE

Il y a seulement quelques mois, les îles Mariannes étaient une partie jalousement gardée de l'empire insulaire du Japon, que peu d'Américains avaient eu l'occasion de voir. À présent, ces lopins de terre sont truffés de soldats américains. En arrachant ces bastions au contrôle de l'ennemi, notre Commandement du Pacifique central dispose désormais de bases assez grandes pour organiser des attaques aériennes et maritimes d'envergure contre le cœur même du Japon, qui ne se trouve qu'à 2 400 km.

UN MOYEN « D'ÉVASION » DRAMATIQUE

Quasiment au centre de Saipan, le mont Tapochau fait le gros dos et culmine à 474 m. Ses flancs sont si abrupts qu'il paraît plus haut. Ses pentes verdoyantes ont été le théâtre de rudes combats pour écraser la résistance désespérée des Japonais. (…) C'est aussi ici que nous avons été confrontés pour la première fois à la force de la propagande militaire japonaise. Quand nos troupes ont repoussé les Nippons vers le nord de l'île, des civils se sont mis à jeter leurs enfants, avant de se jeter eux-mêmes, du haut des falaises de la pointe Marpi. On leur avait dit que les « diables » américains allaient les torturer et les massacrer.

Toutefois, seul un nombre relativement restreint de civils a choisi un moyen d'« évasion » aussi dramatique. Des milliers d'autres se sont tapis dans les grottes et ont longtemps refusé de se livrer, même lorsqu'on les y incitait à l'aide de haut-parleurs. Et ceux qui auraient voulu le faire durent parfois y renoncer, parce que des soldats japonais les tenaient en joue. Un certain nombre d'entre eux ont d'ailleurs été abattus par des soldats fanatisés. Le 9 juillet 1944, cependant, quand l'île a été déclarée sûre, quelque 10 000 civils avaient déjà été rassemblés dans des camps ; 8 000 autres ont été capturés depuis, beaucoup ayant accepté de sortir de leur cachette quand des parents et amis prisonniers sont venus dans les collines pour leur raconter comment, finalement, notre commandement militaire les traitait. (…)

Quand les forces américaines ont décidé de lancer l'assaut contre Tinian, le 24 juillet, elles ont placé leur artillerie à Saipan pour affaiblir les défenses qui protégeaient le nord de l'île, où les Japonais avaient aménagé un grand terrain d'aviation. Puis elles ont frappé les plages voisines, moins bien défendues, et ont envahi le sud de l'île. (…) Lors des raids lancés sur la plaine située à l'extrémité nord, nous avons touché bon nombre d'appareils au sol. Aujourd'hui, des dizaines d'épaves sont éparpillées dans tout le secteur. Et nos hommes ont récupéré tellement de métal pour en faire des bracelets de montre et d'autres souvenirs que la plupart des fuselages ressemblent à des carcasses de dindes de Thanksgiving. (…)



Les forces américaines contrôlent aussi, désormais, l'île de Peleliu. Alors que nous nous préparions à atterrir sur celle-ci, j'ai eu subitement l'impression que j'allais descendre juste à côté d'un volcan, car des tourbillons de fumée s'élevaient de la dépression gris cendre creusée au milieu des collines brûlées. C'était comme une éruption, provoquée par les importantes destructions, les frappes de mortiers, le ta-ta-ta-ta des mitrailleuses, le feu des lance-flammes et des bombes au phosphore. Une bataille faisait rage dans les collines à 450 m



US MARINE CORPS OFFICIAL/NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

Sur l'île de Tinian, des Marines fouillent parmi les épaves des avions japonais détruits par l'armée américaine. Le métal leur servira à fabriquer bracelets de montre et autres souvenirs.

de l'endroit où notre appareil se posa. Bien que la 1re division de Marines ait débarqué ici le 15 septembre, des semaines plus tard, les combats se poursuivaient dans les falaises coralliennes et les grottes du mont Umurbrogol, une chaîne de collines rocheuses de 75 m de haut que l'on a surnommée « Chaîne du nez ensanglanté ».

TOUTE LA NUIT, LE BRUIT DES CANONNADES SÉVISSAIT

À pratiquement n'importe quelle heure du jour, on voyait des garçons au dos nu escalader les rochers escarpés, placer leurs charges de dynamite, et faire demi-tour en rampant avant de les faire sauter pour bloquer l'entrée des grottes. Les canons et les fusils aboyaient. Toute la nuit, le bruit des canonnades et les flammes des fusées éclairantes sévissaient dans la zone.

L'île a sans doute aussi connu les missions de bombardement les plus courtes du monde. Les avions quittaient la piste à toute vitesse et, quelques secondes plus tard, larguaient leurs bombes sur l'objectif. Un pilote d'observation m'a emmené dans son Grasshopper (« Sauterelle ») pour photographier la poche montagneuse où se cachaient les Japonais. Moins de dix minutes plus tard, on était de retour. (…)

Dans les premières semaines de la bataille, la 1re division de Marines et la 81e division d'infanterie (« Chat sauvage ») avaient tué ici quelque 11 000 soldats nippons, mais une poignée d'ennemis résistent encore dans les grottes, qui forment un véritable labyrinthe sur le flanc des collines. Certaines auraient plusieurs niveaux et seraient reliées à d'autres par des galeries. Des portes en fer les ferment parfois. Les Japonais y ont installé un hôpital ainsi que d'autres équipements. ▯

Le Japon



National Geographic Society est enregistrée à Washington, D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est «d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques». Depuis1888, la Society a soutenu plus de 9000 expéditions et projets de recherche.

Jean-Pierre Vrignaud, RÉDACTEUR EN CHEF
Catherine Ritchie, RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE
Elsa Bonhomme, DIRECTRICE ARTISTIQUE
Hélène Verger, MAQUETTISTE
Christine Seassau, SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
Emanuela Ascoli, ICONOGRAPHE
Nadège Lucas, ASSISTANTE DE LA RÉDACTION
Avec la collaboration de Lionel Crooson, JOURNALISTE ET ÉCRIVAIN

MARKETING ET BUSINESS DÉVELOPPEMENT
Directrice : Julie Le Floch

DIFFUSION
Directeur Commercial Réseau
Serge Hayek (01 73 05 64 71)
Directeur des Ventes
Bruno Recurt (01 73 05 56 76)
Directeur Marketing Client
Laurent Grolée (01 73 05 60 25)
Directeur Marketing Études et Communication
Charles Jouvin (01 73 05 53 28)

FABRICATION
Stéphane Roussiès, Mélanie Moitié

Imprimé en Italie :
Nuovo Instituto Italiano d'Arti Grafiche s.p.a.,
Via Zanica 92, 24100 Bergame (Italie)

SERVICE ABONNEMENTS
National Geographic France et DOM TOM
62 066 Arras Cedex 09. Tél. : 0 811 23 22 21
www.prismashop.nationalgeographic.fr
Dépôt légal : août 2016
Diffusion : Presstalis. ISSN 1297-1715.
Commission paritaire : 1214 K 79161

VENTE AU NUMÉRO ET CONSULTATION :
Tél. : 0 811 23 22 21
(prix d'une communication locale)

PUBLICITÉ
Directeur exécutif Prisma Media Solutions
Philipp Schmidt (01 73 05 51 88)

Directrice commerciale
Virginie Lubot (01 73 05 64 50)

Directrice commerciale (opérations spéciales)
Géraldine Pangrazzi (01 73 05 47 49)

Directeur de publicité
Arnaud Maillard (01 73 05 49 81)

Responsables de clientèle
Evelyne Allain Tholy (01 73 05 64 24)
Karine Azoulay (01 73 05 69 80)
Sabine Zimmermann (01 73 05 64 69)

Directrice de publicité - Secteur Automobile et Luxe
Dominique Bellanger (01 73 05 45 28)

Responsable Back Office
Céline Baude (01 73 05 64 67)
Responsable exécution
Laurence Prêtre (01 73 05 64 94)
Assitante commerciale
Corinne Prod'homme (01 73 05 64 50)

ABONNEMENT AU MAGAZINE
France : 1 an - 12 numéros : 56 €
France : 1 an - 12 numéros + hors-séries : 87 €
Belgique : 1 an - 12 numéros : 56 €
Suisse : 14 mois - 14 numéros : 79 CHF
(Suisse et Belgique : offre valable pour
un premier abonnement)
Canada : 1 an - 12 numéros : 73 CAN$

Licence de NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS

Magazine mensuel édité par :
NG France

Siège social
13, rue Henri-Barbusse,
92624 Gennevilliers CEDEX
Société en Nom Collectif au capital
de 5 892 154,52 €

Ses principaux associés sont
PRISMA MEDIA et VIVIA
ROLF HEINZ,
Directeur de la publication, Gérant

13, rue Henri-Barbusse,
92624 Gennevilliers Cedex
Tél. : 01 73 05 60 96
Fax : 01 73 05 65 51





PREMIÈRE ÉDITION
François Marot, RÉDACTEUR EN CHEF
Christian Levesque, DIRECTION ARTISTIQUE
Marie-Amélie Carpio, CHEF DE PROJET
Christine Seassau, SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
Sylvie Porté, RÉDACTRICE-RÉVISEUSE
Emanuela Ascoli, ICONOGRAPHE
Hugues Piolet, CARTOGRAPHE
Béatrice Bocard, TRADUCTRICE
Emmanuelle Gautier, ASSISTANTE DE LA RÉDACTION

CONSULTANTS SCIENTIFIQUES
Jean-Marie Bouissou
Directeur de recherche à Sciences Po (Paris)
Robert Dujarric
Directeur de l'Institut contemporain des études asiatiques (Tokyo)
John Dulac
Analyste à l'gence internationale de l'énergie (Paris)
Christian Galan
Professeur des universités au Centre d'études japonaises (Toulouse)
Gilles Gaury
Directeur des relations publiques à l'École française de Saint-Maur (Yokohama)
Muriel Jolivet
Sociologue et enseignante à l'université de Sophia (Tokyo)
Kunio Kitamura Sexologue
Edward Lazo
Responsable du comité de protection radiologique et de santé publique à l'Agence pour l'énergie nucléaire (Paris)
François Macé
Professeur et chercheur au Centre d'études japonaises de l'Inalco (Paris)
Taku Nishi Dessinateur
Philippe Pelletier
Géographe et enseignant à l'université Lyon 2
Thierry Ribault
Chercheur en économie à l'Institut français de recherche sur le Japon (Tokyo)
Rémi Scoccimarro
Maître de conférence au Centre d'études japonaises de l'Inalco (Paris)
Miyuki Shimoebisu
Sociologue à l'université de sociologie de Tohoku (Sendai)
Charlène Veillon
Formatrice et médiatrice culturelle au Musée national des arts asiatiques Guimet (Paris)
Kwong Yongseok
Expert en histoire des relations internationales en Asie orientale